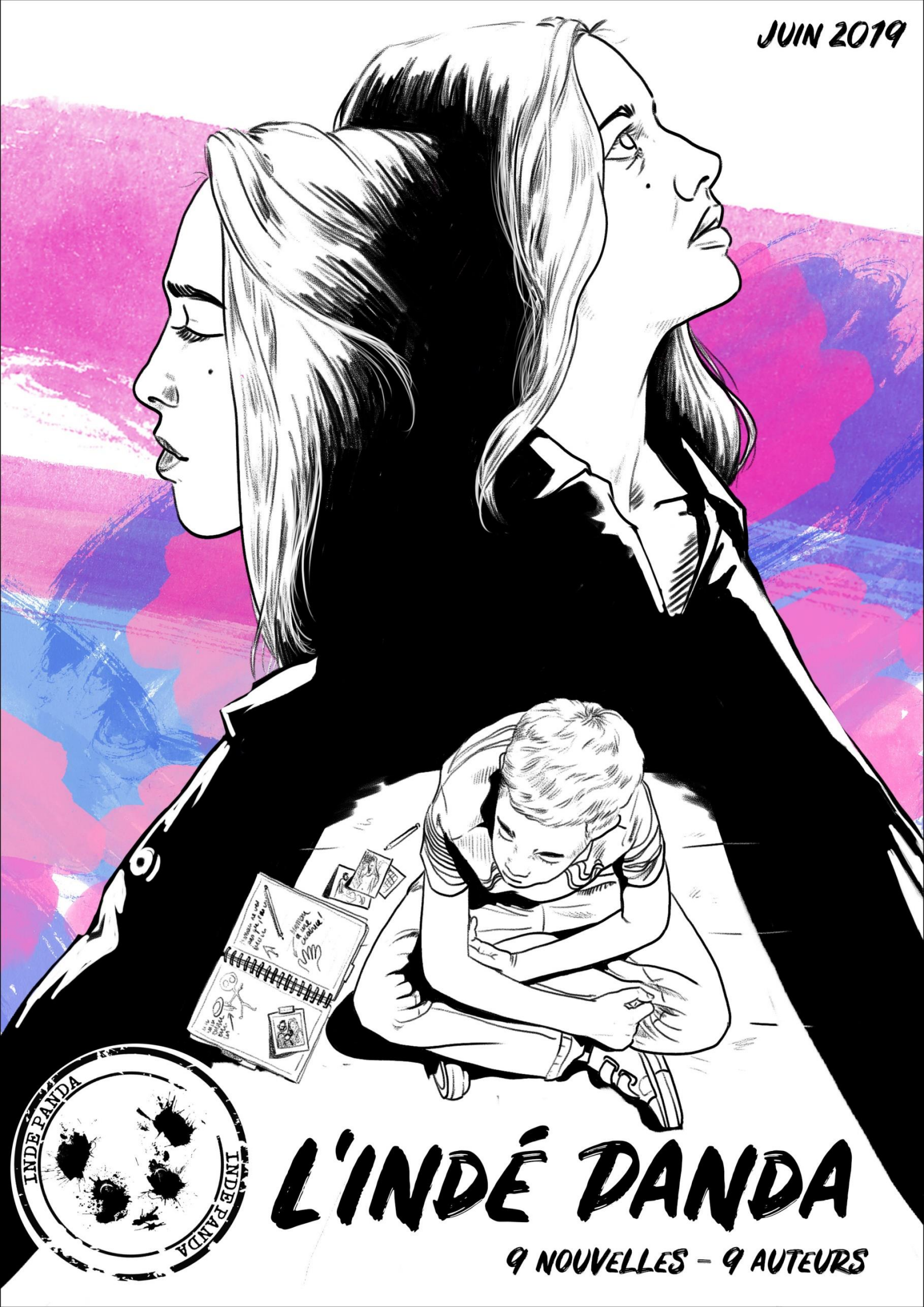


JUIN 2019



L'INDÉ DANDA

9 NOUVELLES - 9 AUTEURS

Ce 8^{ème} numéro clôt un petit marathon qui aura bien secoué vos pandas préférés. Rappelez-vous, notre 7^{ème} appel à texte fut si riche que nous avons décidé d'en faire deux numéros. Voici donc la seconde partie des sélectionnés, avec encore une fois toutes nos félicitations aux auteurs.

Vous commencerez votre lecture avec « Mamonstre » de Bedida Lynn Brunoir, où vous suivrez l'enquête d'un enfant qui sent que quelque chose a changé chez sa mère adorée. Cette nouvelle a été illustrée par la talentueuse Maelle D. Vous serez ensuite bousculé, touché, amusé par les nouvelles suivantes, jusqu'au final « La mort est plus douce qu'on ne le croit » de Noémie Delpra.

Alors laissez-vous porter par les plumes de nos écrivains, laissez-les vous surprendre dans ce numéro placé sous le signe du mystère et des secrets...

Sommaire :

<u>Bedida Lynn Brunoir.....</u>	<u>2</u>
<u>Nicolas Chevolleau.....</u>	<u>14</u>
<u>Vincent Ferrique.....</u>	<u>18</u>
<u>Frédérique Jansois.....</u>	<u>24</u>
<u>Rose P. Katell.....</u>	<u>32</u>
<u>Bertrand Peillard.....</u>	<u>44</u>
<u>Thomas Henninot.....</u>	<u>55</u>
<u>Selma Bodwinger.....</u>	<u>63</u>
<u>Noémie Delpra.....</u>	<u>69</u>
<u>À nos collaborateurs.....</u>	<u>78</u>
<u>La parole à... Sandra Vuissoz.....</u>	<u>79</u>
<u>La parole à... Maelle D.....</u>	<u>80</u>
<u>Le mot de la fin.....</u>	<u>81</u>



BEDIDA LYNN BRUNOIR

MAMONSTRE



Jeudi 15 novembre 2018

Je m'appelle Alexandre, j'ai 8 ans et demi, et ma maman a été enlevée par des extraterrestres. Mon papa ne veut pas me croire, mais moi j'en suis sûr. Avec maman, je jouais au détective, alors je sais que je dois trouver des preuves. Et ~~qu'un~~ quand j'en aurai, la police mettra l'extraterrestre en prison !

Maman est partie le 7 mai. Je le sais parce qu'elle a attendu le lendemain de mon anniversaire pour aller dans sa maison d'écriture. La maison d'écriture de maman est géniale ! Elle dit que c'est son papa, donc mon

grand-père, qui l'a construite. Il y a un lac juste devant, et maman y va quand elle veut être tranquille pour écrire. C'est dans un village où presque aucune voiture ne passe et il n'y a pas beaucoup d'habitants. Maman dit que c'est une bourgade.

Normalement, maman appelle tous les jours. Et même si souvent, papa est trop occupé pour répondre, moi je lui parle tout le temps ! Mais un jour, maman n'a plus appelé. Et elle ne répondait pas aux appels de papa. Ça a duré très longtemps, jusqu'à la fin de l'été. Je crois même que papa a appelé la police. Maman est revenue juste avant la rentrée et elle était différente. Elle ne parlait plus de la même façon, ne riait plus pareil, ne faisait rien du tout comme avant. Elle a dit qu'elle avait changé, et

papa l'a crue. Mais moi je connais la vérité : c'est une extraterrestre et ma vraie maman est enfermée quelque part.

« Alexandre ! Tu as fini tes devoirs ? »

Le petit garçon sursauta en entendant la voix grave de son père et la mine de son critérium se cassa sur son cahier. Il le ferma en vitesse en l'entendant monter les escaliers qui menaient à sa chambre. Si papa voyait ce qu'il écrivait, il lui prendrait son cahier et raconterait tout à la chose qui se faisait passer pour sa mère. Et en parlant de la chose...

Sa fausse maman passa la tête par la porte et lui fit un grand sourire. Même si elle essayait, la chose ne souriait pas du tout comme sa véritable maman !

« J'espère que tu as fini, mon lapin, c'est l'heure du dîner ! »

— J'arrive... » souffla Alexandre du bout des lèvres avant de rouvrir son carnet.

Première preuve : maman ne m'a jamais appelé « mon lapin ». Comme on jouait souvent aux détectives, on a pris des noms de détectives célèbres de la littérature. La littérature, ce sont les histoires qu'on trouve dans les livres, c'est maman qui me l'a dit. Maman était Kinsey Millhone, une détective américaine. Mais je n'ai jamais lu ses livres. Moi je suis Sherlock Holmes, c'est un détective anglais. Et maman m'appelait Sherlock, pas « mon lapin ». Je n'aime pas les lapins.

Alexandre referma de nouveau son cahier, descendit de la chaise de son bureau et marcha résolument jusqu'à son lit. M. Gustave, son énorme nounours, se tenait fidèlement au pied de son lit, une sacoche à l'épaule. C'est dedans que le petit garçon cacha son carnet avant de sortir de sa chambre. Il descendit les escaliers en traînant les pieds, entra dans la cuisine et se hissa sur sa chaise. Son papa était assis à sa droite. Depuis que la chose était arrivée, il dînait tous les soirs avec eux, alors qu'il le faisait rarement avant. Alexandre en aurait été heureux si ce n'avait été à cause de la chose.

L'extraterrestre, elle, touillait un liquide dans une grande casserole. À l'odeur, le garçon identifia le contenu comme de la soupe au potiron et à la carotte. Alexandre observa attentivement la chose pendant qu'elle servait la soupe dans les bols. Elle était exactement comme sa maman : une Eurasienne avec les mêmes cheveux roux bouclés, les mêmes yeux bridés, les mêmes lèvres roses, le même visage rond et potelé, les mêmes toutes petites oreilles, la même taille, la même voix aiguë... Et pourtant, ce n'était pas du tout la même personne à l'intérieur !

« Allez mon grand, lui lança papa en souriant, mange ta soupe. »

Méfiant, Alexandre trempa le bord de sa cuillère dans le potage et y passa un bout de langue.

« Il manque quelque chose ! »

*

Robert Muchant était un homme raisonnable, pragmatique et très réaliste. Et en tant qu'homme réaliste, les divagations de son fils l'irritaient profondément. Oui, Elsa avait disparu, et tout ça avait vraiment traumatisé le petit garçon. Oui, le changement de son épouse était déconcertant et l'avait lui aussi laissé perplexe. Mais Alexandre ne savait pas tout : il ne savait pas à quel point leur couple battait de l'aile avant le départ d'Elsa. Il ne savait que sa mère avait eu besoin de partir pour faire le point et qu'elle avait décidé de revenir afin de se battre pour sa famille. Il ne savait pas à quel point Elsa et lui étaient bien plus proches depuis son retour. Tout ça, c'étaient des affaires d'adultes qu'Alexandre ignorait. Mais de là à croire que sa mère était une extraterrestre... C'était du délire !

Oui, Robert était un homme pragmatique. Il se plaisait également à croire qu'il était perspicace. Aussi, quand son fils lâcha sa cuillère dans son bol, éclaboussant la table de potage, il sentit la crise venir de loin.

« Alexandre, je t'assure qu'il ne manque rien. Cette soupe est la même que d'habitude. »

— Pour toi, peut-être, marmonna le petit garçon. Il manque du lait de coco.

— Mais, mon lapin, intervint Elsa, tu sais bien que papa y est allergique. »

Son fils lui jeta un regard surpris, et Robert devait bien admettre qu'il était aussi abasourdi qu'Alexandre.

« Ma maman prépare toujours un bol à part pour moi. Si tu étais vraiment elle, tu le saurais !

— Mais... Mais de quoi parles-tu ? balbutia Elsa. Je n'ai pas eu le temps de faire comme d'habitude aujourd'hui, ça ne veut pas dire que je ne suis plus moi. »

Alexandre se tourna vers Robert et le fixa de son regard sévère :

« Et toi, tu la crois ? siffla-t-il.

— Alexandre, ça suffit, ces histoires ! Tais-toi et mange !

— Pas question que je mange un truc préparé par un extraterrestre !

— Alexandre... gronda-t-il.

— Robert, l'interpella Elsa d'une voix douce en lui caressant le bras. Je crois qu'on devrait faire ce dont on a parlé...

— Tu as raison, ça ne peut plus durer ! Alexandre, il est temps d'en finir avec tes délires ! »

*

Vendredi 16 novembre 2018

Deuxième preuve : l'extraterrestre ne savait pas que ma maman me prépare toujours de la soupe au potiron à part avec du lait de coco.

La chose a convaincu mon papa de m'emmener voir un spy syp psychologue. J'ai cherché ce que c'est sur Internet : c'est une personne qui écoute les gens qui ont des problèmes, surtout dans leur tête. Donc la chose m'accuse d'avoir des problèmes dans ma tête. Demain, papa m'emmène chez le psychologue. Si j'ai le droit de rester tout seul, alors je raconterai la vérité. Et peut-être que le psychologue me croira, lui !

*

Lionel Jeanne-Marie était un pédopsychologue aguerri et son œil d'expert savait reconnaître un enfant traumatisé quand il en voyait un. Et le petit Alexandre avait visiblement subi quelque chose qui l'avait traumatisé. Et quand il constata la crispation de l'enfant quand ses parents se rapprochaient de lui, il annonça d'un ton clair et sans équivoque que les adultes n'étaient pas conviés dans la salle de consultation. À présent assis en face du jeune garçon qui le contemplait d'un œil grave, Lionel se contentait pour l'heure de le fixer en retour.

Alexandre était manifestement un très beau garçon. Le métissage d'une Eurasienne et d'un Noir faisait manifestement des merveilles. Il était très certainement le genre d'enfants que les professeurs adorent : mignon, propre sur lui, soigné... Était-il aussi intelligent que son regard laissait penser ?

« Tu dois savoir, dit soudain Lionel, que je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle tes parents ont pris rendez-vous pour toi. »

La surprise se lisait maintenant sur le visage d'Alexandre et le psychologue réprima un sourire. C'était l'une des règles qui faisaient son succès : aucun parent n'avait le droit d'expliquer le soi-disant problème de leur progéniture. Ainsi, certain que l'adulte en face de lui n'avait pas d'a priori, l'enfant se confiait plus facilement. Un enfant qui ne se sent pas pris au sérieux est un enfant qui se ferme au reste du monde.

« Je ne voulais pas que ce que pensent tes parents déteigne sur moi. Tu comprends ce que je veux dire ? »

Alexandre hocha la tête. Il semblait désormais réfléchir intensément, le regard dans le vide.

« Docteur... commença le garçon.

— Je ne suis pas docteur, corrigea Lionel.

— Vous avez un doctorat, fit remarquer Alexandre en désignant le diplôme encadré derrière le psychologue. Maman dit que ceux qui ont un doctorat sont des docteurs, mais qu'il n'y a que ceux qui ont un doctorat en médecine qui sont médecins. Donc vous n'êtes pas médecin, mais vous êtes un

docteur en... psy... psy... balbutia-t-il en plissant les yeux pour déchiffrer ce qui était écrit. Psychologie ! Oui, c'est logique, approuva-t-il en haussant les épaules, les psychologues ont un doctorat en psychologie.

— Pas tous, mais moi oui. »

Lionel était très impressionné par la vivacité d'esprit du garçon. Ce n'était donc pas sa capacité à réfléchir qui inquiétait ses parents.

« Ta maman semble t'apprendre beaucoup de choses. Tu t'entends bien avec elle ? »

Aussitôt, comme si on avait appuyé sur un bouton, Alexandre se referma complètement sur lui-même. Le problème viendrait de la mère ? Classique. Lionel décida d'attendre que le garçon parle en premier.

« Docteur, reprit Alexandre après de longues minutes d'attente. Croyez-vous aux extraterrestres ? »

Lionel s'attendait à beaucoup de choses, mais certainement pas à cela. Que répondre à une telle question ? La vérité, évidemment ! Lionel ne mentait jamais aux enfants !

« Je pense sincèrement que l'univers est trop grand pour nous et qu'il est probable qu'il y ait quelque part d'autres formes de vie. Néanmoins, même si ces extraterrestres avaient la technologie pour voyager dans l'espace, elles se trouvent à une trop grande distance pour parvenir un jour jusqu'à nous. »

Alexandre buvait réellement ses paroles, manifestement fasciné par la question de la vie dans l'espace. Pour se donner le temps de réfléchir, Lionel se lança dans une explication sur les années-lumière, les temps de trajet jusqu'à la Lune et jusqu'à Mars et l'impossibilité d'entreprendre un voyage vers l'inconnu. À la fin du cours improvisé, Alexandre hocha la tête et se replongea dans ses pensées. Lionel devait-il reprendre la parole ? Mais le garçon continua son étrange interrogatoire.

« Docteur, quelle est la raison la plus logique pour qu'un être humain ressemble comme deux gouttes d'eau à un autre être

humain, mais sans que ce soit la même personne ? »

Lionel commençait à comprendre... Néanmoins, si le garçon demandait de la logique, alors il fallait lui répondre avec logique :

« Les jumeaux se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Sais-tu pourquoi ? »

Alexandre fit non de la tête.

« Le corps est composé de cellules, le savais-tu ? »

— Je crois... hésita-t-il. C'est dans les cellules qu'il y a l'ADN, c'est ça ?

— Exactement, où as-tu appris ça ?

— Quand maman et moi jouons aux détectives, l'ADN nous permet de retrouver les coupables ! annonça fièrement le garçon. L'ADN est unique !

— Sauf pour les vrais jumeaux.

— Quoi ? Comment c'est possible ?

— Au tout début, dans le ventre de nos mamans, quand nous venons d'être créés, nous ne sommes qu'une petite cellule toute seule. Ensuite, la cellule se divise en deux, en quatre, etc., jusqu'à créer un bébé. Dans le cas des vrais jumeaux, on ne sait pas pourquoi, mais quand la cellule se divise pour la première fois, au lieu de rester un seul être humain, les deux cellules décident de se séparer et de créer un bébé chacune de leur côté.

— Mais au départ, c'était la même cellule... Donc le même ADN ! C'est comme si... Comme si les jumeaux étaient la même personne !

— Exactement, acquiesça Lionel, de plus en plus impressionné par l'enfant.

— Mais est-ce qu'ils partagent leurs souvenirs ? s'enquit Alexandre, en fronçant les sourcils.

— Non, c'est impossible ! Une fois que les cellules se sont séparées, elles grandissent séparément. Les cerveaux des jumeaux sont séparés et ils ne peuvent pas savoir ce que pense l'autre. »

Lionel pouvait presque voir des rouges au-dessus d'Alexandre tant il semblait réfléchir intensément. Le psychologue ignorait ce que ses explications avaient fait naître chez l'enfant, mais il espérait que cela l'aiderait.

« Docteur, c'est très important : si les jumeaux ont le même ADN, comment on peut les distinguer ? »

— Eh bien, les jumeaux n'ont pas les mêmes grains de beauté, ni les mêmes empreintes...

— Et les cicatrices ?

— Non, ils n'ont pas les mêmes cicatrices... À moins de se blesser exactement de la même façon et au même endroit, mais c'est fortement improbable.

— Alors si je prouve qu'elle n'a pas de cicatrice, tout le monde verra que ma maman a été remplacée par sa jumelle ? »

C'était donc cela ? Le garçon pensait que sa mère n'était plus sa mère ? Comment serait-ce possible ?

« Alexandre, qu'est-ce qui te fait penser que ta mère n'est plus la même ? »

— Elle a changé ! assura immédiatement le garçon. Cet été, elle a disparu pendant des mois. Et quand elle est revenue, elle n'était plus elle-même. Elle ne parle plus de la même manière, ne se souvient plus de nos surnoms, de nos jeux, de mes plats préférés... Avant, elle était joyeuse, mais un peu colérique. Aujourd'hui, elle ne s'énerve jamais, mais pleure tout le temps. Ma maman ne pleure jamais ! »

Tiens donc... Une fugue... Si la mère avait été sujette à un stress dont Alexandre n'avait pas conscience et qu'elle avait réagi en s'enfuyant... Si elle avait maintenant des troubles du comportement... Tout cela faisait plus penser à une bipolarité chez Mme Muchant qu'à un trouble quelconque chez le petit Alexandre. Le garçon était un enfant logique qui voulait une explication à l'attitude de sa mère. Ce n'était pas lui qui avait besoin d'une consultation.

« Et je suis presque sûr que sa cicatrice a disparu ! » affirma ce dernier.

Plaît-il ? Une cicatrice disparue ? Sans que personne d'autre que l'enfant s'en aperçoive ou le mentionne ? Si Mme Muchant se l'était fait enlever pendant son absence, pourquoi ne pas le dire à son fils ? À moins...

Son téléphone bipa légèrement, rappelant au psychologue que l'heure était terminée.

« Alexandre, questionna doucement Lionel, voudrais-tu que l'on se revoie ? »

— Oui, répondit le garçon sans ambages.

— Et préfères-tu attendre samedi prochain ou mercredi ?

— Mercredi, c'est mieux. Je vous raconterai ce que j'ai découvert. »

Avant que Lionel n'ait pu répondre quoi que ce soit, Alexandre descendit du fauteuil, courut jusqu'à la porte et se précipita dehors.

*

Samedi 17 novembre 2018

Aujourd'hui, j'étais chez le psychologue. Il m'a écouté et m'a donné de bons conseils. Je ne crois plus que la chose est une extraterrestre : c'est la jumelle maléfique de maman ! Mais je dois avoir des preuves. Les deux que j'ai déjà comptent quand même, parce qu'elles prouvent que la jumelle n'a pas les souvenirs de ma maman.

Troisième preuve : les empreintes. J'ai retrouvé les empreintes que maman et moi avons faites avec de l'encre. L'ennui, c'est que je ne sais plus lesquelles sont les miennes et lesquelles sont à maman. Maman a vraiment des petits doigts pour une grande...

*

Ce psychologue avait décidément fait des merveilles ! Robert ne pouvait que se féliciter d'avoir écouté Elsa. Bien sûr, Alexandre n'avait pas encore complètement changé d'attitude, rien de si miraculeux. Néanmoins, son fils avait arrêté ses élucubrations d'extraterrestres. Et il avait même réclamé un autre rendez-vous ! Rien qu'à y repenser, Robert avait envie de siffler joyeusement en descendant les escaliers pour aller prendre

son café du matin. Elsa et Alexandre y étaient déjà, et semblaient en pleine conversation. Le début d'un retour à leur complicité d'antan ?

« Je te croirai à une condition », disait le garçon.

Robert fronça les sourcils : visiblement, il faudrait encore quelques séances avec ce Lionel Jeanne-Marie.

« Fais notre promesse secrète, et je saurai que c'est toi.

— Pourquoi as-tu besoin de notre promesse ? gémit Elsa. Ma parole devrait te suffire !

— Mais ta parole, c'est notre promesse ! Pourquoi tu ne la fais pas ? Si tu le fais, je te croirai. Allez, donne-moi ta main ! ordonna Alexandre en prenant la main gauche de sa mère.

— Non, non, non ! s'écria Elsa, au bord des larmes. Tu es un petit garçon horrible, tu veux me forcer à promettre des choses que je ne veux pas !

— Mais c'est bizarre, pourquoi tu ne veux pas me promettre que tu es toi ?

— C'est toi qui es bizarre ! Pourquoi je devrais promettre que je suis bien moi ? Tant pis pour toi si tu ne me crois pas !

— Tu es méchante ! hurla Alexandre. Ma maman n'est pas comme toi, elle est gentille ! »

Quand Robert vit le visage d'Elsa se décomposer sous l'effet de la rage et qu'il vit sa femme lever la main pour frapper leur fils, il comprit qu'il était temps d'intervenir :

« Elsa ! Alexandre ! Ça suffit !

— Comment tu arrives à croire que c'est maman, murmura Alexandre en plongeant ses yeux noirs dans les siens. Maman n'aurait jamais voulu me taper ! pleura-t-il en s'enfuyant en courant.

— J'en ai assez, j'en ai assez, j'en ai assez, gémissait Elsa. Robert, comment peux-tu le laisser dire ça de moi ?

— Elsa, il n'a pas tort. Avant, tu n'aurais jamais voulu le frapper.

— Avant, c'était avant !

— Sois plus patiente, ma chérie, l'apaisa Robert en la prenant dans ses bras. Il a une autre séance demain. Tu verras, il finira par aller mieux. »

Il y avait intérêt à ce que ça aille mieux ! Son couple était enfin heureux, il ne voulait rien laisser gâcher son bonheur. Pas même son fils.

*

Mardi 20 novembre 2018

Maman a une cicatrice sur le pouce. Je me souviens du jour où elle s'est blessée : on faisait de la menuiserie, mais maman avait un rhume. Elle utilisait la scie sauteuse pour couper du bois, et elle a éternué d'un coup. Et la scie lui a entaillé le pouce. Il y avait du sang partout. Je me rappelle que j'ai pleuré, mais maman non ! Elle m'a dit d'appeler les pompiers (c'est le 18, je connais par cœur). Papa ne le sait pas, parce qu'il était en voyage quand elle s'est fait mal. Et à son retour, il n'a pas remarqué que le pouce de maman avait des points de suture. Du coup, la cicatrice est devenue notre signe : quand maman et moi voulons faire un pacte secret, nous promettons sur sa cicatrice.

Quatrième preuve : la jumelle maléfique ne sait pas ce qu'est notre promesse secrète. Si elle le savait, elle l'aurait fait pour me prouver qu'elle était bien ma maman.

Cinquième preuve : maman n'a même plus la cicatrice. J'ai cherché sur Internet : les petites cicatrices peuvent disparaître, mais avec les années, pas en quelques semaines.

Sixième preuve : maman avait un grain de beauté sur l'épaule, que la jumelle n'a pas. Mais je dois trouver une photo d'elle avant son départ pour le prouver.

Demain, je vais chez le psychologue, je lui raconterai tout !

*

Le changement qui s'était produit chez Alexandre était fulgurant et déconcerta Lionel au plus haut point ! Le garçon renfermé s'était métamorphosé en créature volubile avide de prouver que sa mère n'était

pas sa mère. Néanmoins, le psychologue devait reconnaître une chose : ni les cicatrices de scie sauteuse, ni les grains de beauté ne disparaissaient spontanément en six mois. Et c'était suffisant pour le faire douter...

« Alexandre, soupira Lionel, avant d'accuser ta maman de ne pas être la vraie, tu dois te poser une question primordiale. »

Voyant qu'il avait attiré l'attention du garçon, Lionel poursuivit :

« Ta maman a-t-elle vraiment une jumelle ? Si elle n'en a pas, toute ta théorie tombe à l'eau !

— Mais comment je pourrais le savoir ? gémit le garçon.

— Normalement, ça devrait être inscrit sur son livret de famille. Le livret de famille est...

— Je sais ce que c'est, l'interrompit Alexandre. J'ai vu le mien quand maman a fait refaire ma carte d'identité. Et je vais retrouver le sien ! »

Lionel s'en voulut aussitôt : était-ce bien sain d'avoir donné autant d'informations à un enfant qui avait de plus en plus l'air paranoïaque ? Cependant, que faire de toutes ces « preuves » dont parlait le garçon ? Lionel pouvait mettre le changement de personnalité de Mme Muchant sur le compte d'un trouble psychique ; mais la cicatrice ? Le grain de beauté ?

L'heure passa encore une fois trop vite pour que Lionel prenne une ferme décision concernant la marche à suivre. Mais il devait s'assurer qu'Alexandre ne ferait pas de bêtises.

« Tu m'as bien dit que tu avais un téléphone portable ? s'enquit-il avant que le garçon n'ait eu le temps de partir.

— Oui, au cas où je me retrouve tout seul et que j'aie des problèmes.

— Justement, si tu as le moindre souci, appelle-moi avant de faire quoi que ce soit, l'enjoignit-il en lui tendant sa carte. Alexandre, insista Lionel, vraiment, ne fais rien sans m'en parler d'abord. »

Le garçon hocha la tête et sortit de la pièce.

Eh bien, advienne que pourra.

*

Mercredi 21 novembre

Papa est venu me chercher à la fin de la séance et est tout de suite reparti. La jumelle maléfique n'était pas là. Elle a dû dire à papa qu'elle revenait vite, sinon, il aurait appelé une baby-sitter. Ça veut dire que je n'ai pas beaucoup de temps.

Ça y est, je l'ai trouvé ! J'ai trouvé le livret de famille de maman ! Elle en a un pour elle toute seule, c'est bizarre. Mais ce qui est sûr, c'est que j'avais raison ! Maman a vraiment une sœur jumelle, Camille. Je dois appeler la police ! Si Camille habite chez nous, où est maman ?

Ah, mais d'abord, je dois prévenir M. Jeanne-Marie.

*

De toute évidence, Lionel avait eu raison de donner son numéro à Alexandre : le soir même, il recevait un appel du garçon, qui voulait prévenir la police de la disparition de sa mère.

« Alexandre, ne fais rien pour l'instant, j'arrive ! »

Mais Alexandre avait déjà raccroché. Lionel l'avait senti venir. Et pour la même raison qu'il avait donné son numéro au jeune garçon, il avait demandé l'adresse de ses parents à sa secrétaire. Le psychologue s'habilla à la hâte et se précipita dehors.

*

« Avant de m'interrompre ou de vous moquer de moi parce que je suis un petit garçon, écoutez-moi jusqu'à la fin, s'il vous plaît. »

L'inspecteur Barnaby détestait son nom et détestait encore plus le sourire amusé des civils quand il se présentait. Heureusement, le garçon en face de lui – sept ans ? Huit ans ? –

était bien trop jeune pour comprendre la référence. Est-ce pour cela qu'il décida de donner une chance à l'enfant ? Peut-être...

« Ma maman est partie le 7 mai... »

— Je sais, petit, c'est moi qui me suis occupé de sa disparition... »

Un regard noir du garçon fit taire Barnaby. Il ne fallait pas le couper : peu importe ce qu'il avait à dire, c'était assez important pour lui pour qu'il ait appelé la police.

« Quand elle est revenue, elle avait changé. Elle ne se souvenait pas de choses évidentes, comme nos jeux, nos surnoms, nos plats préférés... Au début, je pensais qu'elle avait été enlevée par des extraterrestres, mais finalement, ce n'était pas logique.

— Je ne te le fais pas dire, marmonna l'autre policier, qu'un double coup d'œil coléreux réduisit au silence.

— J'ai trouvé l'explication la plus logique : maman a une sœur jumelle », assena le garçon en déposant sur la table devant laquelle il était assis un livret de famille.

L'inspecteur le feuilleta rapidement. Certes, il y avait bel et bien une sœur jumelle.

« J'ai d'autres preuves ! continua Alexandre avant que quiconque n'ait pu parler. Tenez, dit-il en tendant une photo. Comme vous le voyez, ma maman a un grain de beauté sur l'épaule. Et ça ne se voit pas sur la photo, mais maman a aussi une cicatrice sur le pouce. Sa jumelle n'a aucun des deux, vous verrez quand elle arrivera. »

C'était carrément tiré par les cheveux. Une jumelle maléfique ?

Pourtant, Barnaby avait devant lui un enfant logique qui avait pris le soin de rassembler des preuves, sachant que les adultes ne le prendraient pas au sérieux.

« Et enfin, annonça le garçon en tendant des feuilles de papier, voici les empreintes de ma maman. Vous pourrez les comparer à celles de sa jumelle, vous verrez que ce ne sont pas les mêmes. Par contre, il y a aussi les miennes, rajouta-t-il plus bas, presque

penaud, et je ne sais pas comment les reconnaître.

— Ce sont celles-ci, affirma l'inspecteur en prenant l'une des quatre feuilles. Regarde, Cochin, dit-il à son collègue à côté de lui, le pouce est traversé par une ligne, sans doute la fameuse cicatrice.

— Tu ne vas quand même pas prendre ça au sérieux, si ? chuchota Cochin.

— Ça ne coûte rien de comparer des empreintes, rétorqua Barnaby sur le même ton.

— Bien sûr que si, ça coûte !

— Non, ce qui coûte, c'est de comparer des empreintes à la base de données pour savoir à qui elles appartiennent. Comparer deux jeux d'empreintes entre elles, ça, ça peut se faire à l'œil nu. Mon garçon, tu as encore l'encre avec laquelle vous avez fait ça ? »

Sans répondre, Alexandre descendit de sa chaise et monta les escaliers en courant.

« C'est n'importe quoi, marmonna Cochin.

— Écoute, soit le gamin délire et il arrêtera en voyant que les empreintes sont identiques et ne nous dérangera plus ; soit il a raison et une femme est toujours portée disparue. Dans les deux cas, ça vaut le coup d'essayer.

— Que se passe-t-il ici ? tonna une voix grave.

— Ah, M. Muchant, constata tranquillement l'inspecteur Barnaby en se retournant vers la porte d'entrée. Mme Muchant, salua-t-il avec un bref mouvement de tête. C'est Alexandre qui nous a appelés.

— Quoi ? Attendez, laissez-moi deviner, soupira M. Muchant en se laissant tomber sur son canapé. C'est pour sa mère ?

— Ce n'est donc pas la première fois que vous l'entendez dire que sa mère n'est pas sa vraie mère ?

— Malheureusement, non : c'est une idée fixe depuis le retour de mon épouse.

— D'après lui, je serais une extraterrestre ! glapit Mme Muchant, assise à côté de son mari, mais visiblement agitée.

— Vous n'êtes pas très à jour, intervint Cochin. Vous êtes désormais une jumelle maléfique. »

La réaction de la femme les surprit tous deux : de rouge brique, elle passa à un blanc plâtre, puis à un vert pistache.

« De... De mieux en mieux ! finit-elle par bégayer. Robert, fais quelque chose !

— Vous savez ce qui serait efficace ? les interpella Cochin d'un ton doucereux. Que vous jouiez son jeu quelques minutes. Laissez-le prendre vos empreintes, et quand nous lui aurons montré qu'elles sont identiques à celles qu'il a déjà, il ne dérangerà plus personne : ni vous, ni les forces de l'ordre.

— Bonne idée ! approuva M. Muchant. Alexandre a toujours été logique, alors ça va forcément marcher.

— Je refuse ! hurla la femme en se levant d'un bond. C'est un scandale ! Robert, comment peux-tu laisser faire ça ?

— Malheureusement, madame, en raison des accusations que votre fils porte, si vous refusez, nous serons obligés d'en référer à l'Aide sociale à l'enfance. »

Barnaby observa son collègue du coin de l'œil, surpris. Ils n'étaient pas du tout obligés de prévenir les services sociaux. Ils pouvaient, évidemment, mais ils n'en avaient pas l'obligation, pas pour ça. Visiblement, si Cochin se mettait à mentir, c'est que l'attitude de la mère lui avait fait une impression bizarre, à lui aussi.

« Chérie, pourquoi te mettre dans cet état-là alors qu'on peut régler toute cette histoire à l'amiable ? »

La sonnerie de la porte d'entrée interrompit tout le monde.

« Vous attendiez du monde ? » demanda Barnaby.

M. Muchat secoua la tête avant d'aller ouvrir :

« Vous ? Mais... Que... ?

— Où est Alexandre ? s'écria l'homme en entrant de force dans la maison.

— Monsieur, on n'entre pas chez les gens comme ça, surtout s'il y a des policiers, grogna Barnaby.

— Mais justement, c'est vous que je viens voir ! Je suis Lionel Jeanne-Marie, le psychologue d'Alexandre. Je voudrais qu'au moins vous écoutiez ce qu'il a à dire, je pense que c'est important pour son équilibre, même si ce n'est guère crédible. Et... Mais... Où est Alexandre ?

— Je suis là ! cria le petit garçon en dévalant les escaliers, une recharge d'encre à la main.

— Je refuse de faire ça ! pleurnicha Mme Muchant.

— Chérie, c'est pour le bien d'Alexandre.

— S'il vous plaît, prenez au moins le temps de l'écouter !

— Non, personne ne prendra mes empreintes !

— S'il te plaît, arrête de pleurer !

— Il est vital pour son développement d'enfant...

— Si tu ne veux pas, c'est parce que tu es bien une jumelle maléfique !

— ÇA SUFFIT MAINTENANT TOUT CE CIRQUE ! »

La voix de l'inspecteur Barnaby couvrit toutes les autres et, à sa grande satisfaction, ils fermèrent tous leur clapet.

« Madame, on prendra vos empreintes ici, à l'amiable et de façon informelle, entre nous ; ou au poste, en garde à vue. Est-ce clair ? »

Livide, Mme Muchant acquiesça et se laissa tomber sur le canapé.

« Sur quel pouce se trouve votre cicatrice ? interrogea Barnaby.

— Pardon ?

— Votre cicatrice au pouce, c'est la main droite ou la main gauche ?

— Ma femme n'a pas de cicatrice au pouce, enfin ! protesta M. Muchant.

— Si, c'est au pouce droit ! affirma Alexandre.

— Arrête de mentir ! Ta mère a raison, tu nous mets dans une situation horrible !

— Monsieur, intervint Cochin en brandissant la feuille, les empreintes ne mentent pas. »

Mme Muchant devint plus pâle encore.

« Oui, j'avais une cicatrice au pouce droit, mais... mais je l'ai fait enlever pendant mon absence.

— Tu mens ! affirma Alexandre. C'était le pouce gauche ! Tu es une menteuse ! »

Malin, le petit...

« Écoutez, messieurs, tenta Mme Muchant, vous devez sans doute être très occupés. Vous n'allez pas vous préoccuper des délires d'un gamin...

— Madame, votre main gauche, s'il vous plaît », ordonna Cochin d'un ton sans appel.

Résignée, la femme tendit sa main et Barnaby apposa ses doigts un à un juste sous les premières empreintes. La vérité était flagrante...

« Madame, vous allez devoir nous suivre, commanda Cochin en sortant ses menottes.

— Je vous suis, messieurs, je vous suis. Mais vous pouvez m'emmener où vous voulez, je ne vous dirai jamais où elle est ! »

*

Dimanche 16 décembre

J'habite avec maman, maintenant. La vraie, hein ! Ça a mis quelques jours, mais les inspecteurs ont fini par découvrir que mon grand-père avait construit la maison d'écriture à côté de l'hôpital psychiatrique où ma tante Camille est entrée quand elle était toute petite. Apparemment, elle est ski szki cki... Je ne sais pas l'écrire, mais c'est grave ! Maman passait lui rendre visite souvent, et Camille avait le droit d'aller se promener avec maman. Mais un jour, Camille a drogué maman avec ses propres médicaments et l'a ramenée à l'hôpital en échangeant leur place. Maman a beaucoup

souffert, là-bas, obligée de prendre des médicaments alors qu'elle n'était pas malade...

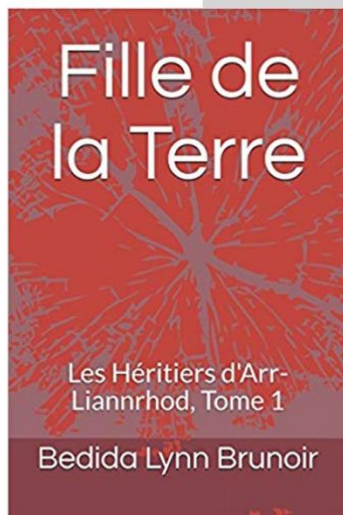
À son retour, elle m'a fait notre promesse secrète et j'ai su que c'était bien elle. Elle m'a dit qu'elle en était sûre, que moi, je découvrirais la vérité. Elle aurait voulu que papa aussi s'en rende compte... Je les ai entendus parler : maman ne veut pas rester avec quelqu'un qui ne la reconnaît pas, ou qui préfère nier les faits pour ne pas gâcher son bonheur. C'est ce que maman a dit, mais je ne comprends pas ce que ça veut dire. En tout cas, maman divorce, et ça, je sais ce que ça veut dire.

Notre histoire est devenue célèbre, je suis même passé au journal. Et maman est même en train d'en écrire un livre. On a déménagé et du coup, la maison d'écriture est devenue la maison tout court.

Pendant les vacances, je vais aussi chez papa. Il s'occupe mieux de moi depuis que ma vraie maman est revenue. Je suis content, mais je vois bien que maman manque à papa. Ça me rend triste pour lui... Mais je suis heureux avec maman.

Je m'appelle Alexandre, j'ai 8 ans et 7 mois. Peut-être qu'un jour, des extraterrestres feront tout le chemin jusqu'à la Terre pour nous remplacer. Peut-être même qu'ils sont partis il y a des milliers d'années et qu'ils ne vont pas tarder à arriver. Ils peuvent remplacer ma maman par toutes les mamans qu'ils veulent, moi, je saurai toujours reconnaître la mienne !

[Amazon](#)



Bedida LYNN BRUNOIR



NICOLAS CHEVOLLEAU

REGARDEZ-MOI, GARÇON

BEGGARDE

Regardez-moi, garçon, et faites de moi une femme libre. Depuis une heure, j'étouffe parmi la foule rassemblée dans la prairie. Une heure suffit à rendre un visage inoubliable. Nous ne sommes pas du même âge, je le vois bien. Vos boucles brunes, restes magnifiques de l'enfance, détonnent avec ma frange bourgeoise. De temps à autre, votre regard frondeur s'accroche au mien. Alors, à trente-cinq ans, je baisse les yeux comme une gamine, presque honteuse d'une faute que j'aurais commise. S'il vous plaît, considérez-moi pour ce que je suis, c'est-à-dire une femme moderne qui vient enfin de trouver un sens à sa vie. Ce désir de vivre me saisit comme une urgence. Enfin, je veux vivre ! Maintenant je connais le vertige, la boule au ventre et la peur, la vraie, comme peu de femmes en éprouvent dans leur existence. C'est brutal et fulgurant. Terrifiant aussi. Dans la torpeur de l'été, la tombée du jour invite au brouhaha. Vous, vous réclamez le silence d'un simple geste de la main. Aussitôt, l'assemblée se tait. Je sais combien vous refusez ce monde d'idoles. Tous n'ont pourtant d'yeux que pour vous. Et moi qui ne suis qu'une inconnue parmi d'autres dans votre cible, je m'incline à mon tour. Mes petits sont lovés contre moi et s'occupent à compter les pépins de grenade imprimés sur ma robe. Cette robe instille un doute. J'ai peur qu'elle ne vous déplaise. Ne jugez rien. C'est l'été, tout simplement, l'enivrement d'un soir de concert et de relâche comme tout le monde les aime. Le jazz, tout le monde aime, non ? Avec mes petits, nous patientons à même le sol. Lentement, l'herbe tiédit dans la pénombre. Vous défiez le monde d'un simple bombement du torse, votre main bien accrochée à la ceinture. Ce monde, mon monde, vous appartient ce soir. Vous avancez en terrain conquis, et moi, désarmée. Jamais robe d'été n'a prétendu faire barrage à la folie. Mais enfin, Garçon, qu'avons-nous fait de toutes ces années à vivre dans des mondes séparés ?

Regardez-moi, Garçon, et faites de moi une femme en vie. Je ne demande pas la lune. J'ai peu de croyances. J'aime mes enfants par-dessus tout. S'il le fallait, ce soir, je succomberais à votre désir pour leur offrir cette belle vie. Qu'ils connaissent ce que j'ai raté jusqu'alors : le

bonheur. Je ne réclame rien, sinon quelques instants de douceur après une vie d'obstacles. Comme vous, j'ai mes blessures. À votre façon de cramponner la ceinture, je devine des coups essuyés dans l'enfance. Autrefois, la ceinture baissée d'un homme m'a blessée moi aussi. Voyez, nous sommes pareils. Passés l'âge, la couleur de peau et les discours convenus, un don supérieur nous réunit dans le malheur. Nous détenons le pouvoir de pardonner sans nous venger. Oublions les ceintures et regardez-moi, Garçon, afin de dévoiler le meilleur de nous-mêmes.

Regardez-moi, Garçon, et donnez-moi un avenir. Je suis une femme de son temps. Ce soir, ma robe flotte au vent et mes petits batifolent sur un air de Nina Simone. C'est la fête, un simple plaisir d'été. Je prierais toute ma vie pour vous voir céder une seule fois devant mon insistance. Vous seriez ma pensée du soir. D'une certaine façon, nous vieillirions ensemble et nul ne pourrait me juger pour cela. Qu'on ne se méprenne pas, je ne suis pas amoureuse. Je ne vous aime pas, Garçon. Non. Je devrais même vous détester d'abuser ainsi de ma vulnérabilité. Mais vous détester nous entraînerait plus vite vers l'abîme. Alors, je tente un biais dans les travers de votre âme. En vous regardant simplement, humblement, humainement, j'implore l'attention d'un homme. Soyez un Homme, Garçon, et toujours, je vous garderai en moi.

Par pitié, Garçon, regardez-moi...

Les gyrophares zébraient l'horizon à tout va. Le garçon faisait les cent pas dans la prairie. Sous le soleil roux, sa détermination à venger ses frères était totale. Mais la nuit troublait maintenant son discernement. Au hasard de sa ronde, il croisa le regard de cette femme, agenouillée près de ses enfants, parmi la foule qu'il contraignait au sol sous la menace de son arme. Sa blondeur montait sous le halo d'un projecteur tandis qu'elle dispersait les derniers plis de sa robe par-dessus ses genoux. Jamais il n'avait vu Madone briller autant dans la terreur. Elle irradiait. Il devina quelques mots bafouillés sur ses lèvres comme une incantation à

l'épargner, elle et les siens. Un sentiment de vulnérabilité le saisit alors à son tour. Il s'enfuit sur le parking, seul, à l'abri des regards. À 23 h 31, il actionna sa ceinture explosive, sans que l'on sache ce qui le fit renoncer au massacre, ni ce qu'il était vraiment, sinon un garçon ce jour-là mille fois regardé et imploré par un désir de vivre.

Si ma mémoire ne me fait pas défaut, je crois figurer pour la cinquième fois dans cette revue que j'aime tant. C'est réellement vivifiant de se sentir ainsi soutenu dans sa démarche. J'écris pour le plaisir, non par nécessité. Pour avoir connu l'échec scolaire dans ma jeunesse, je tente aujourd'hui de rattraper le temps en établissant des liens d'amitié avec les mots, amitié que je crois prolonger avec les lecteurs. Merci, donc, de m'accueillir dans votre lectorat.

En 2016, j'ai publié sur Amazon *L'Arbre de Bréda : le petit livre qui fait aimer les bibliothèques, la généalogie et les jeunes femmes en robe vintage*. Si l'envie vous tente d'en apprendre davantage sur la façon dont on tombe amoureux dans les bibliothèques, n'hésitez pas à consulter le site qui présente la genèse du roman.

Résumé :

Que cache le cœur des bibliothécaires ? Parmi les livres, Colin exerce le plus beau métier du monde. Un jour de septembre, il voit débarquer Chloé Jacobsen, assurément la plus jolie des bibliothécaires.

La chance sourit enfin à Colin.

C'est un garçon gentil et réservé.

Chloé est une chic fille.

Il affectionne les amours à l'ancienne.

Elle est délicieuse dans sa robe vintage.

Il l'admire en secret, pas qu'un peu.

Elle apprécie sa compagnie, même plus.

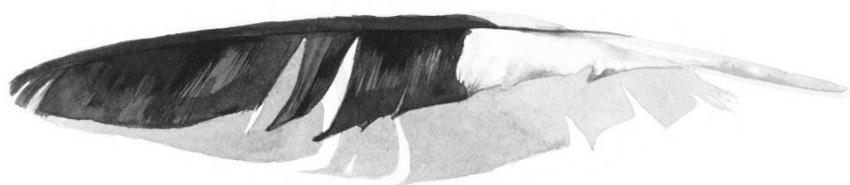
Alors qu'est-ce qui cloche ?

Que cache le cœur des bibliothécaires ? Avec cet *Arbre de Bréda* à la fois drôle et mélancolique, désormais vous saurez !

<http://arbredebreda.wixsite.com/accueil>



Nicolas CHEVOLLEAU



VINCENT FERRIQUE

DIPLOMATIE ALIEN DIPLOMA

Moribond, le héros sidéral gisait sur son grabat. Son fils unique lui tenait la main.

— Tu sais, Junior, murmura-t-il, voilà quinze ans que je ne suis pas intervenu pour sauver la galaxie d'une immonde menace alien. Et maintenant, au lieu de mourir aux commandes de mon fidèle vaisseau *L'archéon*, je rends les armes devant un stupide virus. Maudite soit cette paix imposée par le Sénat !

Junior se tint coi, persuadé que l'absence de conflits entre espèces dans la Voie lactée demeurerait chose fort appréciable.

— Tu prendras soin de *L'archéon*, hein fiston ? chevrota l'ancêtre.

— Bien sûr ! Je nettoierai la poussière d'étoiles dans les rayons spiraux, vérifierai les tores de saut spatial et chasserai les trix gloutons réfugiés dans les câblages.

— Et les canons à plasma ? Sans eux, je ne pourfendrais plus cet univers depuis longtemps. Ils ont pulvérisé tant d'espèces autochtones, sur tant de mondes ainsi libérés pour l'humanité.

— Oui, papa. Je changerai les bougies et j'ajusterai le niveau de luminium explosif.

Junior songeait qu'il appellerait un ferrailleur pour mettre au rebut ce vieux sabot déglingué. Son père appartenait à une époque révolue, au temps glorieux de la conquête de nouvelles colonies. Désormais, la quiétude régnait, et les arts et la beauté remplaçaient les armes dans les cœurs. Ses pensées fleuries l'empêchèrent de saisir le sens des derniers mots paternels, prononcés d'une voix déclinante :

— Hier, le Sénat m'a envoyé un appel au secours. Un danger extraterrestre est apparu aux confins des territoires humains, et je ne peux plus y répondre. Je leur ai annoncé que je voyais en toi un digne successeur, et que tu saurais honorer ma mémoire en terrassant l'ennemi. Montre-toi à la hauteur, fiston !

Junior tourna ces mots baroques dans les circonvolutions de son cerveau une poignée de secondes, avant de sursauter :

— Papa ! Es-tu certain que...

Il secoua son géniteur, mais celui-ci avait rendu son âme au diable en lui léguant une tâche dont il se serait volontiers dispensé.

Il choisissait bien son moment pour clamser, le vieux débris mythique. Au Sénat ne siégeait que la génération paternelle, avec des idées tordues sur le sort à réserver aux aliens non comestibles qui avaient l'indécence d'occuper un espace que l'humanité revendiquait. Leur expliquer qu'il ne tenait guère à obéir aux dernières volontés du héros s'avérerait ardu.

Junior alluma des moteurs nucléaires rétifs. Il guida ensuite *L'archéon* vers la sortie du palais de l'idole galactique, construit sur une mini-lune que lui avait concédée le Sénat. Il décolla dans l'atmosphère ténue du planétoïde, et programma le saut spatial. Dès qu'il atteignit l'espace profond, il enfonça le bouton et le champ d'étoiles disparut pour un néant grisâtre. Moins de dix secondes plus tard, une carte céleste différente s'afficha devant lui. Il ressentit cette impression de puissance que son père lui contait quand il émergeait en une fraction de temps quelques centaines d'années-lumière plus loin.

Il atterrit sur Bugey, capitale galactique, et se rendit à la convocation sénatoriale. Un représentant décati lui exprima, avec de patriotiques trémolos dans la voix, toute leur reconnaissance de le voir reprendre le flambeau paternel. Junior ne réussit pas à bafouiller le moindre mot pour contester.

Moins d'une heure plus tard, il se retrouva hébété aux commandes de *L'archéon*, avec mission d'éradiquer une espèce extraterrestre. Il entra les coordonnées de sa prochaine destination, et s'avoua que, finalement, devenir le sauveur de l'humanité, se sentir ainsi sollicité et applaudi par les puissants possédait un indéniable charme désuet.

Lorsqu'il surgit de la grisaille du non-espace, il s'était convaincu de son importance et de la grandeur de la tâche qui l'attendait sur la quatrième planète de cette étoile bleue. Il se plaça en orbite, et arma les canons à plasma. Les sénateurs lui avaient suggéré de vitrifier la surface, dans l'espoir d'anéantir l'espèce dominante de ce monde. Ils estimaient qu'elle représenterait dans l'avenir une concurrence féroce pour l'humanité, et n'entendait pas lui concéder la moindre chance d'y parvenir. Des explorateurs

reviendraient dans quelques siècles évaluer ce qui aurait survécu, et envisageraient la colonisation de cette planète à l'atmosphère et au climat parfaits.

Junior s'apprêtait à déclencher l'Armageddon, mais retint son geste. Les services de renseignement ne s'étaient pas même posés sur ce monde. Ils l'avaient survolé, et en avaient tiré leurs hâtives conclusions génocidaires. Les rapports qu'il avait parcourus faisaient état d'un péril imprécis, d'une espèce intelligente aux visées expansionnistes qui avait envahi sa propre planète, et qui utilisait à son profit les autres formes de vie. Celles qui la menaçaient ou ne présentaient pas d'intérêt étaient éradiquées. Les indigènes disposaient de surcroît de phénoménales capacités de reproduction. Junior n'y entendit qu'un résumé de l'histoire de la Terre, et imagina qu'il pouvait diverger de la stricte loi du mieux armé. Il se soucia de diplomatie et d'empathie envers ce peuple condamné par le Sénat sans procès. Le héros galactique moderne ne se résolvait pas à nébuliser une planète sans se préoccuper d'alternatives moins définitives.

Il engagea *L'archéon* dans l'atmosphère, survola le continent principal à basse altitude et s'aperçut que cette civilisation demeurerait technologiquement faible. Des villes qui ne constituaient guère que des gros bourgs, sans traces de véhicules motorisés. Junior s'étonna de l'urgence affichée par le Sénat à détruire une espèce qui ne maîtriserait pas avant des siècles le voyage spatial. Quelles embûches représentaient pour eux un peuple coincé sur son bout de rocher qui dérivait dans l'espace ?

Agacé, Junior résolut de se poser pour entrer en contact avec les indigènes, et s'imprégner de la réalité du danger. Il atterrit près d'une concentration d'habitations, où se dressait le bâtiment le plus imposant. En fonction de ses critères terriens, il espérait y contacter les dirigeants de cette nation. Ses capteurs lui indiquèrent qu'il pouvait mettre le nez dehors sans scaphandre. Une foule de petits êtres entoura bientôt *L'archéon*. Des silhouettes vaguement humanoïdes, quoique d'une couleur nauséuse entre vert et jaune, et dotées d'appendices préhensiles ou

locomoteurs d'aspect burlesque et en nombre variable. Il attrapa par précaution un désassembleur moléculaire, coiffa un interprète universel, et débloqua le sas.

Il s'engagea sur la rampe de sortie, et se retrouva devant une assemblée qu'il estima bienveillante et curieuse. Il leva les bras, paumes ouvertes en un signe interplanétaire de paix. Dans un concert de hurlements inaudibles pour lui, mais décryptés par son interprète dans les infrasons, la foule se dispersa, terrorisée.

Junior flagella en son esprit les sénateurs qui l'avaient envoyé exterminer une population naïve et peureuse. Vraiment, quelle menace pour l'humanité que ces êtres fragiles qui vivaient encore au Moyen Âge ! Il les soupçonna de n'avoir conçu cet ignoble plan que dans l'espoir de récupérer une planète viable en vue de sa colonisation. Il se félicita de sa clairvoyance, et songea que les canons à plasma de son père auraient aboyé depuis longtemps. Combien de mondes avait-il pulvérisés pour favoriser l'expansion de ses congénères ?

Ces instants de réflexion avaient suffi à l'interprète pour analyser le langage de ses hôtes, en se basant sur leurs cris et sur les phrases d'alarme qui retentissaient alentour. L'appareil traduisit en sifflements hors de portée de ses tympanes ces paroles d'apaisement :

— Je viens vers vous le cœur en paix. Je représente l'espèce humaine, qui est née sur une planète lointaine appelée Terre. J'aimerais parler avec vos représentants.

Ils revinrent timidement sur l'esplanade. Les rapports les décrivaient asexués, ils se reproduisaient par parthénogenèse. Un individu *accoucha*, adossé au mur d'un bâtiment : un immature bourgeonna de son flanc, et tomba sur le sol. Junior se troubla en constatant que le nourrisson paraissait déjà porter une excroissance qui définissait la génération suivante. Des adultes moins timorés que les autres s'avancèrent, et osèrent lui parler. Par le truchement de son casque, il établit un dialogue et parvint à les inciter à l'emmener auprès de leurs chefs. Ils se montraient curieux, timides et gentils.

Ils le menèrent en un cortège guilleret jusqu'au bâtiment qu'il avait repéré du ciel, puis dans une vaste salle où trônaient une dizaine d'indigènes parés d'atours plus riches et plus colorés que ceux des joyeux lurons qui l'avaient accompagné. D'après son évaluation anthropomorphique, ils paraissaient vieux et s'assemblaient dans une sorte d'amphithéâtre. Cela lui rappela de manière irrésistible le Sénat galactique.

Ils discutèrent près de trois heures. Il résuma l'épopée humaine, depuis la Terre jusqu'à son expansion dans la Voie lactée. Ils lui narrèrent l'histoire du peuple macroptale. Il constata leur inoffensive faiblesse, et ils l'assurèrent de leur volonté d'établir avec le Sénat un dialogue sincère basé sur la paix et l'engagement vers une fructueuse collaboration.

Revenu à bord de *L'archéon*, Junior adressa de larges signes d'adieu à ses nouveaux amis, rentra la rampe d'accès et alluma les moteurs. Ils crachèrent une fumée noire, toussèrent trois fois et consentirent dans la douleur à le propulser vers l'espace. Il trifouilla les entrailles bioquantiques du plieur spatial qui refusait de l'emmener vers Bugey. Un dernier coup de clef à molette asséné vigoureusement sur un tore neutronique récalcitrant, et il glissa dans l'intermonde.

Il s'avança, le torse bombé, devant les sénateurs, impatient de leur conter ses péripéties aux marches de la galaxie. Ils lui laissèrent la parole pour qu'il rende compte de sa mission.

Il les sermonna d'abord sur leur manque de compassion, et leur cynisme à utiliser la puissance technologique dont disposait l'humanité pour conquérir de nouveaux territoires au détriment des légitimes propriétaires. Il s'indigna que, depuis la découverte de l'Amérique, l'éthique de ses semblables n'avait guère progressé. Les sénateurs bâillèrent, et attendirent qu'il leur contât le massacre ordonné. Il annonça être descendu sur ce monde, et être entré en contact avec les autochtones. Certains élus s'agitèrent sur leurs bancs, inquiets. Il conclut sur sa fraternisation avec l'ennemi, et un large sourire s'épanouit sur son visage. Lorsque,

ahuris, ils comprirent qu'il était revenu sans avoir obéi aux instructions, le président de la commission n'en crut pas ses oreilles :

— Dois-je saisir, Junior, que cette planète abrite toujours de la vie ?

— Bien sûr ! Ne m'avez-vous pas écouté ? Ils se montrent pacifiques et ne disposent pas du voyage spatial. Ils ne constituent pas une menace.

— Espèce de paltoquet sans cervelle ! Crois-tu que nous n'avons pas étudié en profondeur les options qui s'offraient à nous ? Te penses-tu tant supérieur aux dizaines d'experts en exobiologie qui se sont penchés sur ce peuple ?

Déstabilisé par la rebuffade, Junior tenta de reprendre le contrôle en répétant que ces petits êtres peureux et délicats ne lui étaient apparus guère menaçants.

— Bougre de corniaud foutraque ! Tu t'es laissé bernier, ils t'ont joué la grande scène de l'amitié et tu as plongé comme un canard attiré par l'appau. Ils sont agressifs, expansionnistes, et pratiquent la politique de la terre brûlée.

— Mais, mais... balbutia le héros, je vous assure, président, je n'ai senti aucun danger...

— Foutre de méduse moisi ! S'ils t'ont accueilli ainsi, c'est qu'ils espéraient en tirer avantage. Nous t'ordonnons de retourner sur-le-champ éradiquer les macroptales.

Junior cogita une poignée de secondes, avant de refuser la tête haute de détruire ce peuple si bienveillant. Il revendiqua son droit à la désobéissance pour ne pas se retrouver dans les livres d'histoire dans l'inconfortable costume du complice d'un odieux génocide. Le président soupira, et le renvoya à sa minilune en regrettant que le Sénat ne disposât pas d'une armée. Il s'était toujours appuyé sur le héros galactique, et voilà que son rejeton réfléchissait au lieu d'obtempérer.

Junior réintégra son palais désert, heureux d'avoir épargné le peuple macroptale. Ils avaient bien failli l'embobiner avec leurs sombres desseins, mais il avait su résister au Sénat. Son père l'aurait approuvé, il en était persuadé. Enfin, presque.

Deux mois plus tard, l'alarme résonna dans son antre. Le Sénat l'appelait une nouvelle fois à la rescousse. Il espérait qu'ils se repentiraient de leurs magouilles sanglantes, et qu'ils lui proposeraient une mission plus en rapport avec ses talents de diplomate. Il embarqua, et pianota les coordonnées de Bugey.

À peine jaillit-il hors du néant, que ses récepteurs saturèrent d'appels au secours, de cris de détresse et de hurlements de terreur en provenance de la surface. Bugey passait pour un monde civilisé, peu susceptible de devenir le théâtre d'une révolution. Il entra dans l'atmosphère, et constata, atterré, qu'une bonne moitié du continent habité flambait. De nombreux vaisseaux tentaient de s'échapper de la ville tentaculaire, mais les pilotes paraissaient perdre le contrôle et finissaient par s'écraser au sol. Il partit en rase-mottes, et son front s'inonda de sueur. Des milliers de macroptales, bien plus costauds que ceux qu'il avait fréquentés, lourdement armés, pourchassaient les humains. À court de munitions, ils n'hésitaient pas à ouvrir d'impressionnantes gueules bardées de dents effrayantes, pour croquer d'une bouchée la tête de ceux qui ne fuyaient pas assez vite.

Le président du Sénat s'annonça sur son holophone :

— Alors, l'andouille cosmique, t'es fier de toi ?

— Mais, enfin, balbutia-t-il, impossible ! Ils ne maîtrisent pas le voyage spatial.

— Non, tu les as amenés, crème de sagouin. Tu t'es posé sur leur planète, et ils t'ont amadoué. Pendant ce temps, ils se sont glissés dans tes soutes, et à ta destination suivante, c'est-à-dire ici, ils ont débarqué. Ils se sont planqués pendant deux mois, et ils se reproduisent plus vite que des rats ! Hier, ils ont soudain surgi de partout, et chaque fois que l'on en zigouille un, une dizaine de spores en giclent qui s'insinuent dans tous les recoins. On les crame, mais il en échappe toujours et trois heures plus tard, ils éclosent. Au bout de quatre jours, ils sont devenus capables de se multiplier. Nos experts

envisagent une réplique : surtout, ne prends aucune initiative avant que je te rappelle !

Le président coupa la liaison. Paniqué, Junior oublia la dernière phrase en deux cent treize millisecondes, et comprit qu'il devait stopper les macroptales pour compenser sa bétise. Une solution surgit en son esprit fécond pour enrayer l'invasion. Il remonta en orbite, ouvrit les sabords et pointa les canons à plasma. Il déclencha les armes annihilatrices.

Les sénateurs saisiraient leur malheureux, mais nécessaire, sacrifice. Quelle plus noble cause que de périr pour que perdure l'humanité, et que soit jugulée une aussi vile et malfaisante agression ? Un monde de perdu, pour une galaxie préservée. Junior écrasa une larme devant ce geste grandiose, et bien que les intéressés n'aient pas expressément donné leur accord, il ne doutait pas qu'il agissait comme ils l'auraient souhaité. Comme son père l'aurait fait.

Juste avant que la surface de la planète ne fonde sous le flux d'énergie, le président reprit la communication :

— Bonne nouvelle, nos scientifiques ont concocté une parade. Tu te chargeras du virus qui les décimera, et tu iras le répandre sur...

Tout disparut dans une lumière aveuglante : hommes, macroptales, sénateurs et virus.

À cet instant seulement, Junior s'inquiéta de comprendre que depuis deux mois, tant de vaisseaux s'étaient envolés de la capitale et avaient atteint tous les mondes colonisés de la Voie lactée.

Qui savait ce qu'emportaient leurs soutes ?

Ben me revoilà au sommaire des pandas. C'est qu'on y prendrait goût, à grenouiller au milieu de cette aimable et talentueuse compagnie. La nouvelle que j'ai soumise cette fois-ci est bien différente. Autant la première (dans *L'Indé Panda 6*) était sombre, autant celle-ci est plus joyeuse. Alors, certes, j'y tue encore beaucoup de monde, mais sur un ton bien plus léger ! Cette nouvelle est aussi un reflet de l'évolution de mon écriture.

Bonne lecture !

Auteur depuis 2016, j'ai publié quelques nouvelles dans des anthologies (éditions Arkuiris, HPF, Nutty Sheep) ou des revues de science-fiction (Gandahar, Etherval, Présence d'esprit). J'ai écrit trois romans, mais seul le premier est disponible pour l'instant. Je peaufine les autres !

L'utopie NanoTotal est une dystopie, dont le ton d'abord léger deviendra plus sombre tandis que le jeune héros s'enfonce dans la compréhension du système impitoyable de NanoTotal. Au sein d'un monde pacifié, sanctuarisé par une archisociété de nanotechnologie, les humains vivent sereins et prospères. Au prix du contrôle de leurs émotions, ils ne se livrent plus de guerres, ne connaissent plus la famine et respectent toutes les diversités. Michellin, un jeune homme sans histoire, verra son corps rejeter les nanorobots qui l'envahissent. Et il découvrira avec émerveillement, dégoût ou effarement l'utopie selon NanoTotal, le monde dans lequel il vit... Confronté à une société verrouillée, quel sera le destin de Michellin, qui s'éveille à une nouvelle vie et redoute d'être condamné à être reconduit dans le droit chemin selon NanoTotal ?



Livre en vente sur FNAC.com ou sur Amazon (ebook et broché). La version numérique est gratuite sur la FNAC, mais pas sur Amazon, parce que c'est galère pour le mettre gratos. Si vous voulez une version Kindle, n'hésitez pas à me demander (poliment) par mail (vincent.ferrique@protonmail.com) !

<https://www.amazon.fr/dp/B077MXN35G/ref=dp-kindle-redirect?encoding=UTF8&btkr=1>

<https://twitter.com/VFerrique>

Site Web : <http://vincent-ferrique.nexgate.ch/>

Vincent FERRIQUE





FRÉDÉRIQUE JANSOIS

MAGUIE

Je devais avoir trois ou quatre mois lorsque Maguie me rendit une visite spéciale. Elle avait dû venir souvent depuis ma naissance pour donner à mon père des informations sur l'itinéraire d'un convoi allemand ou le transfert de résistants prisonniers. Mais d'habitude, elle ne s'éternisait pas. Les nerfs de Louise ne l'auraient pas supporté : ma mère vivait dans une terreur constante depuis que Baptiste, évadé d'Allemagne et démobilisé par un gendarme obligeant, avait décidé de participer à la reconstitution de la Résistance stéphanoise.

Aussi, lorsqu'en ce jour de printemps 1944, sa sœur arriva place du Peuple avec son colonel, Louise faillit avoir une crise cardiaque. En plus, mon père avait récemment rapporté à la maison une presse, d'où sortaient régulièrement des tracts déplaisants pour l'Occupant. Heureusement, après avoir servi la veille, l'arsenal compromettant avait été déposé au fond du débarras et enfoui sous un amas de serpillières, torchons et plumeaux peu ragoûtants. Et il y avait peu de risques que l'officier nazi eût envie de faire le ménage.

Ma mère s'effaça pour laisser entrer Maguie et le colonel. Au passage, elle lança à la première un regard furieux. L'intéressée fit mine de n'avoir rien remarqué et expliqua :

— Nous passions par ici et je me suis dit que ce serait bien que le colonel voie la Madeleine.

Ma mère bredouilla quelque chose d'incompréhensible et emmena le couple dans la chambre au fond de l'appartement où se trouvait mon berceau. Elle m'avait mise là pour ne pas trop entendre mes cris. Elle ne supportait pas que je la dérange. En dépit des restrictions, elle ne m'allait pas et, maligne, profitait souvent de la visite de la Ginou, sa voisine, pour lui demander de me changer et de laver mes couches :

— Je dois partir faire la queue pour les commissions. J'emène Michel. Cela ne t'ennuie pas de t'occuper de la petite ?

En revanche, parce qu'elle avait travaillé trop tôt, elle avait gardé des désirs enfantins et n'hésitait pas à faire de moi la poupée qu'elle n'avait jamais eue. Ses

instincts puérils lui permettaient de sauver les apparences. Elle aimait me baigner et discipliner mes cheveux, alors blond cendré, avec une brosse douce. Surtout, elle adorait m'habiller avec des ensembles faits main, dont la couleur faisait ressortir mon teint de lys et mes grands yeux bleu améthyste.

Ce jour-là, elle m'avait vigoureusement frottée au savon de Marseille avant de me vêtir d'une layette bleu pâle, presque blanche. Elle m'avait ensuite recouchée dans mes draps immaculés, brodés de petits canards bleus sur le revers. Maguie se pencha sur mon berceau en souriant, et je reproduisis l'expression de sa bouche.

— Je peux la prendre dans mes bras, Louise ? Elle est tellement jolie !

Avec un colonel allemand à côté d'elle, ma mère n'allait pas prendre le risque de lui refuser cette faveur. Je me retrouvai donc bientôt contre le sein généreux de Maguie, et celle-ci se tourna pour me montrer à son amant. Le colonel dut être subjugué par le tableau que nous formions toutes les deux, et je soupçonne que tel était précisément l'effet souhaité par son espiègle maîtresse. À vingt ans, celle-ci savait qu'elle était d'une beauté exceptionnelle — « plus belle que Michèle Morgan » —, s'entendait-elle dire souvent. Poser avec moi lui permettait de faire ressortir l'aspect soyeux de ses cheveux blonds lissés et soigneusement bouclés aux extrémités et la vivacité de ses yeux bleu topaze, que l'arc formé par les sourcils soigneusement épilés rendait plus larges. Ma présence mettait en valeur la douceur de ses traits, de sa peau, de sa bouche qui servait d'écrin à de petites dents parfaitement alignées. J'avais l'air d'un ange, et à côté de moi, Maguie était une représentation de la Vierge Marie. Ou de la parfaite mère aryenne.

— C'était la première fois que je voyais un Boche attendri, devait avouer Louise un peu plus tard.

Avoir été témoin de l'émotion du colonel n'entama cependant pas sa détestation de l'Occupant, auquel elle eut l'impression que sa sœur et elle avaient joué un bon tour, lorsque l'officier sortit son portefeuille, l'ouvrit, et en tira une liasse de billets qu'il déposa dans mon berceau.

— Pour le pèbé, dit-il, avec un fort accent. Che n'en ai jamais fu d'aussi choli.

Maguie prit le bras du militaire et dirigea ce dernier vers la porte, ce qui dispensa ma mère de le remercier. Avant de sortir de l'appartement, Maguie se retourna et fit un grand clin d'œil complice à son hôtesse. Certaines personnes adressent des regards ou des sourires entendus. Maguie, elle, faisait toujours des clins d'œil. Plus tard, après l'avoir mieux connue, je penserai avec douleur et amertume, au contraste entre ces quelques secondes de bonheur bleu que pouvait offrir Maguie et l'acrimonie des longs regards noirs que Louise m'adressait quotidiennement.

Après le départ de sa sœur, ma mère poussa le verrou, puis, les jambes flageolantes, se laissa tomber sur la chaise la plus proche. À mon frère Michel, de trois ans mon aîné, qui, tiré de sa sieste par le bruit, était venu la rejoindre, elle lança avec un petit rire de soulagement :

— Vraiment, la Maguie, elle exagère !

Certes : l'extrême beauté de Maguie l'avait conduite à développer un talent pour la manipulation à des fins vénales, mais elle n'hésitait pas à faire profiter ses proches des largesses de ses amants. Et tant mieux si cela pouvait servir ses intérêts.

Ceux-ci furent évidemment menacés à la Libération. Mon père, craignant que l'aide secrète apportée par Maguie à la Résistance ne fût pas reconnue, la pressa de quitter la région. Avant de partir, elle lui laissa en cadeau quatre millions de francs.

— Prise de guerre ! lui expliqua-t-elle non sans espièglerie.

Elle vit la réticence de Baptiste et ajouta, presque suppliante :

— Pour les enfants...

Il accepta alors, très gêné, et l'argent et le baiser, qu'avec un mélange de hardiesse et de timidité, elle lui planta sur la joue.

Mon père avait informé Maguie que les maquisards attendraient son colonel et ses hommes, quelles que fussent les routes qu'ils choisiraient d'emprunter pour s'enfuir. La garnison prit donc le train un jour plus tôt que ne s'y attendaient les insurgés. Si le convoi devait se faire néanmoins

copieusement mitrailler, il arriva jusqu'à Roanne. Là, Maguie abandonna son nazi, défait et de toute façon pourvu d'une épouse munichoise, pour se jeter dans les bras d'un lieutenant F. F. I. de quarante-cinq ans. Celui-ci, célibataire malgré lui, n'en crut pas sa chance. Quant à la jeune femme, elle sauva ainsi ses cheveux et un peu de son honneur. Après la guerre, elle poussa la reconnaissance jusqu'à épouser son résistant, redevenu couvreur. Bien plus, elle passa les dix années suivantes à tenter de se comporter en parfaite ménagère – évidemment, elle cacha à son mari les deux ou trois grossesses auxquelles elle décida de mettre fin et les quelques gamins de son âge qu'elle prit pour amants. Mais dix ans dans ces conditions finirent quand même par ressembler à une ennuyeuse éternité, et sans prévenir, Maguie prit un jour le premier train pour la Côte d'Azur. Elle eut le cœur de laisser une lettre d'adieu habilement rédigée à son époux mortifié, qui trouva néanmoins la force de dire à ses amis indignés qu'il comprenait la décision de sa femme et lui souhaitait beaucoup de bonheur.

À son arrivée à Marseille, Maguie commença à écrire à mes parents des billets par lesquels elle manifestait son existence, mais dépourvus de détails sur la vie qu'elle menait là-bas.

Baptiste et Louise s'inquiétèrent. Ils n'avaient aucune illusion ni sur Maguie ni sur le genre d'hommes que, placée dans une situation de nécessité, elle pouvait être tentée de fréquenter.

— S'agissant de Maguie, pas de nouvelles veut dire mauvaises nouvelles, grommelait ma mère, inquiète malgré elle et exaspérée de ne pouvoir lui adresser de réponse qu'en poste restante.

Mes parents décidèrent finalement de faire le voyage pour retrouver Maguie. Mon père n'osa pas proposer de partir seul, car si Louise trouvait sa cadette attachante, elle ne la considérait pas moins comme une gourgandine, et se méfiait de la capacité de la jeune fille à charmer n'importe quelle personne, homme ou femme, qui croisait son chemin. Pendant la guerre, elle s'était, mine de rien, toujours arrangée pour être présente,

ne fût-ce que dans la pièce à côté, lorsque mon père et Maguie échangeaient des informations.

Baptiste et Louise étaient en train de planifier leur départ, lorsqu'ils reçurent enfin une lettre enthousiaste de l'intéressée, dans laquelle elle invitait toute la famille à venir la rejoindre pour quelques jours de vacances. Ils découvrirent, insérées dans le courrier, les coupures nécessaires à l'achat de quatre billets de train de première classe.

Michel et moi ne devions pas faire partie du voyage initial, et bien que nous fussions ainsi conviés, mes parents hésitèrent d'abord à nous emmener. Mais eu égard au changement de circonstances, mon frère, à présent âgé de quinze ans, refusa tout net d'aller loger chez la Ginou, dans son petit appartement sombre et poussiéreux, qui sentait l'humidité et la pisse de chat. Ma mère ne pouvait rien lui refuser et mon père ne concevait pas de me laisser seule.

C'est ainsi qu'un beau soir de juillet 1955, après une journée de voyage, nous arrivâmes tous les quatre dans la cité phocéenne. Maguie nous attendait sur le quai, follement élégante dans une robe bleu foncé à petits pois blancs, et chaussée d'escarpins du même vermeil que son rouge à lèvres. À côté de moi, j'entendis Michel avaler sa salive. À trente-deux ans, Maguie avait encore réussi à embellir et, plus blonde que jamais, ressemblait à l'une des vedettes dont il découpait les photos dans les magazines de cinéma. Elle était l'attraction de la gare, et à côté d'elle, ma mère de quarante-cinq ans, pourtant habituellement louée pour sa beauté un peu ténébreuse, eut soudain l'air vieille et terne dans sa robe de cotonnade vaguement orangée. Louise s'en rendit compte et il lui fallut bien tout le trajet en Cadillac noire, conduite par un jeune chauffeur engoncé et suant dans son costume trois-pièces, pour arriver à se départir de sa mine outragée. Ce qu'elle découvrit en approchant de notre destination l'y aida grandement.

Nous étions à présent sur les hauteurs de Marseille et la voiture s'était engagée sur le bitume gris clair d'un chemin inclus dans le périmètre d'une propriété complètement isolée, ornée d'une luxueuse maison Belle

Époque. Celle-ci était si illuminée, qu'en dépit de l'heure tardive, on pouvait distinguer, entre les palmiers, la mer en contrebas. Le véhicule s'arrêta devant un perron immaculé qui donnait accès à un long porche, au sol orné de carreaux noirs et blancs, et dont le balcon en pierre blanche était interrompu à intervalles réguliers par des colonnes de style toscan sculptées dans le même matériau.

Le chauffeur ouvrit les portières de droite et, tour à tour, nous mîmes pied à terre. L'odeur mêlée des pins, du romarin et de la lavande nous emplit les narines. Intimidée par la richesse du lieu, ma mère tenta maladroitement de défroisser sa robe et passa sa main dans ses cheveux pour vérifier l'absence de toute mèche rebelle. Michel était bouche bée. Quant à moi, en dépit de la fatigue du voyage, j'étais prête à m'extasier sur tout ce que je voyais et mon père vint me prendre la main pour me signifier de me calmer et m'épargner ainsi les remontrances de Louise.

D'un air joyeux, Maguie nous entraîna à l'intérieur de la maison. Nous n'eûmes pas plus tôt pénétré dans un grand vestibule, carrelé comme l'extérieur et d'où partait un escalier orné d'une rampe en ébène sculptée d'arabesques, que des pas vifs se firent entendre sur les marches. Quelques secondes plus tard, nous vîmes apparaître un homme brun, assez petit, trapu, au visage long, au nez un peu épaté, vêtu d'un costume et d'une chemise noirs. Ses yeux couleur charbon à l'expression intense embrassèrent la scène avant de se porter sur Maguie. Comme fasciné, l'homme se dirigea directement vers celle-ci. Il lui prit une main et la garda dans la sienne, après avoir écrasé contre les doigts fins sa bouche à la lèvre inférieure un peu proéminente. Il se retourna alors vers nous et tendit sa main libre – ornée d'une alliance – à mon père. Il fit ensuite un baisemain à Louise, puis s'exclama avec un fort accent dont j'appris plus tard qu'il était corse :

— Bienvenue ! Bienvenue ! Je suis Jeannot. Quels beaux enfants vous avez là !

Il ébouriffa les cheveux bruns de Michel et tira affectueusement ma queue-de-cheval. Mon frère lui lança un regard de travers.

Jeannot reprit d'une voix sombre et rauque, totalement différente de celle avec laquelle il nous avait accueillis :

— Je suppose que Maguie vous a informés que, malheureusement, j'enterre mon frère demain et qu'après la cérémonie, toutes les personnes présentes aux funérailles se réuniront ici.

Maguie avait en fait parlé surtout de cela pendant le voyage en voiture, et nous avait fait comprendre que notre présence dans la maison le lendemain serait inopportune.

— C'est arrangé, nous passerons la journée à la plage, ne t'inquiète pas, mon Jeannot, put-elle ainsi répondre à l'intéressé.

Pendant, le voyage nous avait épuisés et nous ne partîmes pas assez tôt le lendemain pour éviter de croiser les personnes qui s'étaient donné rendez-vous chez Jeannot avant l'enterrement. Ma mère prit un air stupéfait quand elle vit, rassemblés sous le porche, tous ces hommes vêtus de noir, aux yeux unanimement cachés derrière des lunettes de soleil, et dont les montres en or brillaient dans la lumière éclatante de ce matin radieux. Son effarement ne fit que grandir lorsqu'elle entendit les conversations, pour la plupart menées en corse, et Baptiste dut lui prendre le bras pour la diriger vers l'automobile qui nous attendait. Michel, de son côté, s'était immobilisé et avait ouvert la bouche sans penser à la refermer. Il fallut que mon père l'appelât – si vivement que tous les hommes en noir se retournèrent vers lui – pour qu'il consentît à se diriger vers notre véhicule, le même que la veille.

Maguie y était déjà montée et ma mère lui jeta un regard indigné après qu'elle se fut installée à côté d'elle sur la banquette arrière.

— Tu es incorrigible, lui lança-t-elle d'un ton un peu agressif.

Mais personne ne pouvait en vouloir longtemps à Maguie : ma mère avait retrouvé sa bonne humeur lorsque la voiture nous déposa au bord de la route située en amont d'une petite crique, vers laquelle nous entreprîmes de descendre.

Michel et moi ôtâmes immédiatement les vêtements qui dissimulaient nos maillots de bain et partîmes jouer dans les vagues.

Louise, qui détestait l'eau et n'avait jamais voulu apprendre à nager, s'installa sur une serviette et commença à lire un magazine. Maguie se déshabilla, dévoilant un maillot de bain rouge vif, et, non sans hésitation, demanda à mon père s'il accepterait de lui enseigner quelques rudiments de natation. Baptiste était devenu pulmonaire depuis son évasion d'Allemagne – lors de sa fuite, il avait dû emprunter les eaux froides du Rhin sur de nombreux kilomètres –, et après la guerre, n'avait pu reprendre son métier de maître-nageur. C'était l'un de ses drames. Il aurait donc dû être ravi d'avoir une élève, ne fût-ce que pour un jour. Il se fit cependant prier assez longtemps, avant que la crique ne retentisse des cris joyeux de Maguie, qui tentait de se maintenir à la surface pendant que mon père la soutenait.

La baignade fut longue et deux heures de l'après-midi étaient passées lorsque nous nous attaquâmes au pique-nique. À la fin du repas, ma mère prit la parole :

— Maguie, Baptiste et moi passons très peu de temps en tête à tête. Accepterais-tu de t'occuper des enfants cet après-midi, pendant que nous nous promenons tous les deux ?

Son regard noir vindicatif, qui jurait avec l'insignifiance de ses paroles, rencontra celui, d'abord surpris, puis furtivement, résigné, de son interlocutrice. Celle-ci s'écria alors dans un grand sourire :

— Mais je m'en ferai une joie ! Nous allons bien nous amuser, n'est-ce pas, Michel ? Et si tu me permets de les gâter, Louise, j'aimerais bien acheter une robe à Maddie.

Sur ces mots, elle se tourna vers moi et son œil cligna pour offrir à mon obscure personne un éclat de diamant bleu. Je réprimai un élan de gratitude – j'avais appris à contrôler mes émotions en présence de Louise –, mais toute ma vie, je devais me souvenir, avec un douloureux sentiment de manque, de cette journée exceptionnelle où une femme, la plus belle et la plus aimable que j'eusse jamais connue, s'était montrée gentille et généreuse avec moi.

Conformément au vœu de ma mère, Maguie, Michel et moi fûmes déposés, environ une demi-heure plus tard, à une

extrémité de la rue Saint-Ferréol. Maguie donna rendez-vous au chauffeur à sept heures, puis nous emmena faire les magasins. Quelque temps après, nous nous retrouvâmes sur le trottoir les bras chargés de paquets. Maguie déclara alors :

— Je vais nous dénicher un véhicule.

Elle passa un instant au bureau de poste pour téléphoner, et quelques minutes après, un cabriolet Mercedes blanc, aux sièges rouges, s'arrêta devant le glacier où elle nous avait emmenés. Au volant était assis un homme brun d'une quarantaine d'années, entièrement vêtu de blanc. Il était assez laid, mais avait l'air sympathique. Il sortit prestement de la voiture pour ouvrir à Maguie la portière côté passager. Il mit nos paquets dans le coffre, et Michel et moi, encombrés de nos glaces, nous glissâmes, éberlués, sur la banquette arrière, tellement chaude que le cuir brûla nos jambes nues. Pendant que nous nous installions, l'homme embrassa passionnément sa voisine sur les lèvres.

Nous sortîmes une nouvelle fois de la ville pour nous diriger vers la garrigue, puis vers les plages. Pendant tout le trajet, l'homme, qui nous demanda de l'appeler Georges, ne cessa de tourner la tête vers sa belle passagère. D'une voix rendue encore plus touchante par l'accent provençal dont elle était teintée, il s'exclamait de temps à autre :

— Tu m'aimes, Maguie ? Oh, je suis si content que tu m'aies appelé ! Tu m'aimes, dis ? Pourquoi m'aimes-tu ?

Et sa maîtresse lui caressait affectueusement soit la joue soit la jambe et répondait invariablement :

— Bien sûr que je t'aime, mon Jojo !

Mon frère et moi échangeons alors des regards hilares. Mais lorsqu'à un moment, Maguie précisa :

— Je t'aime, parce que tu as un cœur si généreux ! et se retourna pour nous adresser l'un de ses fameux clin d'œil, Michel émit un son étrange qu'il s'efforça d'étouffer dans sa glace, pendant que je contemplai avec un intérêt soudain les plis de ma robe neuve.

Néanmoins, je n'avais pu m'empêcher de remarquer que si le clin d'œil de Maguie

avait été espiègle, ses yeux même avaient exprimé un tout autre sentiment. Michel, qui, toute sa vie d'adulte, allait traiter les femmes comme de la viande, ne s'était aperçu de rien.

Lui et moi passâmes le reste de l'après-midi à nous baigner, en attendant Georges et Maguie qui s'éclipsèrent pendant deux bonnes heures. Puis Georges nous ramena où il nous avait trouvés, et nous marchâmes jusqu'à l'endroit où nous attendait notre voiture officielle. Baptiste et Louise y avaient déjà pris place. Ils nous accueillirent avec le sourire forcé qu'ils arboraient lorsqu'ils venaient de se disputer. Cette fois-là, leur brouille devait durer très longtemps.

Michel et moi n'étions pas stupides. Nous ne dûmes rien de notre escapade à quiconque, mais en dépit de notre silence, après ce voyage, mes parents et Maguie cessèrent toute relation.

Nous grandîmes. Je fis peu d'études et tant que je restai chez mes parents, je ne vis jamais la couleur de l'argent que je gagnai comme secrétaire. Je me mariaï avec un homme plein de bonté que je ne réussis jamais à aimer, lui fit deux enfants névrosés réfractaires à ma tendresse, et de désespoir, privilégiai ma vie professionnelle pour finir par faire une belle carrière d'administrateur dans le milieu hospitalier.

Mon père mourut d'une insuffisance cardiaque en 1985 et ma mère vint habiter à Lyon, plus près de nous. À partir de ce moment, je me rendis régulièrement à Saint-Étienne pour nettoyer la tombe et y déposer des fleurs. Pendant dix-huit ans, j'eus l'impression d'être la seule à vouloir me souvenir de Baptiste. Louise ne survécut pas à une mauvaise chute dans sa douche en août 2003. Un jour de septembre de la même année, je m'approchai en voiture de la porte du cimetière, lorsqu'une petite vieille misérablement vêtue de noir, aux cheveux gris mal peignés et pliée en deux, commença à traverser la chaussée sur le passage réservé aux piétons. De toute évidence, elle sortait du cimetière. Surprise par le bruit du moteur, elle leva la tête vers moi et manqua tomber. Je me garai en hâte et me précipitai à la rencontre de la vieille :

— Madame, vous allez bien ?

Elle leva sur moi des yeux presque aveugles, au bleu profond noyé par la cataracte. Ils me percèrent l'âme. Mais elle m'avait déjà reconnue et s'accrochait à moi en pleurant.

— Maddie, Maddie, ma petite fille... ma petite fille...

Dans un état second, j'aidai Maguie à marcher jusqu'à ma voiture, la fis monter. Je ne savais quoi faire d'autre et l'emmenai dans un salon de thé manger des gâteaux.

Je fus incapable d'en avaler une miette, je me retenais pour ne pas pleurer et regardais Maguie mastiquer son chou à la crème le plus longtemps possible et siroter son café avec lenteur, comme si elle craignait de me voir disparaître sitôt son goûter terminé.

Finalement, j'osai prendre entre mes mains ses pauvres doigts transparents et déformés par l'arthrose et poser, d'une voix étranglée, la question qui me taraudait depuis près de cinquante ans :

— Pourquoi n'a-t-on plus entendu parler de toi, après notre visite à Marseille ?

— Oh ! répondit-elle en laissant échapper un petit rire sans joie, ta mère s'est enfin rendu compte que j'étais follement amoureuse de ton père. Il était l'homme de ma vie. J'ai passé mon existence à essayer de l'oublier, avec les hommes, puis avec l'alcool, et je n'y suis jamais arrivée. Pas plus que je n'ai pu t'oublier, ma fille chérie ; mais je n'avais pas d'autre choix que de vivre loin de vous.

Elle se dégagea et chercha à tâtons un mouchoir dans son vieux sac au cuir craquelé, pendant que je sanglotais presque en silence : nous avons passé nos deux vies dans une telle tristesse... Une tristesse que nous avons cru infinie.

Mais il nous restait un peu de temps, et même si presque rien ne pouvait être rattrapé, nous pouvions encore nous accrocher, ensemble, aux mois, peut-être aux années à venir, et à ce presque rien.

J'essayai mes joues et appelai la serveuse, qui, quelques secondes plus tard, posa devant nous deux éclairs. La paume encore humide, je caressai la vieille main

posée sur la serviette tachée de crème et murmurai avec douceur :

— Mangeons un autre gâteau, maman.

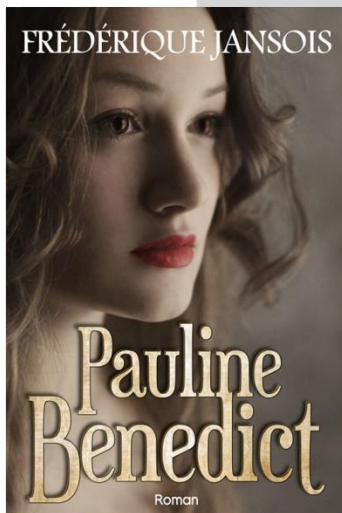
Puis je pris un air enjoué et sans même être sûre qu'elle me voyait, lui adressai mon plus beau clin d'œil.

Raconter mes petites histoires a d'abord été un moyen pour moi de rester en contact avec la France, pays que j'ai quitté il y a sept ans déjà pour aller vivre en Californie. *Magpie* est ma première nouvelle, conçue à partir de matériaux inutilisés de mon roman *Pauline Benedict*. Depuis, je m'efforce de devenir un écrivain à part entière. J'apprends petit à petit, des autres et de mes erreurs; j'écris tous les jours, même si ce ne sont parfois que quelques lignes et j'espère un jour arriver à être fière de ce que je produis.

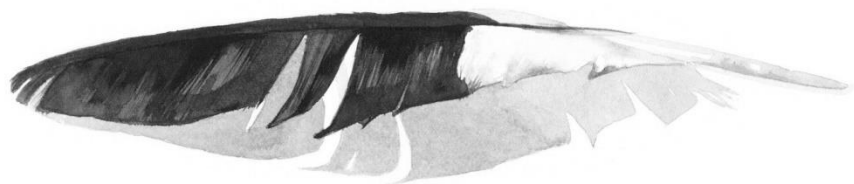
Paris, 1940. Pauline Benedict, étudiante solitaire et souffre-douleur de sa famille, se trouve inopinément engagée dans le même combat que sa mère et son frère lorsque les Allemands envahissent la capitale. Sa lutte pour la liberté va lui permettre de gagner la sienne.

« Pauline Benedict est un roman qui m'a bouleversée (...). Ce livre est une histoire de drames familiaux, dans un contexte historique tragique superbement rendu, (...) un récit éclairé par des sentiments d'amour et d'amitié très forts. » *Valmyvovoulit*

[Amazon](#)



Frédérique JANSOIS





ROSE P. KATELL

JUSTE UN VISAGE

UN

L'alarme s'enclencha et brisa la quiétude de la chambre.

Comme toujours lorsqu'un individu pénétrait dans son appartement, Eder vit son plafond blanc se tacher de mots rouges, juste en face de ses iris ; ils lui annonçaient qu'il avait de la visite et si celle-ci était cruciale pour lui. Un soupir se faufila entre ses lèvres quand il lut la mention « très important » en lettres capitales. Il ne pouvait s'agir que de son manager...

Eder écarta l'alerte d'un geste de la main, puis se gorgea du calme qui regagnait la pièce. Il s'assit sur son lit, posa sur sa table de nuit la balle en mousse qu'il s'amusait à lancer en l'air avant d'être interrompu, et tapota le meuble du doigt pour qu'il affiche l'heure. Ses yeux s'écarquillèrent devant les quatre chiffres qu'il lui révéla. Midi et quart !

Il se mit debout, lissa un pli sur son pull en cachemire, puis se rendit au salon, où son invité leur versait déjà un verre. Eder ne s'était pas trompé sur son identité.

— Je t'en prie, Anthelme, fais à ton aise, grogna-t-il.

Un rire lui répondit.

— Tu serais contre un verre ?

— En général, c'est moi qui me charge de le servir.

Anthelme sourit.

— Cesse de râler et profite. Nous avons quelque chose à fêter !

Eder eut besoin de plusieurs secondes afin d'assimiler ses propos.

— Je suis... pris ? demanda-t-il d'un ton neutre.

— Cache ta joie !

Il s'excusa :

— Pardon, j'ai juste du mal à y croire. Être sélectionné sur une base de photos, sans avoir à passer de casting...

— C'est le progrès ! Grâce à ta gueule d'ange, nos comptes en banque vont grossir et tu vas jouer dans un blockbuster. D'ailleurs, ça ne m'étonnerait pas que tu deviennes le favori des sociétés de production d'ici un ou deux ans. Tu es une véritable coqueluche !

Eder ne se focalisa pas sur les compliments, qu'il n'entendit qu'à moitié. Son être s'était figé sur un unique mot.

— Pas sûr qu'on puisse vraiment affirmer que je vais *jouer* dans le film, puisque...

Anthelme l'interrompit :

— Oh oh ! J'en connais un qui s'est levé du pied gauche. Eder, ce rôle va propulser ta carrière vers les sommets, inutile de cracher dessus. Nous ne sommes pas arrivés ici pour nous arrêter en si bon chemin ! Où est l'adolescent qui m'assurait qu'être acteur était le rêve de sa vie ?

— Je pense qu'il est encore dans mon lit, à dormir.

La plaisanterie apaisa le manager, qui sourit.

— La fête d'hier soir ?

— Oui. Tu as eu raison de me la conseiller, j'en avais besoin.

— Je t'avais dit que tu étais trop tendu.

Eder opina.

— J'aurais dû avoir confiance en toi, je l'avoue, mais j'ai toujours envoyé une vidéo avec mes photos avant de décrocher un rôle. S'en abstenir, c'était... Je ne sais pas de quelle façon te l'expliquer.

— Question d'habitude. Les vidéos en ligne, les monologues déclamés avec passion, les acrobaties, c'est du passé !

Sans parvenir à réduire son scepticisme au silence, Eder acquiesça. Anthelme maîtrisait le sujet mieux que lui.

Il accepta le verre que son ami lui offrait.

Eder tomba sur son lit et se massa les tempes. Pourquoi l'alcool, même en quantité légère, lui filait-il chaque fois une migraine ? Il baissa ses paupières ; hélas, elle perdura. Il devina qu'avec ou sans repos, il en avait au moins pour deux heures.

Il se redressa et utilisa l'un de ses oreillers comme dossier. Puis il fixa le mur qui lui faisait face, aussi immaculé que son plafond.

— Films récents, commanda-t-il.

Un écran s'afficha et lui proposa une flopée de titres, certains dont il avait entendu parler, d'autres non. Après une courte hésitation, Eder opta pour un thriller et le lança. Il tenta de se focaliser sur le jeu des

différents acteurs. Cependant, leurs similitudes l'énerverent vite.

Depuis que la technologie avait évolué au point que tout soit créé numériquement, l'unique rôle des gens du métier consistait à avoir un profil flatteur. Leur physique était photographié, mémorisé, puis implanté sur des modèles 3D. Un technicien se chargeait ensuite d'animer le « personnage » derrière son bureau en fonction des gestes et expressions que le public appréciait le plus.

Eder soupira... Était-ce ça, être acteur ? S'employer à paraître à son avantage afin d'être repéré, participer à des shootings réguliers et laisser un inconnu gérer vos apparitions dans les diverses productions pour lesquelles on vous embauchait ? Une telle vérité le déprimait.

Cette façon de procéder n'était pas récente, mais durant ses années de théâtre – un luxe inutile de l'avis d'Anthelme –, Eder avait espéré que tous les réalisateurs ne l'appliquaient pas. Il se sentait si vivant lorsqu'il interprétait un rôle ! L'aspect pratique de sa profession lui manquait. Le jeune homme avait souvent l'impression de n'être qu'un visage attirant, une marchandise que son manager vendait au plus offrant et que des spectateurs vénéraient.

Il s'en voulait de penser de la sorte, car Anthelme l'épaulait et agissait pour son bien. En un tour de main, il avait contacté les bonnes personnes et lui avait déroché des rôles intéressants. L'ascension fulgurante de sa carrière, Eder la lui devait. Il en avait parfaitement conscience. Malgré tout, l'obsession de la beauté lui apportait des sueurs froides. Posséder un faciès avenant ne signifiait pas être un comédien doué. Eder aurait donné cher afin d'être jugé sur ses capacités, dont il doutait chaque jour davantage.

Comment être légitime lorsque rien ne prouvait vos compétences, quand ce que les gens voyaient de vous était artificiel ?

Démotivé et dans l'impossibilité de se concentrer sur le divertissement, Eder le coupa, puis s'extirpa de sa chambre. Migraine ou non, il ne refuserait pas un nouveau verre.

Eder faillit marcher dans une flaque d'eau et jura. S'il continuait à se perdre dans ses rêves, il finirait par tomber ! Il soupira ; au moins, il avait évité d'avoir le bas de son pantalon trempé. D'un air absent, il lorgna les gratte-ciel qui l'entouraient. Leur hauteur lui donna le tournis. Il se grisa de la sensation et en oublia sa morosité.

La plupart du temps, il voyageait à l'arrière d'une voiture commandée par Anthelme. S'il était plus rapide, ce moyen de transport ne lui offrait pas l'occasion de profiter du paysage. Un inconvénient qu'il ne remarquait que maintenant. Il sourit. Il était passé tant de fois dans le quartier ! Pourtant, il le découvrait.

Sa promenade le vivifiait, Eder ne regrettait plus d'être sorti. Lorsque l'idée de marcher jusqu'aux bureaux de la production pour laquelle il avait signé lui était venue, il avait craint d'aggraver son état d'esprit. Constater à quel point ses idéaux et rêves d'enfants étaient éloignés de la réalité était selon lui la meilleure façon de s'enfoncer un couteau en plein cœur. Néanmoins, il n'avait pas été en mesure de refréner son impulsion. Son envie de s'aérer la tête était trop puissante, de même que son dégoût de lui-même. La vitesse à laquelle il avait vidé son bar l'avait convaincu : quitter son chez-lui ne pouvait pas être un mauvais plan.

À l'évocation des bouteilles qu'il avait entamées, Eder éprouva une vive honte. Se saouler n'était pas dans ses habitudes, il mettait un point d'honneur à rester sain de corps et d'esprit. Il était impératif qu'il se reprenne en main ! Certes, ses illusions se brisaient et son métier n'était pas comme il l'avait imaginé, mais il n'était pas le seul dans le cas. C'était malheureusement le lot de beaucoup de monde...

La culpabilité le rongait. Au lieu de se morfondre, ne devrait-il pas être reconnaissant d'avoir atteint son but, d'être proche de devenir un favori de l'industrie du cinéma ? Il connaissait des gens qui auraient vendu père et mère afin d'être à sa place ! Son physique jouait peut-être un énorme rôle dans sa carrière, mais qu'importe, puisqu'il

*

était parvenu à se faire un nom dans le milieu... Non ?

Eder chassa ses cogitations à l'aide d'un geste impatient. Au diable ses méditations, il avait besoin de se détendre. Bien que ça ne soit pas sans risque, il vagabonda en contemplant le sommet des bâtiments. Tous semblaient défier leurs voisins de se dresser davantage vers le ciel ; leur grandeur avait un côté fantastique. À déambuler entre eux, Eder se sentait aussi petit et insignifiant qu'une fourmi. La sensation lui rappelait son adolescence, époque où il n'avait rien sinon de l'espoir, une sacrée dose d'ambition et des économies suffisantes pour s'inscrire dans la classe de M. Tremblay. Nombre de choses avaient changé depuis qu'il avait rencontré Anthelme...

Un trou dans l'alignement des constructions le freina. Les vieilles demeures « simples », hautes d'à peine quelques mètres, étaient si exceptionnelles ! Avec la démographie en évolution constante, plus aucun promoteur n'en élaborait. La norme était aux appartements empilés les uns sur les autres. Intrigué, Eder baissa le regard. Ses yeux s'écarquillèrent devant l'enseigne qu'il repéra.

Un théâtre !

Qu'une telle merveille existe toujours l'époustoufflait.

Les réminiscences de ses cours avec ses anciens camarades se manifestèrent à son souvenir. Un doux sourire naquit sur ses lèvres. Il avait passé tellement d'agréables moments en leur compagnie !

M. Tremblay était un maître sévère. Toutefois, contrairement à ses rares collègues encore en fonction, il croyait en l'importance du jeu d'acteur et n'avait jamais manqué de l'encourager dans sa démarche. Eder se mordit la joue. Que penserait-il s'il le voyait aujourd'hui ? Serait-il fier de son ascension ou déçu de constater que ses efforts n'y étaient pour rien ?

Eder s'avança vers la porte. Était-elle ouverte ? L'intérieur était-il intact ? Il brûlait de le découvrir ! Mais alors que sa main était sur le point d'atteindre son but, le doute la fit trembler.

S'agissait-il vraiment d'une bonne idée ? Poursuivre le passé des lieux n'aviverait-il pas plutôt sa rancœur ? Il se jugeait déjà lamentable, au sommet grâce à son visage. Approcher d'une scène n'empirerait-il pas son sentiment ?

Submergé par son appréhension, le jeune homme frémit, puis rebroussa chemin.

Eder scruta la rue derrière sa fenêtre et hésita. Le théâtre le hantait sans cesse. Son être lui hurlait d'y aller et de satisfaire sa curiosité. Le temps était radieux, idéal pour une balade. Pourtant, il n'arrivait pas à se décider ; une part de lui redoutait de se rendre là-bas...

Le constat lui arracha un grognement. Qu'attendait-il ! ?

Il avait son après-midi de libre, l'occasion était parfaite ! Que risquait-il ? Aggraver ses désillusions ? Son quotidien s'en chargeait tout seul, il n'était plus à ça près.

Déterminé, Eder rejoignit la porte, attrapa sa veste, puis se faufila dehors. De crainte d'être assailli par l'incertitude et d'avorter son exploration, il courut plus qu'il ne marcha jusqu'à sa destination.

Sur place, il ne réfléchit pas. Il agrippa la poignée tubulaire de l'un des battants, tira vers lui d'un coup sec et s'engouffra dans la bâtisse. La gorge sèche, il toussa. Ensuite, il observa son environnement.

Les locaux étaient entretenus...

Son souffle se figea. Des comptoirs à l'entrée au tapis rouge sur le sol, tout respirait la propreté. Eder siffla. Dénicher un endroit pareil s'apparentait à un miracle ! Même lorsqu'il était enfant, ces antres étaient en voie de disparition.

Il effectua plusieurs pas, admira le décor. Quand il parvint en face de la double porte menant à la salle de spectacle, il ne résista pas à l'envie de la franchir... et hoqueta.

Des gens étaient sur scène !

Rêvait-il ? Eder se pinça pour le vérifier. La douleur le convainquit d'être éveillé. Un doux frisson le parcourut.

Émerveillé par sa découverte, il progressa vers les comédiens. Ses jambes tremblaient tant qu'il fut contraint de

s'appuyer sur les dossiers matelassés des sièges carmin. Incapable de produire un son afin de signaler son intrusion, il s'installa au début de la cinquième rangée sans être remarqué. Ces gens étaient si pris par leur interprétation ! La passion les animait de sa rage folle.

Eder profita du cadeau qui lui était offert. La pièce était simple ; une banale histoire d'amour trahi. Elle le toucha cependant davantage que les derniers films qu'il avait visionnés. Elle était si... authentique !

Non sans stupeur, il constata que chaque personne présente incarnait deux ou trois protagonistes différents. La troupe était petite, mais efficace et douée. Les minutes filèrent comme des secondes.

Lorsque la pièce s'acheva, Eder se leva et applaudit avec ferveur.

Tous les regards convergèrent vers lui. Brusquement ramené à la réalité, l'acteur se souvint qu'il n'avait rien à faire là et déglutit.

— Je... Pardon de vous déranger. L'entrée n'était pas verrouillée et j'étais curieux de découvrir le théâtre... Je ne savais pas que vous étiez en train de jouer. Quand je vous ai vus... je... Il n'était plus question de m'en aller.

Après avoir eu un geste apaisant envers les autres membres et leur avoir indiqué de gagner les coulisses, un homme d'âge mûr descendit de la scène et le rejoignit.

— Voilà longtemps que nous n'avions plus eu un amateur lors d'une répétition. J'espère que ça vous a plu, Monsieur... ?

— Carrier, mais en général, on m'appelle Eder.

— Cyrus, se présenta l'individu. Je suis le directeur, et les artistes que vous avez pu admirer sont mes protégés.

Eder le scruta, étonné qu'il n'ait réagi ni à son physique ni à son patronyme. Était-il envisageable que le prénommé Cyrus ignore qui il était ? La perspective le réjouit. Être adulé pour des œuvres dans lesquelles il n'avait pas réellement tourné commençait à lui taper sur le système.

— Ils sont excellents. Leur performance m'a beaucoup ému. Je n'avais plus contemplé quelque chose d'aussi vrai

depuis des années. Je prie pour que les représentations officielles leur rapportent un franc succès.

L'expression de Cyrus s'assombrit.

— Je crains qu'il ne soit pas au rendez-vous.

— Impossible !

— Hélas, le théâtre n'intéresse plus à notre époque et nous sommes heureux quand nous réussissons à vendre dix places. Figurez-vous que j'ai formé ce groupe seul, car les écoles du coin ont toutes fermé...

» Aujourd'hui, les gens désirent de l'action, des effets spéciaux spectaculaires ! Ils s'attendent à ce que les héros frôlent la perfection et idolâtrent les bellâtres qui se « glissent » dans leur peau. J'éprouve une amertume telle à ce sujet que je ne visionne plus aucune production.

Eder contint un sourire. Il ne s'était pas trompé. L'homme ne l'avait pas identifié !

Il s'obligea à restreindre sa joie et se focalisa sur la conversation. Touché par ce qu'il entendait, il confia :

— Je comprends. J'ai moi-même pris des leçons auprès de l'unique maître de ma connaissance à garder foi en son métier.

Un instant, Eder jura apercevoir une lueur d'intérêt briller dans les pupilles de son interlocuteur. Néanmoins, il ne s'appesantit pas dessus et enchaîna :

— Nous... ses étudiants, je veux dire... n'étaient pas nombreux. La plupart participaient surtout afin de se donner une chance supplémentaire d'entrer dans l'industrie du cinéma.

Eder s'interdit de mentionner qu'il en avait fait partie. Cyrus ne portait pas les acteurs dans son cœur, mais en plus, son but premier était vite passé au second plan tant il avait adoré la vocation qui lui était enseignée.

— Une chance vaine, si mes sources sont fiables. Un vieil ami cinéophile m'a relaté que les castings sont dorénavant obsolètes.

Eder grimacha ; il était bien placé pour certifier que ledit ami ne se trompait pas.

— Êtes-vous membre d'une troupe ?

La question le prit au dépourvu.

— Je... Pardon ? bafouilla-t-il.

— Votre formation ? A-t-elle abouti ? Avez-vous rejoint une troupe ?

Il soupira.

— Non, et je le regrette.

Tout en prononçant ces mots, il s'étonna d'aviser à quel point ils étaient sincères. Se consacrer au théâtre ne l'aurait sans doute pas rendu célèbre ou envoyé sur le chemin du succès. Cependant, cette voie l'aurait amené à vivre sa passion. Il serait devenu un vrai comédien, et pas une « belle gueule » que les appareils photo traquaient.

— Avez-vous du talent ? l'interrogea Cyrus.

La lueur dans ses iris était de retour. Eder se sentit rapetisser sous son air inquisiteur.

— Je... Puis-je seulement en juger ? Il y a un moment que je ne me suis plus entraîné.

À quand remontait la dernière fois où il avait ouvert sa liseuse pour consulter ses livres favoris et réciter leur plus grand monologue, juste par plaisir ? Constaté son laisser-aller lui apporta un arrière-goût d'amertume sur la langue.

— Montez sur la scène.

— Comment ?

— Montez, répéta Cyrus. Impressionnez-moi, et vous aurez mérité de rejoindre notre petite compagnie.

*

Le soleil pénétra dans le salon et gagna le sofa où Eder dormait encore. La luminosité, gênante, le tira de son sommeil. Il écarta les bras, papillonna des paupières, puis bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

Eder se redressa. Comme le jour de son emménagement chez Cyrus, il observa la pièce. Tout ici le fascinait ! Son ami s'épanouissait dans un vieux local près du théâtre, qu'il avait aménagé selon ses goûts. Réticent à un grand nombre de technologies, il avait conservé l'aspect rustique du lieu et s'était contenté de le rendre habitable. Chez lui, les murs restaient des murs, nul ordre vocal n'activait la moindre commande, et les fenêtres ne s'ouvraient que sur la réalité ; il était inutile d'espérer y afficher un paysage exotique ou onirique.

Eder souffla. Il ne parvenait toujours pas à croire que Cyrus l'avait accepté dans le groupe. Il s'était distingué par ses aptitudes. Il allait jouer dans une pièce parce qu'on avait décrété qu'il avait le talent nécessaire, et pas parce que son visage et ses muscles étaient attrayants ! Il avait un mal fou à admettre qu'aucun de ses désormais collègues ne le reconnaissaient. Ils vivaient dans un monde tellement éloigné du sien...

Eder était si heureux d'évoluer parmi eux, de ressentir l'exaltation d'appartenir à un clan, qu'il n'avait pas eu le courage de leur avouer ce à quoi il consacrait sa vie. Il avait préféré leur laisser présumer qu'il cherchait à intégrer un théâtre suite à ses cours.

Une pointe de culpabilité le traversa. Quand Cyrus lui avait demandé où il logeait, la crainte que son bel appartement dans les quartiers huppés ne soit trop évocateur sur sa personne l'avait rendu muet. Eder s'était révélé incapable de donner une fausse adresse. Le directeur avait aussitôt imaginé qu'il n'avait pas de toit ; son expression l'avait trahi. Et avant que l'acteur n'ait le temps de le démentir, il lui avait proposé de s'installer à son domicile pendant qu'ils perfectionnaient son rôle ensemble, par « facilité ». À sa plus grande honte, Eder avait accepté.

Son mensonge le travaillait souvent, mais il ne réussissait pas à revenir dessus et à avouer la vérité. Son quotidien était bien meilleur maintenant qu'il cohabitait avec son ami en prétextant s'accorder quelques vacances au soleil à son manager.

Ne plus être sans arrêt confronté à la dureté du septième art lui procurait une bouffée d'oxygène bienvenue. Sa mélancolie s'éloignait, remplacée par un apaisement qu'il n'était pas en mesure de décrire. Entre ces quatre murs, Eder était bien, juste bien. Il ne sortait presque pas, apprenait son texte, répétait avec les autres et échangeait de longs dialogues passionnés avec son hôte, qui redoublait d'efforts pour le mettre à l'aise et l'avait très vite pris en amitié.

Eder sourit. Quand son métier le rattraperait, quand il serait obligé de regagner son foyer, il chérirait les instants vécus ici ou sur scène comme autant de pierres précieuses.

Un grincement le tira de ses pensées. Il tourna la tête et avisa Cyrus, habillé.

— Déjà debout ? l'interrogea ce dernier.

— Le soleil a décidé que j'avais assez roupillé.

— C'est ça de ne pas fermer les rideaux.

Le regard de Cyrus s'attarda sur la table basse, où une liseuse affichait son script.

— On a étudié hier soir ?

— Je suis un élève studieux, plaisanta Eder.

Puis il recouvra son sérieux et ajouta :

— Merci de me donner une chance. Je te promets de travailler corps et âme afin de ne pas te décevoir.

— Même en oubliant ton texte ou en abîmant un décor, ça ne serait pas le cas, le rassura l'homme. J'ai confiance en toi, Eder. Ta présence à nos côtés apportera un souffle nouveau à notre théâtre !

Une telle foi en lui le toucha ; il en demeura muet plusieurs secondes. Lui qui doutait de posséder du talent il y a peu restait abasourdi devant l'enthousiasme de Cyrus. Eder se félicitait d'avoir eu le courage d'entrer dans le théâtre, sans quoi rien de tout ça ne lui serait arrivé.

Il cherchait les mots qui exprimeraient le mieux sa gratitude quand il prit conscience que son interlocuteur chaussait ses bottes.

— Tu sors ? l'interrogea-t-il.

— J'ai des affiches à récupérer et à distribuer pour la première. La date approche, et nous avons grand besoin de publicité.

— J'ignorais que tu en avais fait imprimer. Je ne crois pas les avoir vues.

Cyrus grimaça.

— Tu sais garder un secret ?

Intrigué, Eder acquiesça.

— J'étais tellement obnubilé par les répétitions, par mon désir de perfection... que j'ai omis de réaliser des flyers. J'ai passé les deux dernières nuits à les confectionner sur ma tablette. J'ai contacté un imprimeur en urgence.

— Pas trop fatigué ?

— Un peu, mais c'est le prix à payer lorsqu'on néglige une part de son travail.

Eder le gratifia d'un sourire. Cyrus s'investissait tant pour la troupe, personne ne lui tiendrait rigueur de sa bévue déjà réparée.

— Je regrette de ne pas avoir eu le temps de vous montrer le design à tous. Je suis sûr que vous l'adorerez ! J'y ai installé une projection holographique qui, si j'ai visé juste, devrait nous attirer un public plus large.

— En deux nuits ?

— La pression me rend productif, sourit Cyrus.

— N'oublie pas de te ménager.

— Après le spectacle, s'esclaffa-t-il. Après le spectacle.

Gagné par son entrain, Eder rit à son tour.

— Je file, annonça Cyrus. Mes prospectus ne vont pas se répandre seuls dans les rues !

L'acteur se redressa sur ses jambes.

— Je te donne un coup de main ?

Son ami hésita, puis rétorqua :

— Je ne préfère pas. La température est basse et le vent frais. Un rhume, et ta voix et ta capacité à jouer dans la pièce risquent d'être endommagées. En plus, j'ai demandé à Bonnie de passer afin que vous travailliez ensemble sur votre long dialogue de l'acte II. Elle ne tardera pas à prendre contact avec toi.

Le tempérament « papa poule » du directeur envers ses talents amusa Eder, qui opina.

— À plus, dans ce cas.

Cyrus s'approcha de l'entrée et la salua d'un geste de la main.

— Il y a de la bière dans le frigo si Bonnie et toi avez soif, déclara-t-il.

Puis il referma la porte dans son dos. Dès que le bruit de ses pas s'éloigna, Eder attrapa sa liseuse et se concentra sur son texte.

*

Eder trébucha et ne retrouva son équilibre que de justesse en s'appuyant sur Bonnie.

— Pas si vite, protesta-t-il, je te rappelle que j'ai les yeux bandés.

La jeune femme rit, puis se moqua :

— Ah oui ?

— N'agis pas comme si tu l'avais oublié. C'est toi qui m'as placé ce morceau de tissu sur le visage !

— Pour que la surprise soit totale. Je t'interdis de râler.

— D'accord, d'accord, se soumit bon gré mal gré l'acteur tandis que sa consœur recommençait à le traîner jusqu'au théâtre.

Impatience et excitation le tenaillaient. La première de la pièce avait lieu ce soir. Vu qu'il s'agissait également de sa première représentation, ses pairs avaient décidé de lui réserver une surprise. Afin de veiller à l'organisation de l'événement, Cyrus était parti tôt. Résultat : Bonnie avait été chargée de l'empêcher de quitter la maison avant l'heure où les comédiens étaient censés enfiler leur costume, puis de l'emmener rejoindre les autres à l'aveugle.

Eder n'appréciait pas être privé d'un sens ; néanmoins, il acceptait de se plier au jeu. Selon sa partenaire, le bandeau lui permettrait d'être deux fois plus étonné à l'instant T.

— On y est, lui déclara-t-elle.

Il en fut stupéfait.

— Je n'ai pas réussi à me repérer, pourtant, j'ai été attentif à chaque tournant !

— Normal, on est l'arrière du bâtiment.

— Il y a une entrée par là ?

— Minuscule, mais oui, confia Bonnie. Aujourd'hui, les portes principales sont réservées aux spectateurs. Cyrus aime que nul ne nous voie en dehors de la scène. Il juge ça plus mystérieux.

— Je comprends.

Un grincement se fit entendre, signe que leur entrée personnelle était ouverte.

— Attention à la marche, prévint Bonnie.

Eder l'évita et se laissa conduire jusque dans les coulisses, où un doux brouhaha régnait.

— On va pénétrer dans ta loge.

— Ma loge ? répéta-t-il avec stupeur.

Jusqu'à présent, lors des essayages costume et maquillage, il avait partagé celle d'un membre de leur groupe.

— Oups, j'ai parlé trop vite, gloussa Bonnie. Ton premier cadeau. Cyrus a passé

une partie de son temps libre à vider, nettoyer puis remeubler avec ce qu'il avait sous la main une pièce proche de nos propres loges. Tu es des nôtres maintenant, tu mérites d'avoir ton espace à toi.

Eder fut incapable de répondre et sentit les larmes le menacer.

— Le moment est arrivé ! Sois un amour, ne dis pas que je t'ai mis au courant et montre-toi abasourdi.

Il sourit et écouta Bonnie abaisser la clenche. Il effectua ensuite deux pas à l'intérieur, puis elle lui ôta son bandeau.

— SURPRISE !

Ses collègues étaient entassés dans le local, regroupés près d'un gâteau où les mots « C'est le grand soir » étaient lisibles. Au-dessus d'eux, une pancarte « Bienvenue dans ta loge » avait été dressée. Eder n'eut pas à feindre son émotion. Face à un tel débordement de gentillesse, il demeura coi.

Cyrus s'avança, lui tapa une main amicale dans le dos et le taquina :

— N'oublie pas de respirer.

— Merci..., souffla Eder.

Le reste de la bande applaudit.

— Loin de moi l'idée de gâcher notre petite fête, reprit le directeur, mais si nous désirons être à l'heure, il faudrait entamer cette succulente pâtisserie !

Eder se détailla dans le miroir et s'autorisa un sourire satisfait. Son apparence était impeccable. Il était enfin prêt.

Son ventre était noué, sa gorge serrée. Ses jambes tremblaient sous son siège. Il ne tenait plus en place. Bon sang, il allait jouer !

Il se leva et marcha autour de la table où une part de gâteau subsistait. Cyrus lui avait recommandé de ne pas rejoindre l'avant-scène avant qu'on vienne le chercher pour sa première apparition. Selon lui, rester enfermé, en dehors de l'agitation, lui permettrait de mieux se concentrer sur son rôle et de ne pas ressentir la pression des autres.

Eder admettait que son trac n'avait pas besoin d'être augmenté. Cependant, l'isolement l'empêchait de se focaliser sur le script ou de se glisser dans la peau de son personnage. Une foule de questions le titillait. Les décors rendaient-ils bien ? Ses amis s'en

sortaient-ils ? Et le public, était-il plus nombreux que les dernières fois, comme Cyrus l'espérait ?

Eder soupira. Il avait promis d'appliquer les conseils prodigués, mais aller jeter un œil à la scène était tellement tentant... Serait-ce si mal d'observer les sièges et le spectacle quatre ou cinq secondes, dissimulé derrière le manteau d'arlequin ?

N'y tenant plus, il s'engouffra dans le couloir et courut rejoindre le reste de la troupe.

— Eder ? hoqueta Bonnie lorsqu'il fut à sa hauteur. Qu'est-ce que tu fais là ?

Dans sa robe rouge bouffante, son amie était magnifique. Il se réjouit à l'avance de lui donner la réplique.

— J'ai eu envie d'avoir un aperçu de la pièce et de la salle, lui avoua-t-il.

La jeune femme se mordit les lèvres.

— Cyrus souhaite que tu aies la surprise en montant sur la scène.

— Patienter n'a jamais été mon fort, plaisanta Eder. Ça ne ruinera pas mes efforts pour maîtriser mon texte.

— Cyrus n'apprécie pas qu'on ne respecte pas ses consignes.

— Juste un coup d'œil, la supplia-t-il.

L'insistance de sa partenaire le stupéfiait. Cyrus n'avait rien d'un tyran. En quoi l'autoriser à contempler le fruit de leur travail l'embêterait-il ? Il ne lui avait pas donné d'ordres, uniquement des conseils.

— D'accord, mais garantis-moi de retourner dans ta loge après. Une première pièce, c'est quelque chose ! J'étais si excitée par ce que je voyais quand j'ai rejoint le groupe que j'en ai oublié une phrase dans mon premier monologue... Je ne veux pas que ça t'arrive. Un environnement calme te conviendrait mieux.

— Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer, s'esclaffa Eder.

L'expression datait d'une époque révolue. Pourtant, il l'adorait, il la jugeait amusante. Bonnie soupira, mais s'écarta afin qu'il puisse continuer sa progression. Plus qu'une dizaine de pas, et il y serait !

Eder inspira. Les mots de ses pairs sur scène lui parvenaient, ponctués de plusieurs murmures qu'il devinait provenir du reste de

la bande. Son cœur battait la chamade, incapable de supporter son impatience. Il ralentit, subjugué par l'éclat des lumières qui balayaient le décor. La scène II de l'acte I se terminait, l'avant-dernière avant la sienne. Tous les artistes se focalisaient sur l'action en cours, si bien qu'Eder passa inaperçu.

Il se retint de crier afin d'encourager ses camarades. Le résultat de leur labeur s'accomplissait à cet instant même, juste sous ses yeux. Il pria pour être à la hauteur. Oh ! Qu'il avait hâte de connaître l'allégresse de se produire devant un public !

L'acteur éprouva le désir de vérifier le nombre de places occupées. D'un geste discret, il se pencha de façon à distinguer la salle sans apparaître aux spectateurs.

Une main se plaqua soudain sur son bras, puis le serra. Eder fut tiré en arrière et manqua perdre l'équilibre.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? grommela Cyrus. Ce n'est pas encore à toi.

— J'essayais d'observer la salle.

— Excellent moyen d'avoir le trac, le rabroua son ami. Tu n'étais pas censé patienter dans ta loge ?

— Je n'avais pas capté que j'y étais séquestré.

Cyrus sourit.

— D'accord, d'accord. Tu m'as eu. Excuse-moi, j'ai les nerfs à vif.

— Normal, le rassura Eder. Tu as travaillé dur, et c'est le grand soir !

— Je comprends ta curiosité, mais accepterais-tu d'avoir foi en mon jugement ? Je serais beaucoup plus tranquille si je te savais en coulisse à répéter plutôt qu'ici à accumuler la tension ambiante.

Il se mordit la langue.

— Tu as peur que je commette une bévue à cause du stress ?

— J'ai confiance en toi. Cependant, il s'agit de ta première pièce. Personne n'est en mesure de prévoir ta réaction face à la pression. Je m'assure donc que tu en ressentis le moins possible.

L'argument se tenait, Eder était obligé de l'admettre. Il recula à contrecœur, résigné à contrôler son impétuosité. Alors qu'il s'éloignait, une salve d'applaudissements le frôla, signe que la scène II était terminée.

Le bruit l'étonna. Il était si puissant ! Sans l'avoir vue, Eder soupçonnait que seule une salle comble pouvait émettre un brouhaha pareil... Cyrus avait-il réussi à promouvoir le spectacle à ce point ? Il lui avait affirmé qu'une dizaine d'individus uniquement assistaient aux productions du théâtre... Un si grand revirement de situation était-il envisageable ?

Eder pivota et croisa le regard du directeur. D'abord crispés, les traits de l'homme se détendirent ; il leva les deux pouces à son attention. Le geste avait l'air feint, comme forcé, mais l'acteur choisit d'ignorer son impression. Il se remit en route : inutile d'affoler Cyrus en demeurant sur place, il était déjà assez anxieux ! Si prendre son mal en patience loin de l'effervescence de la pièce suffisait à l'apaiser, Eder était prêt à faire un effort, tant pis s'il considérait la précaution non nécessaire.

Le trajet lui parut moins long que celui effectué cinq minutes auparavant. La constatation lui arracha un sourire, qui s'effaça sitôt que l'approbation du public lui revint en mémoire. Eder ne s'expliquait pas de quelle façon son ami avait appâté autant de monde... L'unique idée qui lui venait à l'esprit était la gratuité de l'entrée. Néanmoins, c'était absurde, contre-productif. Le théâtre et les comédiens avaient besoin de cet argent.

Plus il y réfléchissait et moins il trouvait ça logique. Les affiches avaient été créées récemment, les badauds n'avaient donc bénéficié que de peu de jours pour les remarquer... Quelque chose clochait, il en avait la conviction.

La porte de sa loge lui apparut. D'instinct, il ralentit, puis s'immobilisa. Son instinct le titillait et cherchait à l'avertir. Eder soupçonnait qu'il passait à côté d'un élément important.

Une question le tarauda. Combien de ses compères pouvaient se targuer d'être insensibles à la pression ? Ils n'étaient pas nombreux au total, mais que tous gèrent leur stress sans encombre ne lui semblait pas probable. Pourquoi Cyrus n'envoyait-il que lui se détendre au calme ? On aurait presque dit qu'on tentait de l'isoler...

Une autre interrogation le percuta. Pourquoi nul ne s'était-il soucié du suivi des flyers plus tôt ? Excepté lui, personne n'en était à sa première représentation. Quelqu'un aurait au moins dû s'enquérir de la communication prévue.

Les battements de son cœur s'accéléraient. Pris d'un doute affreux, Eder rebroussa chemin et bifurqua dans un couloir en direction du « salon », une pièce que Cyrus avait aménagée afin que leur petit groupe discute dans le confort après leurs répétitions. Bonnie ne l'y avait certes pas conduit à leur arrivée, mais il était certain que les premiers présents s'y étaient arrêtés. Si l'horrible hypothèse qui germait dans sa tête se révélait réelle, une preuve y était peut-être. Il n'était pas rare que ses camarades y abandonnent leurs affaires.

La nervosité le gagna. Eder pénétra dans la pièce avec fébrilité. Ses yeux furent à la recherche d'une affiche. Ces dernières constituaient la clef, son intuition le lui affirmait.

Il serra les dents. Il espérait tant se tromper !

Il déambula parmi le mobilier, fouilla les recoins, inspecta la table basse. Puis il se dirigea vers la poubelle. Anxieux, il l'ouvrit d'un geste lent.

Un feuillet y était visible, face cachée. Sans hésiter, Eder plongea sa main au milieu des débris et s'en empara. Il le retourna ensuite, prêt à apprendre la vérité.

La façade du théâtre se dévoila à lui, accompagnée du titre de la pièce en lettres capitales dorées et d'une ancienne photo animée des membres de la troupe qui saluaient le propriétaire du prospectus. Eder n'y apparaissait pas, mais la mention « avec la présence exceptionnelle de... » en bas à droite lui fit craindre le pire. Cyrus n'avait-il pas évoqué une projection holographique ?

Tremblant, il appuya son doigt sur les fameux mots.

Aussitôt, son visage, son nom et sa profession jaillirent du papier dans un halo de lumière bleue. Les larmes lui montèrent aux yeux. Ses jambes flageolèrent.

Un appât. Il n'avait été qu'un appât... Cyrus s'était servi de lui et de sa renommée grandissante.

Ses mains déchirèrent le flyer et l'abandonnèrent au sol. Il ne parvenait pas à le croire !

Nauséux, Eder s'enfuit du « salon » avant qu'on l'y découvre. Sa poitrine était douloureuse, sa gorge sèche. Ses pas le menèrent jusqu'à sa loge, où il s'enferma. Il visualisa à nouveau l'hologramme dans son esprit et réprima un sanglot.

Sa stupidité le percuta de plein fouet. Il avait été si naïf ! S'il s'était donné la peine de réfléchir davantage et plus tôt, il aurait probablement remarqué qu'on le manipulait. Mais non ! Il s'était mis des œillères, il avait préféré se convaincre que le bonheur frappait à sa porte et que le destin lui accordait une chance de vivre son rêve de gamin...

Il n'était qu'un idiot !

L'invitation à séjourner chez Cyrus, son insistance mielleuse quand il lui soufflait de se reposer au calme – loin du bruit des rues – et de travailler son texte, son refus lorsqu'il avait proposé son aide pour distribuer les affiches, son besoin de le confiner en coulisse en attendant son entrée en jeu, la sollicitude de ses « pairs », leur empressement à ne pas le laisser seul... Tout prenait désormais un deuxième sens et l'emplissait d'un douloureux chagrin.

Eder s'effondra sur le siège où il s'était préparé, puis coinça son crâne entre ses mains. Dire qu'il avait imaginé que ni Cyrus ni le reste de la bande ne soupçonnait son identité. Dire qu'il avait présumé avoir trouvé des amis...

La rancœur l'étouffait. Il n'avait été que le dindon de la farce, une opportunité de redorer le blason du théâtre ! Ses « camarades » n'éprouvaient pas une once d'affection envers lui. Ils s'étaient moqués de lui, jusqu'au dernier ! Eder les détestait.

Il releva le menton et tomba nez à nez avec son reflet dans le miroir. La rage le consuma. Tout était à cause de son visage ! Ce faciès si avenant qu'il entretenait. Cette mine qui avait séduit les producteurs et qui lui permettait de monter en flèche dans le top des meilleurs physiques masculins des

magazines ! Depuis le début, ses traits ciselés l'empêchaient d'être reconnu pour ses aptitudes. D'ailleurs, en avait-il vraiment ?

Sans son visage, Cyrus aurait peut-être été sincère le jour de leur rencontre et les suivants. Sans lui, il aurait peut-être été en mesure de jouer normalement ce soir, au lieu d'être victime d'une odieuse machination...

Eder n'avait plus qu'une envie : s'en aller loin d'ici afin de ruiner les desseins du directeur, et tant pis pour la déception des spectateurs ! Pourtant, il se contint, retenu par une voix sourde qui lui affirmait que fuir était vain. Un rire amer s'extirpa de sa gorge. Elle avait raison, il le savait. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il tente, il ne serait pas jugé autrement que sur son physique. Il n'était qu'un visage pour le monde entier, juste un visage.

Eder baissa les yeux de la psyché. Il ne voulait plus se voir.

Un éclat argenté capta son attention. Surpris, l'acteur tourna la tête en sa direction ; il provenait du couteau qui avait été utilisé pour découper son goûter, celui qu'il avait consommé avec gratitude. La lune dardait l'un de ses rayons dessus.

Eder se leva, puis s'en saisit. L'hésitation le traversa. Puis un rictus tordit ses lèvres devenues blanches à force de les serrer.

Cyrus avait promis son visage au public ? Ils allaient tous être servis.

Quelle joie d'avoir été sélectionnée pour ce numéro de *L'Indé Panda* ! Même en écrivant ces mots, j'ai encore du mal à le réaliser. Quoi qu'il en soit, vu que je fais partie des petits nouveaux, je suppose qu'il est de bon ton que je me présente. :)

Bonjour à tous et à toutes, donc ! Moi, c'est Rose P. Katell, autrice des genres de l'imaginaire. Je me passionne en particulier pour la fantasy ainsi que les contes, et je m'autoédite depuis 2014.

Comme je ne suis pas très douée pour parler de moi, je vous propose plutôt de découvrir le résumé de mon roman *La Malédiction d'Ariane* :

Cassie a un secret. Depuis la mort de ses parents, elle est hantée par un cauchemar. Chaque nuit ou presque, elle voit un homme se jeter sous un train et entend une mystérieuse voix l'implorer de lui venir en aide. Hélas, elle n'y parvient jamais...

Jusque-là sans conséquence, ce rêve prend une tout autre réalité quand le train qui amène sa grand-mère, avec qui elle s'est brouillée par le passé, se révèle être celui qui percute cet individu. Les choses se compliquent encore plus quand Cassie réalise qu'elle seule a assisté à l'incident et qu'il n'y en a aucune trace.

Incapable d'oublier ce qu'elle a vu, intriguée par sa grand-mère qui semble au courant pour son cauchemar, elle décide d'enquêter.

Qui est cet homme ? Pourquoi est-elle la seule à pouvoir le voir ? Et que sait exactement sa grand-mère ?

Autant d'énigmes qu'elle va s'efforcer de résoudre.

[Amazon](#)

[Kobo](#)

[Fnac](#)



Rose P. KATELL





BERTRAND PEILLARD

GOOD MORNING AMERICA

Clément Santoni est tout ce qu'il y a de plus vivant.

Aujourd'hui, c'est un homme de soixante-quinze ans, en relative bonne santé malgré les petits soucis de son âge.

De l'hypertension artérielle, des désagréments au niveau de la prostate, un peu de cholestérol. Rien de bien méchant, ce que lui confirme son médecin traitant à chaque visite de contrôle. Juste les aléas classiques des personnes en fin de parcours.

Clément Santoni est un homme souriant, le regard malicieux surmonté d'épais sourcils broussailleux, un robuste squelette enveloppé de muscles particulièrement développés pour un homme de son âge.

Cela tient au fait que son planning quotidien d'entraînement, auquel il ne dérogerait pour rien au monde, est des plus intensifs.

Comme il me l'explique, depuis sa mort, le sport fait partie de sa vie. Jogging matinal, petit-déjeuner, puis vélo jusqu'à midi. Après une petite sieste pour aider la digestion, direction la salle de musculation pour deux heures de programmes spécifiques.

Comme il le souligne lui-même, la vieillesse engendre naturellement un amincissement de la masse musculaire et une perte non négligeable de sa force due à une moindre sollicitation des fibres. C'est une lutte permanente, me confirme-t-il. Il n'est pas pensable de faire ceci en dilettante, sinon la paresse du corps prend le dessus en deux coups de cuillère à pot.

Seul le dimanche est consacré au repos ; certainement pas pour des raisons religieuses – un mort ne peut avoir de dilection chevillée au corps –, mais pour accorder un peu de souffle à l'usure de l'effort.

D'ailleurs, l'acharnement consenti, les douleurs ressenties, la motivation journalière nécessaire sont largement récompensés. Non pas dans les prouesses réalisées, car tout cela n'est que de la poudre aux yeux, mais bel et bien dans la simple vision des amis du même âge qui se traînent comme des limaces et donnent une image avilissante de la condition humaine.

Au fil du temps, Clément Santoni est devenu un spécialiste de tout ce qui touche à la dégradation charnelle. Ne négligeant aucune piste pour retarder la déliquescence. Sport, alimentation, hygiène de vie : les trois piliers d'une sénescence réussie.

Pour tout dire, je suis assis en face de Clément Santoni non pas pour qu'il me raconte ses exploits sportifs de septuagénaire, mais plus particulièrement celle de l'histoire édifiante de la Sanisette publique City-Comfort®.

« Je digresse, lâche-t-il dans un sourire. C'est le privilège de la vieillesse.

— Aucun souci, Monsieur Santoni. J'ai tout mon temps.

— C'est ce que vous croyez, fait-il en secouant la tête, mais vous serez déjà mort lorsque vous vous apercevrez que le temps est la denrée la plus précieuse qui soit. Mais revenons à nos moutons... »

Il prend une grande inspiration, semble réfléchir à comment démarrer son récit, puis se lance.

« Je pense qu'avant toute chose, Monsieur Camara, il est important de revenir sur ma formation initiale. Vous n'êtes pas sans savoir que je suis ingénieur, mais qu'au fil de ma vie professionnelle, je suis devenu plus designer et architecte d'objets. De fait, je mariais les deux, une complémentarité extrêmement efficace lorsque je recherchais du travail.

Dans les années quatre-vingt, le développement des équipements urbains m'a fait entrevoir une source d'activité infinie et des possibilités de création illimitées.

Partout, les municipalités voulaient s'équiper, se moderniser, réagencer les centres-villes, et les budgets publics des années mitterrandiennes étaient pour le moins décomplexés.

Quelques grosses sociétés se partageaient cette manne, à l'époque, mais, sans hésiter, je me suis lancé avec quelques partenaires dans l'aventure. Nous avons conçu des modèles uniques en leur genre, car, au-delà du simple mobilier citadin, nous avons été les premiers à y adjoindre une dimension artistique.

Ainsi, nous avons dessiné des lampadaires ultra-design, des bancs publics non seulement confortables et épurés, mais agrémentés de décorations que des artistes reconnus avaient élaborées. Nous avons travaillé avec de prestigieux noms de la peinture contemporaine, des plasticiens, des sculpteurs, des graphistes.

L'idée était somme toute élémentaire en soi : faire à l'extérieur ce qui se faisait à l'intérieur. Embellir la vision du plus grand nombre dans la grisaille de leur quotidien. Diaprer de banals objets pour leur donner une visibilité surprenante. Une formidable réussite.

Vous savez, les contraintes de notre métier restent toujours les mêmes. Du matériel robuste à l'épreuve du temps et des aléas que les citoyens leur font vivre par leur incivisme. À cela s'ajoutent quelques normes de sécurité, et plus particulièrement dans les aires de jeux destinées aux enfants.

Nous avons été d'ailleurs, dans ce secteur, singulièrement agressifs par notre imagination, et avons remporté dans toute l'Europe des contrats mirobolants.

Puis, dans ces mêmes années, toutes les municipalités voulaient se débarrasser de leurs vespasiennes, peu avenantes, malodorantes et à l'hygiène douteuse.

Quelle ville ne possédait pas d'urinoirs ? C'était en quelque sorte un problème de salubrité publique, mais, sans l'avouer vraiment, une manière d'expurger les rassemblements de personnes aux mœurs controversées. La grande lessive de la moralité.

C'est ainsi que sont apparues en 1982 les premières Sanisettes publiques, payantes, et autonettoyantes.

L'espace communautaire a donc été colonisé par ce nouveau mobilier urbain, dont le marché nous a été enlevé par un de nos plus farouches concurrents pour des décennies. À l'époque, la mise au point d'un tel système demandait des études coûteuses, l'immobilisation de capitaux que nous n'étions pas en mesure de fournir et la mobilisation d'un personnel conséquent pour l'entretien et les réparations.

— Vous avez par conséquent perdu la main sur ce segment.

— Presque volontairement, je dirais. Nous avons des niches très lucratives, et nous désirions les conserver. Pour ce faire, malgré le peu d'intérêt que les gens portent en général à ce genre de mobilier, cela nécessite une imagination permanente, car, en ce domaine, les choses vont très vite.

Vous savez, il existe des salons spécialisés où les maires font leurs emplettes, et la compétitivité est rude. Il suffit qu'un décideur ait un coup de cœur pour un banc, des panneaux de signalisation, une poubelle, et immédiatement, un effet de mode se crée de manière spontanée. C'est pour cela qu'il est possible de voir des villes équipées de façon identique : parce que quelques élus, par un effet d'émulation, ont estimé que le produit X était bien plus *trendy* que l'Y.

C'est ainsi que vous pouvez voir des projets ne jamais parvenir au stade de la fabrication industrielle, abandonnés à l'état de prototypes. Tout simplement parce que les commandes ne suivent pas. Pourtant, certaines mises au point de nos créations peuvent atteindre deux, voire cinq ans. C'est un métier où il faut innover, mais avant tout anticiper, Monsieur Camara.

— Comme dans beaucoup d'autres spécialités, lui réponds-je.

— Sans aucun doute, mais dans la nôtre, les sommes en jeu peuvent être colossales. Nous avons survécu parce que nous n'avons pas hésité à meubler de petites villes, voire des villages, en imaginant des centrales d'achat qui regroupaient plusieurs collectivités locales.

Et puis, vers la fin des années quatre-vingt-dix, un nouveau paramètre est venu tout chambouler, une variable dans laquelle nous avons cru et fortement innové.

Cette nouvelle donne avait pour nom "réchauffement climatique" et, en 1997, la ratification du protocole de Kyoto a été effective. À partir de ce moment-là, beaucoup de choses ont évolué. Les gens se sont mis à prendre conscience de l'utilité de diminuer les émissions de gaz à effet de serre.

Souvenez-vous, une des premières mesures a été d'éradiquer les gaz propulseurs

dans les aérosols, les fameux CFC impliqués dans la destruction de la couche d'ozone. Cela a entraîné aussi dans notre métier des bouleversements notables. De manière générale, l'ensemble de nos clients désirait des lampadaires économes, supprimant la pollution lumineuse, faisant baisser la facture énergétique de leur circonscription et, par voie de conséquence, une maîtrise des dépenses publiques.

Les matériaux employés sont devenus plus écologiques, la technologie omniprésente, et de nouveaux besoins sont apparus, comme les vélos dans les agglomérations.»

Clément Santoni s'arrête, me regarde une fois de plus, fait une petite moue avec ses lèvres et, dans un froncement broussailleux, lâche :

« Veuillez m'excuser, mais je réalise que je ne vous ai même pas proposé un rafraîchissement. Je peux vous suggérer une bière, une blanche venue tout droit d'un monastère dont vous me direz des nouvelles. C'est la seule incartade que je m'accorde en ce bas monde. Mais les levures sont bénéfiques pour le transit intestinal », se justifie-t-il.

Nous buvons notre bière tout en poursuivant la conversation, bien qu'il s'agisse plus d'un monologue.

« Bien. Où en étais-je ? Le réchauffement climatique ! Tout cela pour vous dire qu'en ces belles années, soixante-trois ans, mais alerte et novateur, j'ai conçu des w.-c. publics dont les parements en bois de la structure ont eu un vif succès. Par la même occasion, cela a fait un pied de nez à la concurrence.

Cela donnait finalement une ligne écolo-chic à ce genre d'équipements, qui permettait de les installer dans des endroits cossus ou branchés. Une sorte de camouflage pour quelque chose dont l'utilisation n'était pas très glorieuse au demeurant. Mes toilettes avaient pour nom City-Confort.

Presque vingt ans plus tard, je prenais en quelque sorte une revanche sur la concurrence. Comme quoi, rien n'est jamais perdu et les revirements sont monnaie courante dans la vie. »

Il se met à sourire, avale une gorgée du miraculeux breuvage, se racle le gosier et poursuit :

« Je ne vous ai pas encore parlé de mon amour pour les États-Unis, et je pense que le moment est venu de le faire.

Depuis mon adolescence, je voue un culte à cette nation. C'est d'une certaine façon une très longue histoire qui a peut-être commencé avec la musique, et la sensation que l'innovation, la création, l'inédit provenaient toujours de ce côté-ci de l'Atlantique.

Les grands mouvements populaires, l'impression que chaque nouveauté nous laissait en Europe sur le carreau, comme figés dans de la résine, sans équivalents, m'attiraient comme un aimant. Puis, vraisemblablement, une fausse idée de la liberté et l'attrait des grands espaces ont fait le reste.

Croyez bien que j'en suis revenu, mais, à l'époque, j'éprouvais une extraordinaire fascination pour ce pays. Sans doute un mélange un peu confus de tous ces paramètres à la fois. Néanmoins, j'ai au cours de mon existence fait le voyage une bonne vingtaine de fois, d'est en ouest et du nord au sud.

Je m'y suis invariablement senti parfaitement à mon aise, et j'y ai cultivé mon goût pour le design. En cela, je peux affirmer que j'ai appris énormément au niveau professionnel, et confesser maintenant avoir piqué quelques concepts au passage. Dire que je me suis inspiré serait plus juste, mais cela n'a strictement aucune importance.

En 2000, nous avons été contactés par la ville de New York pour un contrat concernant les Sanisettes City-Confort.

Comme j'en étais le concepteur, que mon anglais était parfait, j'ai naturellement été pressenti pour défendre le dossier auprès de l'administration Giuliani. Le maire de l'époque avait assaini la mégapole et jouissait d'une grande popularité. Rudy, comme on l'appelait, avait même fait des émules dans d'autres localités tant ses actions, parfois avec des méthodes un peu trop musclées, voire peu orthodoxes, avaient obtenu d'excellents résultats.

C'est ainsi qu'après d'âpres négociations, nous avons fait un galop d'essai en installant plusieurs Sanisettes dans la ville. La première a été mise à disposition du public sur Liberty Island, puis quelques-unes réparties dans Manhattan, sur Broadway, Central Park, mais aussi dans le Queens et le Bronx.

Ce n'était pas encore gagné, mais nous avons un pied sur le territoire américain. Giuliani ne voulait plus voir de gens pisser dans la rue, et nous apportions une solution payante et élégante. Certaines toilettes ont bien mieux marché que d'autres : les habitudes ont la vie dure, et un être humain n'aime pas déboursier pour un besoin qu'il estime naturel et indispensable.

Je ne les blâme pas : pourrait-on un jour imaginer une taxe sur notre système respiratoire au seul motif que l'oxygène se raréfie ?

— Vous étiez fier d'avoir pu investir le marché américain ?

— Rien n'était joué, fit Clément Santi. Et puis, cela est arrivé un peu tardivement dans mon existence. Peut-on parler de fatuité lorsqu'on installe ce qui s'apparente à des latrines, certes ultramodernes, mais qui ne resteront jamais que des chiottes, pour le dire vulgairement ? J'avais soixante-quatre ans, et j'étais à deux doigts de la retraite. À cet âge-là, croyez-moi, on n'affole plus la mécanique aussi facilement. Une sorte de sagesse naturelle enveloppe votre esprit, et les accélérations cardiaques, s'il y en a, ne peuvent être que pathologiques.

— De la satisfaction alors ?

— Vous êtes plus dans le vrai : la concrétisation du business, sans plus.

— C'est déjà pas mal.

— Surtout pour l'avenir du groupe. Appréhender un marché comme les États-Unis laisse présager des perspectives. Ce qui n'est jamais négligeable.

— Un marché colossal. J'imagine l'euphorie que vous avez dû ressentir.

— Enfin, après six mois d'essai, ils ont fait les comptes : c'est le côté pragmatique des Américains. Ils sont parvenus à la conclusion que si ce n'était pas une réussite

exemplaire en termes de rentabilité, cela restait une alternative intéressante en matière de salubrité publique. Pour les gens qu'ils estimaient normaux, et qui pouvaient dépenser vingt-cinq cents pour se soulager. Et puis ils ont misé sur un changement de comportement à plus longue échéance.

— Vous avez signé ?

— Oui. L'administration nous a donné le feu vert pour l'installation de cent cinquante City-Confort éparpillées dans Manhattan. À cette période, j'ai passé beaucoup de temps aux États-Unis avec les services d'urbanisme de la ville pour le choix de l'implantation des Sanisettes.

À la fin de l'année 2000, en décembre, tout était bouclé, et la seule angoisse de l'humanité était le bug informatique qui devait mettre à genoux la planète entière. L'ensemble de nos toilettes est arrivé par bateau au début du mois de février 2001. Notre contrat stipulait que la pose devait être achevée au plus tard le trente et un août de la même année. Bien sûr, les délais étaient un peu courts.

Je vous épargne les problèmes techniques que l'on rencontre dans ce genre d'installation. Dalle béton surélevée, tuyaux d'alimentation en eau, câblages électriques, programmation des éléments robotiques qui gèrent le nettoyage automatique des cabines, l'évacuation des eaux usées, la coordination des corps de métier, les essais avant la mise à disposition au public – j'en passe, et des meilleures.

Nous avons mis toute la gomme sur le terrain, mais nous savions que nous ne parviendrions pas à finir dans les délais impartis. Il nous restait huit modules à finaliser. Par le miracle de nos relations particulièrement amicales, John Felman, le directeur technique de la ville de New York, nous a accordé quinze jours supplémentaires, estimant que ses services avaient, de leur côté, pris un certain retard dans l'exécution des dalles béton.

C'était une excellente nouvelle, mais il n'était pas question de lambiner. Nous avons doublé les équipes sur le terrain et, au prix d'efforts soutenus, nous avons terminé quatre jours avant la date butoir.

Étonnamment, les deux derniers modules nous ont donné du fil à retordre, mais nous avons la chance de les installer en un même lieu géographique, ce qui facilitait les déplacements.

L'une des Sanisettes a été implantée sur Washington Street, à quelques encablures de la St Nicholas Greek Orthodox Church, et la deuxième trois cents mètres avant l'intersection de Vesey Street et Church Street.

C'était une belle matinée ensoleillée, mais, comme nous avons œuvré une bonne partie de la nuit, nous étions aussi vannés qu'après un marathon. Le stress, notamment, y était pour beaucoup, il y avait du relâchement dans l'air, et après une longue période en apnée, la décompression semblait beaucoup plus intense.

Je présume que c'est une manière pour le corps de se restructurer. Romain, le technicien qui travaillait avec moi, s'est mis à s'agiter et à frapper dans ses mains. Nous étions dans la phase finale. Je crois qu'il était content de rentrer bientôt chez lui, rejoindre sa femme et sa fille. "Je file à Washington Street pour les derniers réglages de l'autowash, et toi, tu fais celle-là. Si tout va bien, dans quinze minutes, on se retrouve au Starbucks Café pour un petit-déjeuner royal."

Bien que durant la nuit j'aie bu un nombre considérable de cafés, cette perspective me réjouissait, parce qu'elle signifiait l'aboutissement d'une aventure professionnelle de plus d'un an. J'avais prévu aussi, aux frais de la maison mère, un dîner gargantuesque pour toutes les équipes ayant participé au projet, française et américaine.

Une manière de remercier tous ces types qui s'étaient bougés les fesses sans jamais compter leur temps. Si tout se passait bien, la mise en route de la Sanisette allait me prendre quelques minutes : je connaissais par cœur les entrailles de la bête.

J'ai donc introduit une pièce de vingt-cinq cents dans le monnayeur afin de contrôler son fonctionnement. La porte de la cabine s'est ouverte sans problème, et s'est refermée avec un bruit feutré. C'étaient déjà de bons augures, car nous avons eu quelques soucis à ce niveau-là sur une série défailante.

Puis j'ai démonté une trappe qui contenait les circuits électroniques de gestion et j'y ai programmé l'heure. Huit heures quarante-cinq. De là découlait tout le processus d'autogestion des toilettes. J'ai replacé la grille protectrice, et j'en ai profité pour faire un essai grandeur nature, en réel.

Cela me permettait de vérifier un certain nombre de paramètres, comme le débit de la chasse d'eau, l'évacuation des matières fécales, par exemple. On n'est jamais trop prudent. Tout peut fonctionner à merveille, et un des types qui s'occupe des branchements oublie de raccorder un tuyau. Ce qui remet en cause bien évidemment tout le déroulement automatisé de la cabine.

J'ai donc fait ce que font tous les êtres humains de cette planète à un moment ou à un autre. Ils baissent leur pantalon, soulèvent leur jupe et prennent place sur un siège pour se soulager. On néglige souvent cet instant fondamental de la journée, parce que, dans nos sociétés, on a occulté tout ce qui se réfère aux besoins élémentaires, physiologiques, et particulièrement ceux qui nous rappellent que nous ne sommes en définitive rien de moins que des bonobos.

Je me suis installé sur les w.-c., et je me souviens m'être fait la réflexion que la nouvelle ergonomie du moule que nous avons étudié durant des mois était particulièrement confortable. Une assise parfaite, assez large pour ne pas couper la circulation sanguine au niveau des cuisses.

Je sais, Monsieur Camara, que cela peut vous paraître ridicule, mais ce sont des paramètres importants à évaluer lorsque vous conceptualisez ce genre de matériel. C'est ce qui fait toute la différence entre deux firmes concurrentes. L'aspect esthétique, le bien-être, et la gestion de la propreté.

Comme je vous le faisais remarquer, j'effectuais ma petite commission à l'instant où j'ai entendu la déflagration. Puis j'ai perçu des voix autour de la Sanisette, une sorte de clameur aussi, des cris, et des commentaires.

Nos cabines sont d'excellente qualité et possèdent une insonorisation performante. Il m'était donc impossible de comprendre ce que les gens disaient à l'extérieur. Puis, quelques secondes plus tard, un choc

effroyable s'est fait entendre dans les toilettes et a propulsé au sol les luminaires encastrés au plafond.

C'est ainsi que, dans le noir complet, le cœur battant la chamade du fait de la surprise, je suis resté quelques instants pétrifié.

Je ne sais pas si vous le croirez, Monsieur Camara, mais j'ai dû finir mes besoins avant de me préoccuper d'évacuer les lieux. Mon système digestif m'a toujours joué des tours, sans compter que la nature ne laisse pas place au dilettantisme : elle est l'urgence absolue. On pourrait la considérer comme mal faite par moments, mais on ne lutte pas contre elle : elle gouverne notre vie ; le combat est inutile.

Bien entendu, je me retrouvais dans une situation de stress particulière, mais, à la réflexion, je ne me suis pas affolé plus que cela. Je comprenais que quelque chose avait percuté le toit de la Sanisette et engendré des dégâts, mais je vous le répète : je n'ai pas cédé à la panique.

Bien évidemment, il ne m'a pas été possible de vérifier le bon fonctionnement de la chasse d'eau, ni même de finaliser l'essuyage de mon derrière comme tout être qui se respecte. À tâtons, j'ai cherché le sac fourre-tout qui me servait dans mon travail, et dans lequel je savais trouver une lampe de poche.

Je l'ai récupéré à côté du lavabo, et j'ai pu enfin avoir de la lumière. Mon premier réflexe a été de sortir du module, mais, rapidement, je me suis confronté à l'incapacité de faire coulisser la porte. Je n'étais à cet instant absolument pas étonné par un tel phénomène. Le choc avait dû endommager le système coulissant, déformer les rails et bloquer la porte.

Vous savez, Monsieur Camara, lorsque vous êtes le créateur d'un appareil, que vous en connaissez tous les arcanes, la moindre vis, le plus infime boulon, vous ne ressentez pas cette impuissance que les gens peuvent éprouver lorsqu'ils se retrouvent en perdition face à une technologie inconnue.

J'ai réfléchi, me remémorant les plans de la cabine, et il est vrai qu'un problème immédiat m'est venu à l'esprit. Du fait de la

conception même de la coque, une pièce moulée d'un seul bloc, et dans un souci de robustesse afin d'éviter le vandalisme, les rivets qui sertissaient les barres d'acier profilé de guidage n'étaient accessibles que de l'extérieur, à hauteur du plafond, dans une rainure prévue à cet effet.

Je suis resté zen, Monsieur Camara, pour la simple raison que j'entendais déjà les sirènes hurlantes des véhicules de secours fuser de tous côtés. Je me suis rassis sur le siège confortable des w.-c., et j'ai attendu que les pompiers fassent leur travail. On trouve toujours le temps long dans les situations périlleuses : les minutes s'étirent, ne semblent plus avoir de fin ; c'est le temps psychologique, qui se déroule comme l'incessant mouvement d'un océan.

Des murmures me parvenaient encore, et ma seule occupation était de tourner la manivelle de ma lampe électrique pour la recharger. J'ai songé qu'il devait certainement y avoir des blessés à l'extérieur nécessitant des soins immédiats, et que la découpe de la porte des toilettes se ferait dans un second temps. Ma libération ne tarderait pas.

Après tout, mon intégrité physique n'était pas en jeu, et la patience était l'unique élément que je devais gérer. Lorsque j'ai regardé ma montre, il était neuf heures du matin, et cela ne faisait jamais que dix minutes que j'étais prisonnier de ma gangue de résine hautement technologique. »

Clément Santoni prend une longue gorgée de son breuvage, toussote pour s'éclaircir la voix et, les yeux perdus dans ses souvenirs, continue son histoire.

« Deux minutes plus tard, une seconde déflagration s'est fait entendre. Un bruit sourd, comme un roulement de tonnerre, mais assez lointain. Par mesure de sécurité, je me suis positionné dans un coin de la cabine. Un comportement rationnel que l'on pratique lors des tremblements de terre. D'autant plus que je savais qu'à cet endroit se situaient des armatures en acier qui rigidifiaient toute la structure.

Cependant, il n'y a eu cette fois-ci aucune conséquence sur les toilettes. À l'extérieur, la valse des sirènes des véhicules

de secours n'avait de cesse d'aller et venir comme des insectes sauvages.

Là encore, Monsieur Camara, bien que je fusse inconscient des événements qui se jouaient autour de moi, je gardais une très grande confiance, dans la mesure où Romain m'attendait déjà certainement au Starbucks Café. Que mon retard signifierait pour lui un problème d'installation de dernière minute. Il ne tarderait pas à s'enquérir de mes nouvelles.

C'est à ce moment-là que l'idée de l'appeler avec mon cellulaire m'a effleuré l'esprit. J'ai composé son numéro, et suis tombé sur sa messagerie vocale.

“ Romain, c'est Clément, ai-je dit. Écoute, je suis coincé dans la cent quarante-sept, quelque chose a percuté la coque et a endommagé le système coulissant de la porte. Un choc assez violent, mais je ne suis pas blessé. Si tu pouvais venir rapidement me sortir de là, ou demander à des pompiers d'intervenir, ce serait parfait. J'attends ton appel. J'espère que tu n'as pas démarré le petit-déj sans moi ! ”

J'ai perdu patience vingt minutes plus tard : je trouvais le temps long. En tout état de cause, je n'étais pas inquiet : la cabine était équipée d'un système de ventilation naturelle qui l'alimentait en deux endroits distincts. Je ne risquais pas d'étouffer, et c'était déjà plus que rassurant. De plus, le robinet du lavabo fonctionnait parfaitement, ce qui m'offrait la possibilité de me rafraîchir. J'ai recontacté Romain et j'ai laissé un second message :

“ Essaye de me contacter rapidement : je n'ai plus de batterie. ”

Puis, n'y tenant plus, j'ai commencé à me manifester en criant, puis en hurlant, et en tambourinant sur la porte des toilettes.

Cela n'a eu aucun effet, mais je sentais bien que l'agitation extérieure ne permettait pas aux gens éventuellement proches d'entendre mes appels au secours. Un nombre incalculable de sirènes semblaient avoir pris possession de la ville et, bien que ce ballet incessant de véhicules sonores m'ait donné par moments la sensation d'être frôlé, aucun ne s'est arrêté à ma hauteur pour me sortir de ce pétrin.

Trente minutes plus tard, je dois concéder que mes nerfs ont flanché. La

colère envahit votre âme aussi sûrement qu'un fluide se propageant dans chaque cellule de votre corps sans que vous puissiez lutter.

Comment se pouvait-il que, dans la plus grande métropole du monde, des secours soient si mal organisés, qu'il faille plus d'une heure et quart pour qu'une intervention soit effective ? Cet accès de rage était si intense que j'ai entrepris de téléphoner au 911 pour leur dire ma manière de penser.

Quelle bande d'abrutis étaient-ils pour gérer les urgences de cette manière ? À ma fureur s'est ajoutée une immense frustration lorsqu'un robot vocal m'a annoncé la saturation du réseau. Il m'a fallu toute la force de ma volonté pour ne pas fracasser mon cellulaire sur les parois de mon cachot.

Les processus mentaux de l'être humain sont d'une récurrence, d'une prévisibilité incroyables. L'impuissance génère la colère, puis vient le temps de la résignation, et enfin celui de l'abattement.

J'en étais au stade de l'abdication, voire de l'abnégation. Mais rassurez-vous, Monsieur Camara, cela n'a duré qu'une poignée de secondes, car, l'instant d'après, ma prison fécale a été confrontée à un séisme d'une amplitude vertigineuse associé à une tempête tropicale avec des vents titanesques.

Mille choses sont venues percuter ma coque de tous côtés, dans un bruit étourdissant et des tremblements sourds, comme si le sol se dérobaît sous mes pieds. Je ne peux encore aujourd'hui évaluer la durée de ce cauchemar, mais, dans l'épicentre de cette furie, l'éternité semble être le mot le plus approprié.

L'instinct de survie m'a fait me croqueviller automatiquement dans l'angle de la Sanisette, les deux mains sur la tête, comme un hérisson en boule pressentant l'imminence d'un danger.

Je n'ai d'ailleurs fait aucun mouvement pendant de longues minutes, immobile, tétanisé par la peur. Mais un fait nouveau m'a obligé à prendre des mesures rapides afin de ne pas étouffer lorsque j'ai été saisi de quintes de toux permanentes.

Dans le faisceau de ma lampe de poche, j'ai pu constater qu'un nuage de

particules denses et épaisses avait envahi mon espace vital, me contraignant à protéger mon système respiratoire sous peine de mourir. C'est mon tee-shirt que m'a fait office de filtre et qui, très certainement, m'a sauvé la vie. Pour accentuer son effet, je l'ai humidifié et j'ai adopté une respiration lente et contrôlée nécessitant toutes les ressources de mon esprit pour ne pas céder à la panique. J'estimais qu'il faudrait plus de vingt minutes pour que la poussière se dépose, et une bonne heure au total pour que l'air se renouvelle dans l'habitacle.

Une foule de pensées infestent votre âme et c'est incroyable comme notre imagination peut être débordante lorsque, confronté à l'ignorance, vous supposez des événements dramatiques. C'est le miracle du cerveau humain : l'analyse systématique, le décorticage des sensations.

Mais, sans conteste, privé de la vue, aveugle comme une taupe, c'est le sens de l'ouïe qui m'a donné ma plus grande frayeur, dès lors que j'ai été enveloppé d'un silence absolu et que tout a semblé figé autour de moi. Je n'entendais plus le moindre son. Tout le tumulte qui avait bercé mes espoirs, mes attentes, comme englouti dans un black-out si épais que j'en étais pétrifié. Seule ma respiration me permettait de croire que j'étais encore vivant, mais, à ce stade, il m'a paru être plus proche des morts-vivants.

Dans le cône lumineux de ma lampe, j'observais la poussière se déposer lentement, créant une couche noirâtre de suie, de particules diverses sur le blanc immaculé du mobilier inamovible. J'ai consulté ma montre : il était très exactement dix heures vingt-cinq.

Je me souviens m'être fait la réflexion que le temps était élastique, et qu'on le percevait en fonction de ce que nous vivions. J'étais rentré dans cette cabine à neuf heures moins le quart du matin ; cela faisait une heure quarante que j'étais prisonnier de ma création.

Je dois vous avouer, Monsieur Camara, que j'ai souri de désespoir en songeant que c'était peut-être bien là ma dernière demeure. Sans le savoir, j'avais conçu un cercueil grand luxe, où il était possible d'uriner, de déféquer

en attendant que la mort se donne la peine de venir vous chercher.

Mais, à la vérité, il existe une lueur ancrée très profondément en chacun de nous et, tant que nous ne sommes pas à terre, inanimés, pantelants, désarticulés, cette lueur brille comme une supernova.

Ce halo, c'est notre instinct de survie, Monsieur Camara, une force de vie qui, en temps ordinaire, est bien souvent insoupçonnable. Aussi curieux que cela puisse paraître, malgré l'abyssal découragement qui m'habitait, je la ressentais en moi, impétueuse, vigoureuse, volontaire.

Puis, soudain, l'enfer s'est réveillé, s'est déchaîné une nouvelle fois, encore plus puissant, comme si la terre s'effondrait sur elle-même et qu'une nuée ardente avait fait son apparition.

L'onde de choc a été si intense, si violente que j'ai été projeté comme un pantin contre les parois de la Sanisette, qui semblait tourner en tous sens, comme le tambour d'un lave-linge, percuté par des éléments en furie. Le bruit assourdissant d'une fin du monde a été la dernière sensation que j'ai perçue avant de sombrer dans l'inconscience.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'avais la trachée-artère irritée, le nez obstrué, et les poumons en feu. Dans l'obscurité, malgré les douleurs corporelles, j'ai ratisé avec méthode les six mètres carrés de la cabine, car il me paraissait essentiel de retrouver mon unique source lumineuse. C'était, vous vous en doutez, comme une obsession.

La Sanisette gisait sur le côté, certainement arrachée de ses ancrages terrestres par la violence du choc. Saisir cette torche m'a pris un temps infini, mais j'y suis parvenu. La fracture de mes doigts m'a été confirmée par le faisceau de ma lampe et une bosse conséquente sur le crâne par mes doigts valides ; des contusions multiples parsemaient mes membres, et le goût caractéristique du sang envahissait par intermittence ma gorge.

Je ne doutais plus désormais d'être un rescapé, mais la question cruciale qui se posait était de savoir pour combien de temps. Avais-je supporté le plus dur ? Que me réservait l'avenir ? Difficile de répondre

lorsque la confusion mentale est omniprésente, que vous vous trouvez dans une hébétude, une prostration liée à un choc émotionnel brutal, et que votre corps est agité uniquement de mouvements réflexes.

Je pense qu'il m'a fallu plusieurs heures pour en sortir et atteindre un ersatz de résilience, retrouver mes capacités intellectuelles et pouvoir de nouveau raisonner de manière cohérente.

Je ne sais pas pourquoi, nous recherchons inlassablement une explication aux phénomènes qui nous échappent. Tenter d'en comprendre la source nous permet de nous rassurer, et même si nous faisons fausse route, le croire est déjà un réconfort.

Comme je vous l'ai dit au début de notre conversation, je suis ingénieur, à la base. Une des interprétations les plus plausibles qui auraient effleuré la majorité des gens dans des circonstances identiques aurait été l'accident nucléaire. Une explosion atomique imprévisible et soudaine.

Je savais, m'étant déjà baladé aux alentours de Peekskill, que la centrale la plus proche, celle d'Indian Point, en amont de l'Hudson River, se situait à plus de 50 miles de la ville de New York. Approximativement quatre-vingts kilomètres.

Il s'agissait par ailleurs de nucléaire civil. Les conséquences et les effets n'avaient pas de correspondance possible avec ceux que j'avais vécus, tout simplement parce que l'éloignement ne l'aurait pas permis. Il restait l'explosion d'un sous-marin nucléaire dans la baie de New York, crédible en quelque sorte, mais absolument incohérente pour un esprit formé aux théories de la fusion et de la fission comme le mien.

Ce n'était là encore qu'une simple question de logique élémentaire et de distance : si tel avait été le cas, je savais que ma Sanisette, aussi robuste soit-elle, aurait été désintégrée en une fraction de seconde et que, par voie de conséquence, cela aurait fait belle lurette que mes propres atomes se seraient dispersés dans l'atmosphère.

Pourtant, je souffrais réellement, et mes doigts m'élançaient comme si un cœur palpitait au bout de chacun d'eux. Je me demandais si l'ignorance, parfois, n'était pas

plus salutaire que le savoir, parce que, en ce qui me concernait, j'en étais au même point. Dans l'expectative, Monsieur Camara. Exactement. Dans l'attente prudente qu'un nouvel événement vienne bouleverser ma conviction d'être encore en vie.

Longtemps, il y a eu ce silence de mort autour de moi, et je peux dire avec certitude que l'homme n'est pas fait pour vivre dans la solitude, que seule la présence d'autrui, de nos semblables, nous donne réellement vie.

L'indispensable miroir de notre existence.

J'ai survécu, Monsieur Camara. J'en ai réchappé. Pour la simple et bonne raison que je me suis concentré sur le seul combat qui me restait à mener : survivre. Et, bien que cela puisse paraître invraisemblable, je ne dois ma vie durant ces huit jours enfermés dans ces w.-c. qu'à l'extraordinaire robustesse de la coque monobloc en résine renforcée de la City-Confort. Et plus particulièrement à cette astuce technique d'avoir inclus dans la coque la réserve d'eau de cinquante litres de la chasse, qui m'a permis une hydratation régulière. La vie, parfois, ne tient pas à grand-chose – à un fil ténu auquel je me suis accroché avec une énergie non feinte.

Le dix-huit septembre 2001, une équipe de sauveteurs est parvenue à dégager la City-Confort d'un monceau de gravats dû à l'effondrement de la tour Nord du World Trade Center. À onze heures vingt-deux du matin, l'éblouissante lumière du soleil a pénétré mon tombeau, et j'en ai été extrait dans un tonnerre d'applaudissements.

Voilà, Monsieur Camara, l'extraordinaire histoire des Sanisettes City-Confort, fleuron du savoir-faire français. Des w.-c. performants et robustes qui ont fait leurs preuves sur le sol américain. »

Heureux d'être sélectionné pour le huitième numéro de *L'Indé Panda*. Je salue cette initiative de passionnés qui mettent en avant un genre (la nouvelle) boudé par les maisons d'édition. Dommage, car il s'agit bien là d'un exercice exigeant. Gageons que *L'Indé Panda*, au fil du temps, récolte le succès qu'il mérite par un nombre croissant de lecteurs curieux de découvrir de nouvelles plumes, propulsant ce journal numérique comme une référence incontournable du paysage littéraire. Sans aucun doute, tenterai-je encore ma chance pour une nouvelle sélection dans *L'Indé Panda*.

Cette nouvelle, « GOOD MORNING AMERICA », fait partie d'un recueil de nouvelles intitulé *FRÉNÉSIE DU NÉANT* comportant 5 histoires que vous pouvez retrouver sur la FNAC ou Amazon en numérique ou livre papier si l'envie de poursuivre votre lecture vous tente.

Romancier avant tout, vous pouvez aussi parcourir mon site auteur ou l'ensemble de mes écrits vous seront accessibles (extraits, bio, blog, critique de lecture...).

Enfin, je vous propose de découvrir mon dernier roman :

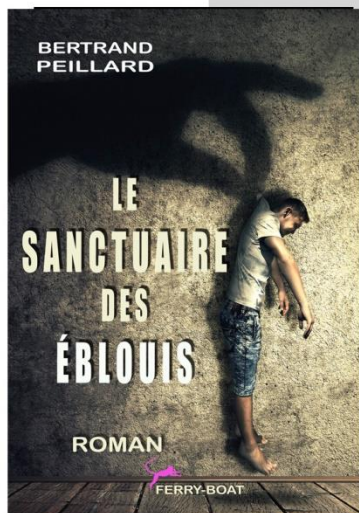
LE SANCTUAIRE DES ÉBLOUIS

Un Dieu, un homme-oiseau, un vieillard enfant, un philosophe incompris et un chevalier pourfendeur des forces obscures : il n'y a qu'à Saint-Sulpice qu'une telle réunion d'êtres uniques était possible. Alors, quand ce havre de paix est menacé de fermeture administrative, le Professeur Gondois, spécialiste des pathologies mentales et directeur de cet hôpital psychiatrique qui est toute sa vie, n'a d'autre choix que de se fier à sa fidèle collaboratrice pour vaincre la raison glacée des institutions à grand renfort de folie humaniste.

Parce que, comme le souligne si justement le Professeur :

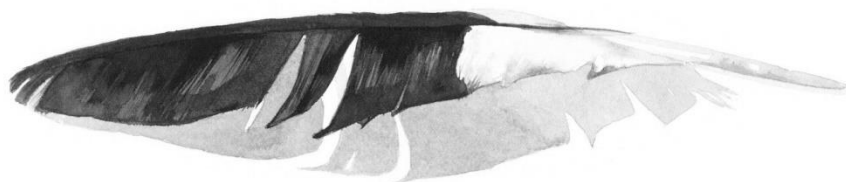
« Il doit persister en ce bas monde un refuge pour tous ceux que la vie a définitivement abîmés. »

Un roman plein de folie et d'humanisme qui réconcilie les humains vivants de chaque côté du mur de la raison.



<https://www.bertrandpeillard.com/>

Bertrand PEILLARD





QUI SUIS-JE ? QUIL SUIS ?

THOMAS HENNINOT

Une pluie battante tombait sur la ville de Passy-en-Bretagne, en cette fin d'après-midi. De gros nuages noirs obscurcissaient le ciel et une bise glaciale soufflait sans trêve. Le mercure avoisinait les 0 °C. La pluie et le vent décuplaient le ressenti de cette température déjà peu agréable. C'était un temps idéal pour rester chez soi, bien au chaud sur son canapé, avec une boisson chaude dans les mains, un plaid sur les épaules et une série télévisée à regarder.

Pourtant, beaucoup de gens n'avaient pas droit à ce confort. Surtout pas les élèves du lycée Jean Jaurès. Il n'était pas encore 17 heures et les salles de classe étaient presque toutes illuminées, tout comme la bibliothèque et la salle de permanence. En cette fin de trimestre, les élèves oscillaient entre la fatigue causée par plusieurs semaines de cours et le stress des contrôles de fin de trimestre. La terminale ES3, par exemple, planchait sur une dissertation de géographie. Le sujet portait sur les implications de la mondialisation sur le commerce et l'industrie à l'échelle globale.

Les deux heures qui leur avaient été imparties pour composer arrivaient à leur fin. Plusieurs chaises étaient déjà vides. Certains élèves, gratifiés du don de l'écriture rapide, avaient terminé un peu plus tôt. D'autres, en manque d'inspiration, avaient jeté l'éponge dès la fin de la première heure. Cependant, la plupart des membres de la classe étaient toujours présents. Certains venaient d'achever et relisaient leur copie, blanco ou effaceur à la main. Les autres grattaient désespérément, conscients de l'urgence.

Gong libérateur pour certains, tocsin fracassant pour les autres, la sonnerie de fin de cours retentit dans l'établissement. Les premiers se levèrent et sortirent après avoir rendu leur copie à monsieur Pinson, leur professeur. Celui-ci prit la parole pour inciter les derniers à achever leur dissertation.

Elouan Leroux faisait partie de ces infortunés. Élève consciencieux et raisonnablement doué, il avait malheureusement été frappé de la malédiction de l'écriture lente et luttait toujours pour ne pas être forcé de rendre un

travail inachevé. Son visage mince était crispé tandis que sa main, propulsée par l'énergie du désespoir, acquérait une vélocité aussi impressionnante que rare pour terminer sa conclusion.

Lorsqu'il y arriva enfin, il poussa un soupir de soulagement. Il n'aurait pas le temps de se relire, mais ça valait toujours mieux que de se faire arracher sa copie. Il tendit ses feuilles à son professeur, qui les prit avec un sourire désabusé.

— Encore une fois, vous y êtes parvenu, Monsieur Leroux, remarqua-t-il d'un ton moqueur. Il faut vraiment que vous appreniez à gérer votre temps.

— Oui, monsieur, désolé, je ferai mieux la prochaine fois.

La répartie ne convainquit même pas son auteur, mais l'enseignant ne releva pas. Ils étaient tous les deux trop pressés pour épiloguer. Pinson songeait déjà à sa prochaine tasse de café. Quant à Elouan, il avait une dernière heure de cours et devait s'y rendre en urgence.

Âgé de dix-sept ans, le jeune garçon atteindrait sa majorité quelques mois plus tard, le 16 avril 2018. De taille et de stature moyennes, il avait des yeux verts et des cheveux bruns coupés très court. Sa myopie le forçait à porter en permanence des lunettes à grosses montures. Il était habillé de façon passe-partout. Ayant horreur de se faire remarquer, il cherchait à se fondre dans la masse.

Le lycéen sortit de la salle et partit dans le couloir d'un pas pressé. Il descendit les escaliers du premier étage en coup de vent et arriva dans le hall. Malheureusement, il devait sortir pour rejoindre le préfabriqué dans lequel sa classe commençait déjà à s'installer. Il tira la porte et s'élança à l'extérieur. Courant à toute vitesse, il grimaçait sous l'effet des intempéries. En quelques instants, il rejoignit le petit bâtiment blanc, monta les quelques marches menant à l'entrée, ouvrit le battant et se précipita à l'abri. Une fois à l'intérieur, il se dépêcha de remonter le couloir.

La porte de gauche, restée ouverte à son intention, laissait échapper la lumière de la salle. Elouan fronça les sourcils. Il

n'entendait pas le brouhaha familial qui régnait au début des cours. Pourtant, les évaluations avaient déjà été faites et monsieur Garnier, leur enseignant de sciences économiques et sociales, avait promis d'organiser une activité spéciale pour leur dernier cours avant les vacances. Était-ce cela qui expliquait le calme des condisciples du garçon ? Il décida d'en avoir le cœur net et entra dans la salle de classe.

Aussitôt, il se figea, comme frappé par la foudre. Il oscillait entre stupéfaction, incompréhension et terreur.

Du coin de l'œil, il remarqua que les autres élèves étaient tout aussi bouche bée que lui. Plusieurs d'entre eux étaient translucides. Ethan avait même viré au jaune. Les plus courageux chuchotaient entre eux, tentant de deviner ce qui se passait. Quant à leur enseignant, il souriait de toutes ses dents, visiblement amusé par la réaction de ses élèves. Debout devant le tableau, à côté de... l'inconnue, il tapotait du pied en attendant que le calme se fasse.

— Bonjour Elouan, dit-il. Va t'asseoir, s'il te plaît. Nous n'attendons plus que toi.

Le lycéen rougit jusqu'aux oreilles et alla vers le fond de la classe. Il s'installa à sa place à côté de Guillemette, une grande brune à lunettes. Son amie, d'ordinaire imperturbable, semblait secouée.

— Tu as vu ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui est-ce ?

Elouan haussa les épaules en signe d'ignorance. Il faisait de son mieux pour ne pas montrer son propre désarroi, bien qu'il sût que sa voisine le connaissait trop bien pour être dupe. Comme d'habitude, Garnier se racla la gorge pour obtenir le calme. Mais, cette fois-ci, il dut s'y reprendre à plus d'une fois pour que le silence règne enfin. Alors, il hocha la tête avec satisfaction.

— Bon, eh bien, vous réagissez mieux que les classes précédentes. Il y en avait toujours au moins deux ou trois qui s'enfuyaient en hurlant dès qu'ils apercevaient notre invitée. Qu'est-ce que j'en ai ri. Bon, je vais vous expliquer ce que j'ai prévu pour ce dernier cours avant les vacances. Je pourrais

faire en sorte d'avancer sur le programme de janvier, mais une ou deux heures d'avance ne changeraient pas grand-chose. Alors, en général, je fais appel à madame Lambda pour qu'elle vous enseigne une leçon de vie très importante. Je n'ai jamais regretté ce choix. Mais je vais lui laisser la parole pour que vous compreniez mieux.

Le regard des élèves se reporta sur la... personne qui leur faisait face. Selon leur professeur c'était une femme, mais ils n'en étaient pas si sûrs, car, pendant un instant, elle en avait effectivement l'apparence, mais, à la seconde d'après, elle ressemblait de nouveau à un homme, etc. Elouan aurait eu bien du mal à la décrire. Sa stature, son visage, la couleur de ses cheveux, de ses yeux, la longueur de son nez, chaque caractéristique physique changeait en permanence, comme si elle était composée de métal en fusion. C'est une métamorphe, songea le garçon. Lorsque la créature prit la parole, tous frissonnèrent. Sa voix semblait venir de très loin et son timbre et ses intonations ne cessaient de varier, comme si elle était composée de toutes les voix du monde.

— Je suis sûre que vous vous demandez tous qui je suis ou même ce que je suis, dit la nouvelle venue. Je ne vous le dirai pas. Ce sera à vous de deviner. Je vais vous donner quelques indices et vous aurez droit à trois essais pour me démasquer. Si vous échouez, vous devrez rédiger une dissertation de quinze pages sur le sujet de mon choix, sous peine de voir votre moyenne générale chuter de trois points. Je vous conseille donc de tourner sept fois votre langue dans votre bouche avant de parler.

— Et si nous réussissons ? demanda Clarence, une rousse plutôt insolente.

L'inconnue focalisa son regard sur l'impertinente qui devint translucide et bégaya un mot d'excuse avant de tenter de disparaître derrière son voisin de devant.

— Si vous réussissez, répondit la métamorphe, vous saurez qui je suis. Et, croyez-moi, cela en vaut la peine.

— J'en profite pour ajouter que personne n'a encore réussi à percer l'énigme, glissa Garnier, avec un sourire narquois.

Alors, si vous y arrivez, je vous promets trois paquets de bonbons.

Elouan réprima une réplique cinglante, tant il était indigné que leur professeur se moque d'eux de cette façon. Guillemette lui posa la main sur son bras droit pour le calmer.

— Bien, commençons, conclut l'enseignant.

La métamorphe se racla la gorge et prit une profonde inspiration avant de prendre la parole. Sa voix changeante avait pris une nouvelle intensité. Guillemette se pencha en avant, le regard fasciné. Elle adorait les énigmes.

— J'existe depuis la création du monde, déclara madame Lambda. Dès que l'espèce humaine est apparue et a commencé à construire une société, j'ai investi son esprit pour être sûre de pouvoir la contrôler. Je suis présente à chacun des échelons des différentes civilisations et je suis celle à neutraliser en priorité pour que des changements surviennent. Je suis une force ancrée en chacun de vous. À chaque instant qui passe, je suis de plus en plus rapide à agir et ma force grandit de façon exponentielle. Si vous ne me connaissez pas et si vous n'apprenez pas à me comprendre, je serai votre pire ennemie et je vous inciterai à choisir un destin dont vous n'auriez pas voulu sans moi.

La métamorphe parlait d'une voix à la fois calme et passionnée. Elouan crut même remarquer une note de sarcasme dans son timbre indéfinissable. Qui qu'elle soit, et même si c'était une mauvaise farce de leur professeur d'économie, elle parlait avec tant de conviction que le garçon en eut froid dans le dos.

— J'ai fait basculer les sociétés les plus prospères de leur temps dans le désarroi et la décadence parce que leurs représentants n'avaient pas appris à se méfier de moi, continua l'intervenante. Je suis celle qui retarde les changements nécessaires à votre bien et qui perpétue les schémas de pensée qui vous nuisent à tous. Je m'introduis dans les esprits des populations et j'instille le doute

sur des actions qui devraient être menées par simple bon sens. Je crée la résistance qui permet à des concepts dépassés de survivre bien au-delà de leur date de péremption. J'ai déjà fait chuter de nombreuses civilisations et la vôtre est la prochaine sur ma liste. Lorsque votre espèce finira par s'éteindre, ce sera à cause de moi, je n'en ai aucun doute, car je suis si puissante que même les lois de la physique ne peuvent me stopper immédiatement. Mais, si vous apprenez à me connaître, à me comprendre et à me déjouer, je vous récompenserai en mettant mon énergie à votre service. Je vous aiderai à faire triompher votre vision des choses et à la pérenniser. Alors, je vous le demande une première fois : qui suis-je ? Qui parmi vous saura me nommer ?

La question resta ignorée un instant, tant la classe était sidérée. Elouan, quant à lui, faisait travailler son cerveau en surrégime pour tenter de trouver les éléments les plus importants de ce fatras pompeux. Ainsi, il pouvait espérer donner une réponse correcte. Ce fut avec une certaine fatalité qu'il vit Ophélie, une petite blonde, lever le bras pour répondre la première. C'était elle la plus brillante de la classe et elle avait toujours réponse à tout.

— Tu es donc la première à tenter ta chance ? demanda madame Lambda.

La jeune fille hocha la tête.

— Parle, alors.

Toute la classe se concentra sur Ophélie, qui déglutit péniblement avant de se lancer.

— Vous êtes la bêtise.

La métamorphe éclata d'un rire glaçant et, alors qu'elle se tournait vers la lycéenne, son visage cessa soudain de changer pour devenir le reflet d'Ophélie. Celle-ci hurla de peur et se rejeta en arrière, faisant basculer sa chaise. Elle tomba à la renverse et s'écrasa contre la table de derrière. Les deux garçons de derrière n'eurent que le temps d'agir ensemble pour éviter que le meuble et eux-mêmes soient entraînés dans cette chute. La malheureuse jeune fille se releva en se frottant la tête, ses dents serrées pour retenir

les larmes de douleur qui commençaient à s'accumuler dans ses yeux. L'invitée du jour sourit sans la moindre compassion et son visage redevint fluide.

— Que cela vous serve de leçon, sermonna-t-elle. Cette réponse m'a déjà été faite plus de fois que je ne saurais le dire. Pourtant, même si la bêtise ne m'est pas inconnue, elle n'est que l'un des carburants qui me font avancer. Les gens qui en sont parfaitement dénués peuvent être aussi manipulables que les moins dégourdis.

Un silence pensif s'installa dans la salle de classe tandis que les élèves réfléchissaient pour essayer de percer l'énigme de leur étrange intervenante. Finalement, Guillemette leva la main pour tenter le coup à son tour.

— Je t'écoute, mon enfant. Quelle est ton opinion ? l'interrogea la métamorphe.

— Vous êtes le conservatisme, affirma la voisine d'Elouan, d'un ton mal assuré.

L'autre pencha la tête, un peu surprise.

— Intéressant, dit-elle. Tu as failli trouver la réponse correcte. Voilà bien longtemps que personne n'est passé si proche de la vérité. Des dizaines d'années, en fait. Mais, malheureusement, ta réponse est inexacte. Le conservatisme est une arme très puissante de mon arsenal, je ne le nie pas. Mais il s'agit d'une notion subjective. Une personne se réclamant du progressisme peut elle-même bloquer le progrès au nom de ce qu'elle pensera être du bon sens et non du conservatisme. Et je peux également me retourner contre le conservatisme en empêchant des retours en arrière, pour la même raison. Pour pouvoir me démasquer, comprendre ma complexité et vous servir de ma force, il vous faut me nommer correctement, car c'est seulement ainsi que vous pourrez comprendre ma vraie nature et l'ampleur de sa signification. Cependant, puisque vous êtes passée toute proche, je vais vous faire une faveur. Mais utilisez-la à bon escient, il ne vous reste plus qu'une chance de répondre correctement.

Guillemette sourit, mi-figue, mi-raisin. Elle est vexée de s'être trompée, devina Elouan. Il prêta donc une attention décuplée à la métamorphe. S'il parvenait à comprendre

qui était l'intervenante grâce à l'erreur de son amie, l'humiliation qu'elle ressentait en serait grandement diminuée.

— J'ai glissé un indice dans mes premières prises de parole, révéla madame Lambda. Il est présent à trois reprises, exprimé différemment à chaque fois, mais faisant référence à la même chose. Si vous devinez ce que c'est et que vous êtes suffisamment dégourdis, vous devriez comprendre qui je suis. Vous pouvez discuter entre vous pour savoir de quoi il s'agit. Mais n'oubliez pas : c'est votre dernière opportunité.

Un brouhaha emplit immédiatement la salle, les lycéens se mettant à discuter avec leur voisin ou se retournant vers leurs camarades de derrière pour échanger des hypothèses. Guillemette se leva carrément de sa chaise pour aller rejoindre Ophélie. Cela ne dérangeait pas Elouan. Le garçon plongea profondément en lui-même pour échapper au bruit de fond et réfléchir tranquillement. Par bonheur, il bénéficiait d'une excellente mémoire et se rappelait chaque mot prononcé par la métamorphe.

Un indice prononcé trois fois différemment, se répéta-t-il. Quel pouvait être cet indice ? Elle avait dit qu'elle était si puissante que même les lois de la physique ne l'arrêtaient pas immédiatement. Que voulait-elle dire ? Qu'est-ce qui serait long à arrêter, même pour les lois de la physique. Une seconde... elle avait aussi parlé de carburant et de pilote ? Donc elle voulait parler d'un engin construit par l'homme. De quoi parlait-elle, d'un avion ? À moins que...

— J'ai trouvé ! s'exclama-t-il soudain.

Le silence se fit aussitôt dans la salle et tous se tournèrent vers lui. La métamorphe le fixa longuement, sans réussir à le mettre mal à l'aise.

— Tu as une idée, jeune homme, demanda-t-elle ?

— Oui, répondit-il, sûr de lui. Je sais qui vous êtes.

— En es-tu sûr ? Si tu échoues, tu condamnes tes condisciples à un travail long et pénible.

La gorge nouée, le lycéen refusa de regarder ses camarades et maintint son affirmation.

— J'ai repéré votre indice. J'ai la réponse à votre énigme.

— Qui suis-je, alors ?

Elouan carra les épaules et, tout en lançant un regard de défi à son interlocutrice, il affirma :

— Vous êtes l'inertie.

Tous se tournèrent vers la métamorphe, suspendus à ses lèvres. Celle-ci soupira et son visage se modela en celui du jeune homme. Mais cette fois, il... elle souriait gentiment.

— Enfin, dit-elle. Bravo, jeune homme. Tu es le premier à m'avoir démasquée depuis presque deux cents ans.

Étrange de s'entendre féliciter par un concept capable de prendre votre visage, songea le lycéen.

Monsieur Garnier donna le signal d'un applaudissement général. Elouan rougit jusqu'aux oreilles, sa fierté décuplée par le sourire appréciateur que lui adressaient la plupart des élèves. Ils n'avaient pas l'air vexés, plutôt soulagés qu'il ait trouvé. Évidemment, ça leur évitait du travail supplémentaire. Leur professeur cessa d'applaudir alors même que l'Inertie les exhortait tous au silence.

— Votre camarade m'a démasquée, je vais donc tenir ma promesse. Je vais vous aider à réagir lorsque vous m'affronterez. Mais écoutez bien.

Aucune inquiétude à avoir, on aurait pu entendre une mouche voler dans la salle de classe.

— Vous vous heurtez déjà souvent à moi et cela continuera toute votre vie, surtout dans le cas de ceux qui veulent changer les choses, expliqua l'invitée. Je serai présente partout, même dans vos pensées. La première chose que vous devez savoir, c'est que vous devrez me guetter sans relâche, si vous voulez être capable de me repérer. Deuxièmement, souvenez-vous toujours de ce que vous voulez. Et s'il y a une once de confusion en vous, ne l'ignorez pas et

examinez-la, car c'est peut-être mon influence que vous ressentez. N'arrêtez pas votre action pour autant, surtout, mais prenez bien soin de toujours savoir où vous en êtes, car vous serez alors moins vulnérables aux attaques de ceux qui me sont dévoués. Et si jamais vous parvenez à obtenir gain de cause et à améliorer le statut de l'humanité, défendez votre avancée bec et ongles, car plus longtemps elle durera, plus je serai puissante à vos côtés. Toutes les personnes que vous aurez convaincues vous défendront. Si votre but est positif, bien sûr. Car sinon, tôt ou tard, même mon aide ne vous suffira plus pour les abuser. Faites bon usage de mes conseils.

Un grand silence s'établit dans la salle après la fin de cette tirade.

— Le cours est terminé, lança Garnier pour briser la glace. Vous pourrez partir dans un instant. N'oubliez pas de bien réviser votre cours pendant les vacances, je vous rappelle que je pourrais tout à fait vous coller une interrogation surprise à la rentrée. Alors pas de blagues. Compris ?

Comme personne ne mouftait, il conclut :

— Parfait. Vous pouvez disposer. Reposez-vous bien et bonnes fêtes. Je n'oublierai pas les bonbons, soyez tranquilles. À bientôt !

Les élèves lui retournèrent son salut en chœur. Immédiatement après, un grand brouhaha envahit la pièce alors que les condisciples d'Elouan faisaient leurs sacs avant de partir en vacances. Le garçon remarqua toutefois que certaines personnes, notamment Ophélie et Guillemette, avaient un visage grave. Quant à celui de certains autres, la malveillance qui s'y lisait faisait froid dans le dos. Le lycéen remarqua aussi que Garnier s'approchait de l'Inertie pour lui parler. Il avait l'air d'un condamné à mort. Elouan voulait entendre ce qu'il allait lui dire. Il vérifia qu'il n'avait rien oublié et remonta l'allée séparant deux rangées de tables. Lorsqu'il passa à proximité du professeur et de l'intervenante, il laissa tomber le contenu de son sac, qu'il n'avait pas fermé. Croyant

qu'il avait agi par inadvertance, les deux adultes ne lui prêtèrent aucune attention et, tout en rassemblant ses cahiers, il put écouter leur conversation à loisir.

— Lorsque vous m'avez dit qui vous étiez, il y a dix ans, je ne pensais pas que cela finirait comme ça. Êtes-vous sûre d'avoir bien fait ? Si les informations que vous aviez révélées tombaient en de mauvaises mains...

— Je suis née en même temps que l'humanité, coupa l'Inertie, dont le visage était redevenu fluide. Votre âge ne représente même pas le quart d'un de mes battements de cils. Je sais ce que je fais.

— Alors quel était votre objectif ?

— Que les vôtres sachent me nommer ou non, cela ne change rien à ma présence. Les hommes ont toujours eu une perception de moi, même au niveau purement inconscient. Et cela vaut aussi bien pour ceux qui veulent améliorer la situation de votre espèce que pour ceux qui veulent la faire stagner, ou pire, la faire régresser. Le problème, c'est que j'ai vu beaucoup trop des premiers se reposer sur leurs lauriers une fois leur combat accompli et sous-estimer l'habileté des seconds. Il faut savoir me nommer pour comprendre pleinement ce que je suis. Ne vous inquiétez pas, François, si un seul de ces enfants retient ce qu'il s'est passé aujourd'hui et l'utilise à bon escient, il fera des miracles dans le futur. N'oubliez pas que le dernier homme qui a pu me démasquer en face à face était Léonard de Vinci. Et la dernière femme était George Sand. Votre élève, Guillemette, a le potentiel d'une Amélia Earhart ou d'une Marie Curie, croyez-moi.

Estomaqué, Elouan décida qu'il ne voulait pas en entendre plus pour le moment et se leva brusquement en déclarant d'une voix forte.

— Au revoir, Monsieur, bonnes vacances et bonnes fêtes.

Pensif, son prof lui rendit son salut machinalement.

— Adieu, Madame, ajouta le lycéen.

— Pas adieu, corrigea l'Inertie. Au revoir. Nous nous retrouverons souvent,

Elouan Leroux. Je sens que ta vie va être passionnante à observer.

Le garçon bafouilla quelque chose et quitta la salle au pas de course, la nuque brûlante à cause du regard et du sourire étrange de cette... personne. À croire qu'elle pouvait lire son futur.

Une fois à l'extérieur, il rabattit sa capuche sur sa tête et s'éloigna en tâchant de laisser le moins d'espace possible à la pluie qui se déversait toujours abondamment des nuages noirs. Il était complètement désemparé et n'était sûr que d'une chose : sa vie ne serait probablement plus jamais la même.

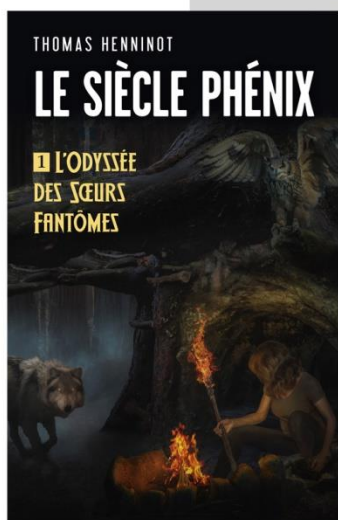
Je m'appelle Thomas Henninot et j'ai 22 ans. J'ai la passion de l'écriture depuis l'adolescence, avec une nette préférence pour la littérature de jeunesse et le domaine de l'imaginaire. En décembre 2017, j'ai autoédité mon premier roman, *L'Odyssée des Sœurs Fantômes*, premier tome du *Siècle Phénix*, un cycle de dystopie destiné à la jeunesse et aux jeunes adultes. Je suis actuellement en train d'écrire le deuxième livre. Parallèlement, je suis actuellement en deuxième année de master de littérature de jeunesse à Lille. Je souhaite travailler dans le monde du livre et de la culture, tout en continuant mes propres projets. Je suis également un grand fan de séries en tous genres et le chocolat est mon péché mignon !

En 2172, l'humanité se relève péniblement des cendres de la Grande Terreur, une crise mondiale survenue plusieurs décennies auparavant. À l'origine de ce bouleversement planétaire, une terrible maladie apparue à la fin du siècle précédent, « la Faucheuse ». Ce virus a provoqué des centaines de millions de morts avant d'être endigué, créant ainsi les conditions d'un déséquilibre mondial. La Faucheuse continue ses ravages en France, malgré les efforts de la famille Dernet, qui a découvert le vaccin et bâti sa fortune grâce à son combat acharné contre le fléau.

Juliette Dernet, héritière de la multinationale familiale, est une jeune prodige, promise à un brillant avenir. Ambassadrice des campagnes de vaccination et icône de la Fondation Asclépios, elle est épaulée par Jessica, sa meilleure amie, et par Alex, son compagnon. Mais un terrible accident de train vient bouleverser le destin prometteur de ces trois jeunes.

Très vite, la violente explosion à l'origine du déraillement prouve qu'il s'agit d'un attentat dont Juliette est la cible. Qui sont les responsables ? Parviendra-t-elle à leur échapper ? Le capitaine Verrier est dépêché sur les lieux sur sinistre. Après avoir recueilli le témoignage de Jessica, blessée lors de l'attaque, il sonne l'alarme et engage les recherches pour retrouver Juliette, qui a pu s'enfuir avec Alex. La course contre la montre est engagée. L'esprit affûté de Juliette et la compétence du capitaine suffiront-ils à défaire leur formidable ennemi ?

Le roman est disponible sur [Amazon](#) et [Librinova](#).



Thomas HENNINOT





SELMA BODWINGER

LA PRÉDICTION

Si vous vous demandez comment j'en suis arrivée là, sachez que quelques années de chômage après cinquante ans ébranlent vos convictions. Une sorte de onze septembre 2001 personnel, tout s'effondre et se recouvre de poussière. Survivre seule, dans un minuscule deux-pièces, en mangeant des coquillettes, ça vous donne à penser sur la répartition des richesses et la valeur accordée à l'âge.

À vrai dire, plus personne ne voulait de moi. D'un côté, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même : si j'avais eu deux sous de jugeote, j'aurais quitté bien plus tôt cette agence de publicité. Après vingt-cinq ans à la réception, je faisais tache dans le décor. Depuis l'inauguration des nouveaux locaux, j'avais l'air ahuri d'un dinosaure égaré dans une station spatiale.

Je ne sais qui, dans les étages, a eu la brillante idée de me remplacer par un robot d'accueil japonais. *A priori*, un type sans beaucoup de respect pour les fonctions subalternes. Il paraît que je me suis fait disrupter. C'est une manière aimable de dire les choses, j'en connais de plus imagées et sans vaseline.

Désormais, un androïde aux traits féminins et à la voix suave – certains clichés craignent moins la péremption que les humains – vous demande votre nom, l'heure de votre rendez-vous, contacte les personnes concernées par mail et SMS. Si vous le souhaitez, elle défait son corsage en plastique, découvrant une machine à café. Lorsque j'ai été virée, le patron de l'agence a cru bon de préciser que ses expressos étaient bien meilleurs que mon café filtre. Je n'ai rien répondu, le fond de ma pensée m'aurait valu un licenciement pour faute lourde.

Je suis allée à Pôle emploi. J'ai rempli les papiers sans y croire, envoyé des mails, des dizaines et des dizaines de mails. Et puis, la fin de droit est arrivée, fini les pâtes aux œufs, bienvenue les paquets de coquillettes premier prix. J'ai commencé à vendre mes livres, des bibelots, quelques objets de valeur. J'approchais de la banqueroute quand l'idée m'est venue de relancer ma carrière.

Après tout, j'avais travaillé pendant si longtemps dans une entreprise qui vendait du vent...

Les gens, mes semblables, mes frères, rêvent d'être heureux sans en payer le prix. Ils sont prêts à tout pour conquérir le bonheur, y compris se fier aux personnes les moins recommandables. Ça me laissait un peu de marge pour me reconverter.

Avec le peu qui me restait sur mon compte, j'ai acheté un tarot de Marseille. Quelques vidéos sur YouTube ont assuré ma formation. J'ai recouvert la table du séjour d'un tissu aux motifs indiens, disposé quelques bougies. J'ai forcé sur le khôl autour des yeux et attendu mes premiers clients.

Ils arrivèrent, d'abord au compte-gouttes. Confiants comme des chiots, ils me donnaient tellement d'informations sur eux-mêmes qu'il me suffisait de les écouter un peu pour leur dispenser quelques bons conseils. Grâce à un bouche-à-oreille efficace, j'en reçus bientôt des cars entiers et mon agenda se trouva vite aussi rempli que celui de mon ancien patron.

Et puis vint le client 912. J'exerçais depuis plus d'un an, me croyais rodée et j'avais, il faut le reconnaître, un peu baissé la garde. Je n'allais même plus consulter leurs profils Facebook, inspecter les traces numériques éparpillées sur Internet pour me renseigner à l'avance.

Le client 912 frappa à ma porte trois petits coups secs et décidés. Un homme aux cheveux argentés, à la silhouette un peu frêle, nerveux et fermé comme une huître entra dans mon séjour. Il était essoufflé, épuisé par les cinq étages sans ascenseur.

— Patrick Fermont, j'avais rendez-vous à dix-sept heures...

— Je vous attendais. Suivez-moi dans le salon.

Je l'invitai à s'asseoir, lui proposant de boire quelque chose pour qu'il se détende un peu et lâche les quelques confidences nécessaires à la divination. Les gens sont tellement pleins d'eux-mêmes, il ne fallait souvent que quelques secondes pour obtenir de quoi broder une jolie tapisserie, ornée d'espoir, d'argent ou d'amour, selon leurs désirs.

Mais rien, il s'installa et désigna du menton le jeu de tarot posé au centre de la table.

Pour garder un peu de fraîcheur en cette fin d'après-midi de juillet autant que pour créer une ambiance nimbée de mystère, les rideaux étaient tirés. Dans la pénombre, je distinguais mal son visage. J'allumai les bougies. Leurs flammes s'élevèrent et révélèrent l'expression insondable de mon client. Une de ses paupières tressaillait. L'idée désagréable qu'il pouvait faire partie d'une administration fiscale ou de la répression des fraudes virevolta dans mon esprit. Vaguement inquiète, je lui demandai :

— Quelle question souhaitez-vous poser au tarot ?

Il s'éclaircit la gorge, visiblement mal à l'aise.

— Je ne viens pas pour une consultation classique, je voudrais juste tirer une seule carte.

Je haussai un sourcil et me reculai sur ma chaise. C'était peut-être le moment de faire jouer ma clause de conscience professionnelle et de me débarrasser de ce drôle de type.

— Ce n'est pas dans mes habitudes... Une carte seule n'a aucun sens. En général, j'effectue un tirage en croix, beaucoup plus précis... Et j'ai besoin de connaître l'objet de votre venue pour guider ma voyance.

— Écoutez, je vous paierai le double de votre prix, en liquide. C'est juste important pour moi de procéder ainsi.

Il parlait avec précipitation, comme si sa vie en dépendait. Et lorsqu'il évoqua le doublement de mes honoraires, ses paroles eurent la douceur du miel.

— Si vous voulez, dis-je, arrangeante.

Je saisis les cartes et les lui tendit.

— Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, il s'agit bien d'un tarot de Marseille. Je ne travaille qu'avec lui. Mélangez le jeu, au moins sept fois, en pensant à votre question.

L'homme hochait la tête, saisit le paquet et s'exécuta. Il le reposa après avoir terminé.

— Maintenant, coupez.

D'une main sûre, il préleva une partie du paquet et la posa sur la nappe. Je reformai

une seule pile et, du revers de la main l'étais devant lui, face cachée.

— Choisissez votre carte en utilisant votre main gauche, c'est celle de l'intuition.

L'homme arbora un drôle de sourire sardonique. Il leva sa main gauche, elle tremblait un peu désormais en se déplaçant au-dessus des cartes. Il hésita, d'abord tenté par celles du bord, il finit par en saisir une, un peu dissimulée, au centre du paquet. Il la posa devant lui.

— Puis-je la retourner moi-même ?

— Si vous voulez, nous ne sommes plus dans le cadre d'un tirage classique de toute façon...

Il respira à fond et d'un geste vif, retourna la carte sur la table.

Je sursautai en entendant son cri de désespoir.

— Noooooooooon ! Ce n'est pas possible, pas encore une fois !

L'homme se tenait désormais la tête entre les mains, regardant avec horreur sa carte. Ses yeux exorbités fixaient la lame de la Lune. Moue boudeuse, elle éclaboussait deux chiens qui tiraient la langue. Une écrevisse tendait ses pinces vers le ciel.

— Mmhhh, pas de raison de vous mettre dans un état pareil. Aucune carte n'est négative en soi. Elles se comprennent dans un contexte, c'est pour ça que j'ai besoin de connaître la motivation de votre venue et puis d'en tirer plusieurs afin d'articuler leurs significations les unes avec les autres.

— Je deviens fou, murmura l'homme sans m'écouter, le regard perdu dans le secret de l'arcane.

J'agitai ma main aux doigts ornés de grosses bagues clinquantes pour détourner son attention vers moi. Avec un sourire, j'ajoutai :

— Vous vous affolez pour rien. Une carte seule, ça ne veut pas dire grand-chose, à peine une indication sur la couleur de votre journée, qui s'achève, d'ailleurs. Si vous voulez, je peux vous faire un vrai tirage maintenant.

Il me regarda sans rien dire, le visage défait.

— Un tirage de tarot ça vaut pour trois mois, alors, vous aurez certainement de quoi être rassuré pour votre avenir.

— Vous ne comprenez pas, ma vie est brisée.

La panique me gagna. Grand Dieu, j'étais tombée sur un dingue ! Il n'avait pas l'air pourtant, au téléphone. J'aurais juré qu'il était l'homme le plus posé de la terre. Je devais vite le ramener à la raison.

— Aucune vie n'est jamais brisée, on se relève de tout, croyez-moi. On trouve toujours des solutions. Pas celles dont on avait rêvé, mais on s'en sort.

Je ne mentais pas. Si quelqu'un d'autre peu entreprenant que moi avait réussi à se lancer dans une deuxième carrière, vraiment, tout le monde pouvait y arriver. J'essayais de capter son regard, mais il fuyait vers le rayon de lumière qui passait à travers mes rideaux.

— Je crois que pour moi, là, c'est foutu...

Je n'aimais pas du tout sa façon de fixer ma fenêtre. Je n'avais aucune envie de le voir se jeter par là. Je posai ma main sur ses doigts tremblants.

— Si vous me disiez un peu pourquoi tout est foutu.

L'homme desserra son col, le regard toujours perdu vers le rai de lumière. Les secondes coulaient plus lentement qu'à l'ordinaire, et, de ma voix la plus ronronnante, j'insistai :

— Allons, racontez-moi...

Il frissonna, détachant enfin ses yeux de la fenêtre pour revenir à la lame du tarot.

— Je ne suis pas venu pour connaître mon avenir. Je suis venu pour faire une expérimentation. Une expérimentation scientifique.

Je gardai un sourire encourageant, mais une sirène d'alarme s'était mise à hurler dans mon crâne. Ce gars-là était venu pour me piéger, et je ne m'étais doutée de rien. Il fallait la jouer fine et devenir plus prudente à l'avenir.

— Et vous vouliez découvrir quoi ce soir ? demandai-je, d'un ton froid.

Il leva les yeux vers moi, presque surpris de me voir assise en face de lui.

— Je voulais prouver que la voyance, c'est n'importe quoi.

Il arrêta d'un geste mon mouvement de recul.

— Ce n'était pas dirigé contre vous, mais contre votre profession. Moi, je suis professeur de physique à l'université, alors...

— Alors quoi, vous vouliez vous moquer de moi ?

Il avait l'air navré tout à coup. Il secoua la tête de gauche à droite.

— Non, vous n'y êtes pas.

Il soupira.

— Au point où j'en suis, autant vous raconter l'histoire. Tout a commencé il y a deux ans, quand ma femme m'a quitté. Je n'avais rien vu venir. Je lui ai demandé pourquoi elle partait, si c'était pour un autre homme. Elle m'a répondu : « Même pas ! Tu es tellement psychorigide que je n'en peux plus ! » C'est vrai qu'elle me reprochait d'avoir une approche de la vie trop rationnelle, mais bon, on est un homme de science ou on ne l'est pas. Je me moquais souvent d'elle, gentiment, lorsqu'elle parlait de psychologie, d'ouverture aux autres. Je lui disais que c'était des trucs de bonne femme...

— Elle ne trouvait pas ça très drôle, n'est-ce pas ?

— Pas drôle du tout. Mais de là à me quitter. J'ai insisté. J'ai essayé de lui faire entendre raison. Elle s'est bien énervée, et j'ai eu le fin mot de l'histoire.

L'homme eut un rire triste avant de continuer :

— Elle m'a traité de sinistre trou du cul de scientifique. Et en fait, elle partait bien pour un autre.

— Et c'était qui, l'autre ?

— Un prof de lettres, un connard du genre à écrire des poèmes. Elle le trouve sensible et subtil. Comme si c'était des qualités...

— Mais quel rapport avec moi ?

— Il est tout simple. Pour savoir si elle devait me quitter, elle est allée consulter une voyante. Cette dernière lui a tiré les cartes et l'a convaincue de prendre la poudre d'escampette au plus vite. Et comme une idiote, elle l'a crue.

Je souris à demi, il faisait peine à voir, le grand scientifique.

— Et vous avez voulu vous convaincre, ou la convaincre, que c'est n'importe quoi ?

Il ouvrit les mains en un geste d'impuissance. Tout à coup, j'eus pitié de lui, il se sentait seul et abandonné et puis après tout, si je jouais à la voyante, c'était pour aider les autres.

— Je vais vous faire une confidence : les voyantes sont souvent loin d'être sérieuses...

J'hésitai un moment, pour trouver une formulation qui ne me mette pas en mauvaise posture.

— Les cartes du tarot sont avant tout des images qui parlent à notre inconscient. Elles mettent en lumière nos blocages, nos désirs cachés. Les clients sont les maîtres de leur interprétation. Moi, je ne fais que les guider, en déchiffrant la signification possible de chaque lame. Les gens ont parfois besoin d'un peu de confiance pour arrêter de douter et avancer dans leur vie. Mais, les prévisions, vous savez...

Mon explication glissa sur lui, comme si plus rien ne pouvait le convaincre.

— Vous êtes la septième voyante que je consulte en trois jours avec toujours ce protocole extrêmement simple, de ne tirer qu'une carte, et c'est la septième fois que je tombe sur la Lune. Statistiquement, c'est une anomalie.

— Les cartes auraient vraiment un message à vous apporter ?

— Tout juste. Il ne me reste plus rien, ni femme, ni rationalité. Et je suis donc bien un trou du cul valant moins qu'un professeur de lettres.

— La Lune évoque l'intuition, la superstition, la divination aussi.

Il eut un petit rire sec et bref...

— Quelle ironie, n'est-ce pas ?

J'avais le regard fixé sur la lame. Se pouvait-il vraiment que les cartes soient porteuses de vérité ? Je frissonnai en repensant aux conseils que j'avais pu apporter, m'arrangeant parfois avec l'interprétation des symboles pour arrondir les angles et rassurer les plus inquiets...

Ce n'était pas le moment de réfléchir à ça, pas maintenant. Mon client s'écarta de la table.

— Je vais vous laisser et repartir vers ma petite vie solitaire, dit-il, avec un sourire désabusé.

— Non ! ne partez pas ! dis-je plus vivement que je n'aurais dû.

Il s'arrêta, surpris par mon ton péremptoire. J'adoucis un peu ma voix pour continuer :

— Moi aussi, je vis seule. Ça vous dirait d'aller boire un verre ?

Son visage s'éclaira.

— Et nous boirons aux illusions perdues.

— Aux cartes qui ne mentent même pas...

On a éclaté de rire tous les deux. Il avait du charme, cet homme, quand il oubliait d'être triste.

Je m'éclipsai pour me changer, ôter le khôl en surcharge autour de mes yeux. Avec un soupçon d'inquiétude, je contemplai mes cinquante-huit ans un peu fatigués dans la glace. J'avais emmené avec moi le jeu de tarot pour le ranger et, prise d'une subite impulsion, je mélangeai les cartes, coupai le paquet, et choisis une unique lame. Je la retournai. Cupidon pointait sa flèche vers le cœur de l'Amoureux... Bien sûr, il y avait une chance sur vingt-deux de tomber sur cet arcan. J'ai rebattu toutes les cartes, fermé les yeux pour en saisir une. À nouveau l'Amoureux...

Portée par ce bon présage, je repartis d'un pas alerte vers le salon où Patrick Fermont, le sourire aux lèvres, m'attendait.

Chers lecteurs,

Dans cette nouvelle, un homme et une femme viennent de découvrir que le destin existe peut-être davantage qu'ils ne l'ont imaginé jusqu'alors, pour le pire comme le meilleur.

Comme eux, Hortense, l'héroïne de mon roman *Paris in utero* s'avance dans la vie sans croire une seconde qu'elle puisse avoir la moindre destinée. Elle a vingt-cinq, elle est étudiante, pétillante et son aventure mêle fantasy, romance, érotisme, mais surtout beaucoup d'humour et de dérision.

Tout commence mal : une rupture amoureuse. Mais Hortense rencontre un mystérieux correspondant, puis un cercle de sorcières. Est-elle l'élue ? Désespérée, incrédule, Hortense erre dans Paris à la recherche de la vérité. Quelle est la sienne ?

Bientôt, son passé va vaciller. À l'heure des choix, *Paris in utero* est l'expérience d'une jeune femme qui sort des sentiers battus pour atteindre l'authenticité.

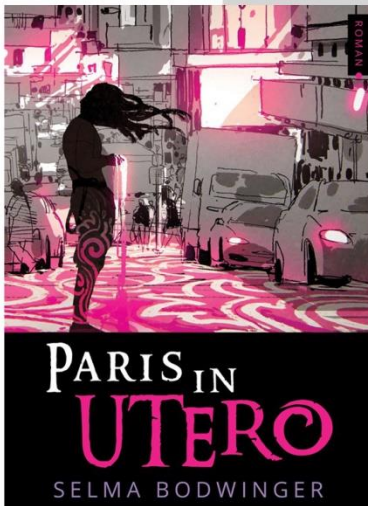
Disponible à l'adresse suivante : <https://www.amazon.fr/Paris-utero-Selma-Bodwinger-ebook/dp/B015BNI0U2/>

Retrouvez également mes micronouvelles et mon actu (avec deux romans à sortir sous peu !) sur ma page Facebook ou mon blog, je serai ravie d'y échanger avec vous !

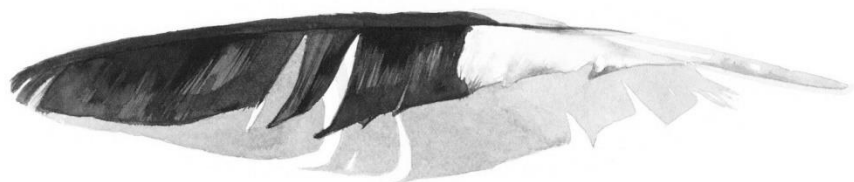
<https://www.facebook.com/SelmaBodwinger/>

<http://www.selmabodwinger.fr/>

Et pour les accros de Twitter, je gazouille sous @selmabodwinger



Selma BODWINGER



NOÉMIE DELPRA

LA MORT

LA MORT EST FINALEMENT PLUS DOUCE QU'ON NE LE CROIT

Cela ne dura qu'une seconde, Loyse, je te le promets.

La douleur, fulgurante, mais vite évanouie, comme un étonnement.

Puis la chaleur, comme une caresse, comme une promesse.

La mort est finalement plus douce qu'on ne le croit, Loyse.

— Ouvrez cette porte, tonna une voix puissante, accompagnée de plusieurs coups secs sur le battant.

Tu tournas un regard terrifié vers moi. Tes beaux yeux bruns écarquillés par la peur semblaient dévorer tout ton visage. Dans cet instant absurde avant que nos vies basculent, je ne pensais qu'à la pâleur de tes joues, qu'à l'angoisse qui crispait tes traits.

— Je te l'avais dit, Jean, je te l'avais dit, murmuras-tu, désespérée. Nous aurions dû fuir, je te l'avais...

Mais ta voix fut couverte par celle de l'inquisiteur, impitoyable.

— Jean Dour, vous êtes arrêté pour usage de la sorcellerie. Si vous n'ouvrez pas cette porte, nous entrerons par la force.

Tu me parlais encore, Loyse, mais je ne t'entendais plus. Je me sentais vide, si vide. Comme si la vie avait déjà déserté mon corps. Oui, j'aurais dû t'écouter, Loyse. Nous aurions dû partir avec les enfants, très loin d'ici. Mais il était trop tard. Alors, dans un dernier sursaut de volonté, je pris tes mains dans les miennes, pour une dernière étreinte.

— Cache-toi, cache les enfants. Je vais partir avec ces hommes sans faire d'histoires, avant qu'ils n'aient le temps de s'intéresser à vous. Et quand je serai parti, vous devez fuir, tu m'entends, Loyse ? Je ne reviendrai pas vivant, tu le sais autant que moi. Va chez tes parents quelque temps, puis recommence une vie.

Les larmes se mirent à couler sur tes joues, tandis que tu secouais la tête avec obstination.

— Non, Jean, tu... tu ne peux pas me demander cela. Nous allons trouver une solution, je vais te sortir de là, je...

Un bruit sourd nous fit sursauter tous les deux : celui des hommes qui se jetaient contre la porte pour la faire céder. Et je vis

sur ton visage, Loyse, que tu ne protesterais pas plus longtemps.

— Au revoir, Loyse. Embrasse les enfants pour moi. Raconte-leur un mensonge, n'importe quoi.

Tu voulus dire quelque chose, mais les sanglots semblaient bloquer les mots dans ta gorge. Alors tu déposas un baiser sur nos mains jointes, et je fermai les yeux dans l'espoir d'arrêter le temps. Lorsque je les rouvris, la porte était sortie de ses gonds, dans un fracas épouvantable. L'inquisiteur et ses hommes étaient entrés, et m'avaient encerclé. Mais heureusement, Loyse, tu avais disparu.

*

J'étais assis entre les racines d'un arbre immense. Si je fermais les yeux, je pouvais entendre son cœur battre lentement, au rythme de la sève qui parcourait ses veines. Cet arbre était mon refuge, mon point d'ancrage en ce monde. Il était mon frère.

De loin, d'aucuns le confondraient avec un ordinaire marronnier. Gigantesque, oui, et splendide, mais rien de plus. Pourtant, en s'approchant de son tronc, on pouvait distinguer la merveille nichée au creux de son écorce. Une pierre précieuse, d'un vert plus profond que l'émeraude, aux mille reflets changeants. Des mois auparavant, lorsque j'avais découvert cet arbre pour la première fois, je m'étais demandé si le tronc avait grandi autour de la pierre, ou si quelqu'un avait cruellement creusé l'écorce pour y loger l'émeraude. La vérité était bien plus belle, bien plus incroyable. Ni pierre précieuse ni plante, cet objet était tout simplement le cœur de l'arbre. Lorsque je l'effleurais du bout des doigts, je sentais la vie pulser sous la surface, je percevais les milliers d'années, les milliers de souvenirs enfermés en son sein. Et je souriais, car je savais qu'il me restait tant de choses à apprendre, tant de miracles à découvrir.

*

Cela faisait des jours que j'attendais. Enfermé dans une misérable cellule, seul avec

mes pensées. La faim tordait douloureusement mon estomac, tant les repas étaient rares et maigres. La soif, perpétuelle, faisait de chaque déglutition un supplice. Je demeurais prostré, les bras serrés autour des jambes dans l'espoir de me réchauffer. Mais je ne pouvais rien contre la fièvre qui me faisait frissonner jusqu'au plus profond de mon âme. Même la colère était impuissante à ramener la moindre étincelle de chaleur dans ce corps vide. Les privations l'avaient étouffée, cette colère, bâillonnée, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un lointain souvenir. Et pourtant, elle avait été si intense, cette colère, si véhémence. C'était elle qui m'avait maintenu debout, aux premières heures de ma captivité. C'était elle qui m'avait fait crier, si fort, si fort que le monde entier avait dû m'entendre. J'avais hurlé à ces hommes qu'ils se trompaient, que j'étais un honnête homme. Que je n'étais pas un sorcier, que le diable n'avait pas capturé mon âme. Que je n'avais qu'un Dieu, oui, Notre Père à tous. Mais ces hommes ne m'avaient pas entendu. Dieu ne m'avait pas entendu. Alors la colère m'avait poussé à abattre mes poings sur la porte, inlassablement, dans une cruelle imitation de l'inquisiteur venu m'arrêter. Sauf que dans mon cas, la porte ne céderait pas. Alors oui, j'étais en colère contre cet homme, contre celui ou celle qui m'avait dénoncé, et contre la société tout entière. Contre cette ère de haine et d'intolérance, contre ce besoin de trouver des coupables aux maux de notre siècle. Contre cette religion qui poussait les gens à se méfier de leurs voisins. Était-elle encore mienne, cette religion ? Pouvais-je encore adorer un Dieu au nom duquel on brûlait des innocents sur le bûcher ? Oui, j'avais encore foi en Lui. Mais pas en ces hommes qui agissaient par soif de violence, en se dissimulant derrière Son nom.

*

Je m'entraînais souvent à l'ombre du marronnier émeraude, comme j'avais finalement décidé de le nommer. La chaleur était écrasante, ces dernières semaines, et le vent sec apportait peu de réconfort. Il n'y avait que sous le couvert de cet arbre que je

trouvais du répit. Et sa présence m'apaisait d'une manière inexplicable. J'avais parfois l'impression de n'être qu'un élève ingénu face à cet arbre vénérable, ce guide silencieux.

Je fermai les yeux, et je glissai doucement dans l'Univers des Âmes. Là, je n'avais plus chaud, je n'avais plus soif. Je n'étais plus qu'esprit, âme parmi les âmes. Cette dimension était comme le reflet de notre monde matériel, sur lequel un voile noir aurait été jeté. Ma vision y était étrangement altérée. Chaque fois que je portais mon regard sur un objet, ce dernier devenait flou, comme s'il se dérobaît à mon examen. Au contraire, les éléments situés au bord de mon champ de vision étaient parfaitement nets.

Mais je m'attardai peu sur cette curiosité, dont j'avais appris à m'accommoder. Mon attention fut aussitôt attirée par l'âme du marronnier émeraude, bien plus étincelante que ne l'était ordinairement l'âme des végétaux. Cet arbre était unique, au point de dépasser l'entendement. Je tâchai plutôt de me concentrer sur les brins d'herbe au creux de mes paumes, qui irradiaient une faible lueur. Pour accomplir ce que je souhaitais, je me laissai uniquement guider par l'instinct. J'avais depuis longtemps renoncé à toute forme de rationalité.

Lorsque je rouvris les yeux, les brins d'herbe s'étaient enroulés autour de mes doigts en suivant un motif très précis. Un tisserand n'aurait pas accompli un plus bel ouvrage.

*

— Que le témoin approche ! ordonna le juge. Monsieur Estienne Souchard, veuillez vous avancer. Connaissez-vous l'accusé, Jean Dour ?

Au moment où je vis Estienne s'avancer, je compris que mon destin était scellé. Ce procès me jugerait coupable, il n'y avait pas d'autre issue possible.

— Oui, Monsieur le Juge, je le connais. Il habite dans mon village depuis plusieurs années. Quand il est arrivé, je l'ai accueilli à bras ouverts, comme tous les habitants. Je ne

savais pas vraiment d'où il venait, ni qui il était, mais je ne suis pas un homme prompt à juger. Jean et sa charmante épouse semblaient être d'honnêtes gens.

J'aurais ri, si la situation n'était pas si dramatique. « À bras ouverts », « pas un homme prompt à juger » ? Estienne m'avait détesté depuis le premier jour, et son animosité n'avait jamais été dissimulée.

— Jean Dour est un herboriste, Monsieur le Juge. J'ai d'abord cru qu'il aurait la même passion, la même vocation que moi : celle de soigner les gens. Je suis médecin, voyez-vous, je l'ai donc d'abord considéré comme un confrère. Mais à mon grand désarroi, j'ai bientôt découvert qui était vraiment Jean Dour. Je n'ai pu fermer les yeux plus longtemps sur les confidences de mes patients. Cet homme, Monsieur le Juge, a accepté de l'argent pour jeter de mauvais sorts.

Des murmures horrifiés s'élevèrent dans la salle. Une partie de moi aurait voulu se révolter, se récrier que je n'avais rien fait de tel. Mais la faim, la soif, la fièvre m'avaient affaibli. Mon regard peinait à se fixer. Comment, dans ces conditions, aurais-je pu formuler la moindre défense ? Qui douterait de la parole d'un médecin ?

— Mais ce n'est pas tout, braves gens ! poursuivait Estienne, le visage empourpré par le plaisir d'être écouté. Ces mauvais sorts ont eu des conséquences terribles, mortelles. La grêle qui a détruit la récolte, les agneaux nés difformes, les vaches malades... Pensiez-vous que ces atrocités aient pu être la volonté de Dieu ? Non, c'étaient les agissements du diable ! Et Jean Dour est son adorateur !

Cette fois, des cris de haine et de peur éclatèrent avec violence. Une vieille femme porta une main à sa bouche, sans pouvoir réprimer un hurlement d'effroi. Un père posa sa paume sur les yeux de son fils, pour lui épargner l'affreuse vision du monstre que j'étais devenu. Ceux qui doutaient jusque-là étaient à présent convaincus. Je pouvais sentir combien l'atmosphère avait changé. Les chuchotements s'étaient fait vociférations, la méfiance hostile ouverte. Ces gens voulaient un coupable, ils l'avaient trouvé. Estienne n'avait aucune preuve, peu

importe. Tout ce qui comptait, c'était d'étancher la soif de sang de ces gens. Et je n'avais nul doute que l'inquisiteur comme les délateurs seraient grassement rétribués pour mon inculpation. Personne n'avait intérêt à ce que je sois innocenté. Personne.

Alors, un à un, les habitants du village succédèrent à Estienne pour témoigner. Un à un, ils confirmèrent ses dires, me rendant coupable de tous leurs malheurs du quotidien. Ces gens que j'avais côtoyés pendant des années, boulangers, forgerons, tanneurs, tous me reprochaient soudainement quelque chose. Et j'aurais pu le supporter, j'aurais pu tout entendre, si Léonor n'avait pas pris la parole pour me porter le coup de grâce.

— Cet homme, Monsieur le Juge, déclara-t-elle d'une voix tremblante, a tué mon fils.

Il fut presque impossible de ramener le calme dans la salle tant l'accusation de Léonor avait déchaîné les passions. Pourtant, tous finirent par se taire lorsque la femme leva une main vacillante.

— Mon fils était malade, si faible que nous craignions de le voir partir à chaque seconde. J'ai fait appel à Jean Dour et à ses célèbres talents de guérisseur. Je lui ai demandé de sauver mon fils, quel qu'en soit le prix. Mais ses remèdes n'ont fait que précipiter sa mort ! Pire, ils ont fait de sa dernière heure une torture ! Mon fils s'est tordu de douleur, il a craché du sang, il a supplié Dieu de mettre fin à son calvaire. Jean Dour mérite de mourir à son tour, puisqu'il a tué mon fils !

Au milieu des hurlements hystériques « Au bûcher ! », « Sorcier ! », « Adorateur du diable ! », je ne pouvais détacher mon regard de Léonor, de cette mère éplorée. Je n'avais pas pu soigner son fils, et c'était le plus grand regret de ma vie. La Mort avait déjà posé une main sur l'épaule du petit Gilbert quand Léonor m'avait appelé à l'aide. Je n'avais rien pu faire. Non, je n'avais pas tué son fils. Mais maintenant que ma condamnation était inévitable, maintenant que la Mort tendait ses doigts osseux vers moi, je pouvais partir en paix. Car une mère trouverait du réconfort dans ma mort, elle y verrait une forme de

justice pour son fils parti trop tôt. Le moment venu, je ne songerais qu'à Léonor. Pas à un médecin jaloux, pas à un village méfiant. À une mère affligée, simplement.

*

Claude et Gabrielle, les deux jumelles, couraient en riant autour du marronnier émeraude. Tu les surveillais avec tendresse, Loyse. Tu avais l'air heureuse, si rayonnante. Et à cette pensée, ma poitrine se gonfla de joie. Sentant sans doute mon regard sur toi, tu te retournas avec un sourire lumineux.

— Je crois que ta passion pour la nature est contagieuse. As-tu remarqué ce que fait Hélène ? Elle recense et étudie les plantes de la région. Elle a ton Don, Jean, j'en suis certaine. D'ici quelques années, elle inventera de nouveaux remèdes.

Je te souris à mon tour, touché par la fierté qui perçait dans ta voix.

— Et Jehan ?

D'un geste du menton, tu indiquas les hommes qui étaient occupés à construire des maisons, à quelques centaines de mètres de là.

— Il supervise le travail des bâtisseurs. Je sais que tu ne veux pas prendre le pouvoir, Jean, que diriger les hommes ne t'intéresse pas. Mais ces gens ont besoin d'un guide, d'une forme d'autorité. Et ton fils est prêt pour cela.

Je hochai lentement la tête, posant un regard songeur sur les hommes qui s'affairaient.

*

— Bien, tous les témoins ont été entendus, reprit le juge avec fermeté. Accusé, veuillez vous présenter.

Après tous ces témoignages accablants, je fus presque surpris que l'on m'accordât la parole. Rien, rien de ce que je pourrais dire ne ferait changer les habitants d'avis sur mon compte. Mais je me devais d'essayer, pour toi, Loyse, et pour nos enfants. Tu n'aurais pas voulu me voir abandonner si vite.

— Je m'appelle Jean Dour, et je suis herboriste.

Ma voix était faible et éraillée, preuve de mon épuisement physique et moral. Je me raclai la gorge et poursuivis avec toute la force dont j'étais capable.

— J'utilise les plantes médicinales pour préparer des remèdes que je vends ou avec lesquels je traite directement mes patients.

— Vous êtes suspecté de faire appel à la magie dans le cadre de votre activité, est-ce la vérité ?

Oui, j'utilisais la magie pour renforcer le pouvoir des plantes, pour créer de sublimes associations auxquelles même la Nature n'avait pas pensé. Tout le monde s'en doutait, puisque mes breuvages ne ressemblaient à aucun autre. Puisque leurs effets étaient impressionnants, presque miraculeux. J'avais découvert ce Don pendant mon adolescence, et j'avais enfin compris d'où me venait cette fascination pour les plantes et leurs vertus thérapeutiques. J'avais enfin compris cette inexplicable attraction, cette force impérieuse qui me poussait vers les végétaux. Mais cette magie était belle et pure, comment ne le voyaient-ils pas ? Elle me permettait de faire le bien, de sauver des vies. M'accuser du contraire, de jeter des sorts, de semer maladies et intempéries... Estienne n'y croyait pas, j'en étais certain. Il y avait simplement vu l'opportunité de se débarrasser d'un rival.

Alors devais-je expliquer tout cela au juge ? Devais-je lui parler de cette magnifique dimension dans laquelle je basculais une fois mes paupières closes, que j'avais baptisée Univers des Âmes ? Devais-je lui parler de ces âmes aussi lumineuses que des astres, de cette vision divine qui m'emplissait chaque fois d'émerveillement ? Mais il faudrait alors avouer que ces âmes étincelantes n'étaient pas l'apanage de l'homme. Que dans cet univers, les plantes émettaient une douce lueur, que les animaux luisaient comme des brasiers réconfortants. Mais cet aveu n'aurait-il pas été impie ? L'homme, créé à l'image de Dieu, n'était-il pas le seul à posséder une âme immortelle ? Non, décidément, je ne pouvais rien dire au juge.

— Non, Monsieur le Juge, je n'utilise que les propriétés naturelles des plantes,

mentis-je avec toute l'assurance dont j'étais capable.

Des murmures incrédules mirent aussitôt ma parole en doute. Le juge me fixa quelques instants, et je sus à son expression qu'il n'était pas dupe. Pourtant, il n'approfondit pas et enchaîna sur une autre question :

— Croyez-vous aux sorciers, Jean Dour ?

— Non, Monsieur le Juge.

Le regard du juge se mit à luire d'un éclat mauvais, triomphal. Je venais d'être piégé.

— Vous ne croyez donc pas au diable Jean Dour ? Remettez-vous en question ce que dit la Bible ?

— Non, non, je... bredouillai-je lamentablement.

Mais c'était peine perdue. Ma descente aux enfers ne faisait que commencer. L'interrogatoire se poursuivit ainsi durant de longues minutes. Chaque question du juge était une embûche semée avec une froide méthode. Il n'y avait pas de bonne réponse, aucune manière de s'en sortir. Chacun de mes mots m'entraînait un peu plus vite vers le bûcher. J'avais essayé de me défendre, Loyse, je te le jure. Mais ce procès n'était qu'une façade, qu'un simulacre de justice.

— Bien, nous avons entendu les témoins ainsi que l'accusé, conclut le juge après une éternité. Avant de rendre mon jugement, il me faut obtenir des preuves. Au vu de ce que nous avons entendu aujourd'hui, la méthode de la nage me semble la plus appropriée.

Et à cet instant, Loyse, je crois que j'entendis mon cœur sombrer dans ma poitrine. À l'image de mon corps entier qui s'abîmerait bientôt dans les eaux noires, comme un navire naufragé.

*

— Papa, je veux que tu m'apprennes ! protesta Hélène avec une moue implorante. Tu dis que je ne suis pas prête, mais as-tu au moins regardé mon carnet ? J'ai répertorié toutes les plantes, tous les arbres à des lieues à la ronde !

Je soupirai, tâchant de montrer de la fermeté plutôt que l'amusement qui m'habitait. Hélène était aussi têtue que toi, Loyse. Mais si tu pensais que notre fille avait le même Don que moi, je te faisais confiance. Je devais lui donner une chance.

Alors je guidai Hélène vers le cœur de l'arbre, vers cette émeraude qui n'était pas pierre précieuse, vers cette merveille absurde et naturelle. Je pris sa main et la posai contre ce cœur d'un vert profond. Je l'invitai à écouter l'arbre, à sentir la sève parcourir ses veines, à percevoir ce chant silencieux. Je lui demandai de rester des heures s'il le fallait, pour m'expliquer ensuite ce qu'elle aurait ressenti. Je la laissai alors avec le marronnier, mon ami, mon frère.

Et lorsque je revins, des heures plus tard, je croyais qu'Hélène se serait lassée, qu'elle aurait renoncé à ses caprices. Mais elle se tenait encore debout, la main contre le cœur de l'arbre, les yeux fermés. Et ses joues étaient inondées de larmes.

*

Je me tenais pieds et poings liés au bord du lac, frissonnant dans ma tunique légère. J'essayais d'être courageux Loyse, mais j'étais terrifié. J'avais déjà entendu parler de l'épreuve de la nage. On me jetterait à l'eau ainsi, avec des liens si serrés qu'il me serait impossible de nager, impossible de me libérer. Si je venais à couler et me noyer, on me déclarerait innocent. Si je venais à flotter, on me déclarerait coupable de sorcellerie, enfant du diable. Mais dans un cas comme dans l'autre, je ne survivrais pas.

Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine, si fort que j'entendais le sang pulser dans mes oreilles. Le bruit de la foule s'était estompé. Je n'étais pas prêt à mourir Loyse, pas à vingt-sept ans. Je n'étais pas prêt à abandonner une épouse aimante, des enfants chéris. Mais les délateurs, l'inquisiteur et le juge en avaient décidé autrement. J'étais même incapable de songer à Léonor, comme je me l'étais promis. Ma mort ne ramènerait pas son fils. Mais toi, Loyse, tu perdrais un époux. Et Jehan, Hélène, Claude et Gabrielle perdraient un père.

Je n'eus pas le temps de me préparer, pas le temps de faire une dernière prière. Un instant plus tard, on m'avait rudement poussé dans le lac. Le choc avec l'eau froide fut si atroce que mon premier réflexe fut de crier. L'eau s'infiltra alors dans ma bouche, dans ma gorge, à m'en faire suffoquer. J'aurais voulu partir en paix, Loyse, avec ton visage derrière mes paupières. Mais c'est un flot de panique pure, acide, qui m'envahit alors. Je me mis à me débattre de toutes mes forces, comme un animal pris au piège. Je tirai si fort sur mes liens que des gouttes de sang perlèrent au milieu des eaux noires. Mais je ne parvins qu'à m'épuiser. Bientôt, le désespoir s'abattit sur moi et m'entraîna vers le fond du lac. Je me mis à sombrer comme une épave, comme un déchet dont la société n'avait plus usage. Mes poumons brûlaient horriblement. Je commençai à perdre conscience. Je n'en avais plus que pour quelques minutes, peut-être secondes.

Soudain, un paysage inconnu se mit à flotter devant mes yeux, comme dessiné au creux des vagues. Était-ce une hallucination ? C'était une étendue aride, avec très peu de végétation. Seul un arbre immense ressortait sur ce triste paysage. Était-ce donc l'image que Dieu m'envoyait avant ma mort, en guise de réconfort ? Moi, qui aimais tant la Nature verdoyante et farouche, je devrais me contenter de ces combes stériles ? La colère l'avait emporté sur le désespoir, pour mes derniers instants. La douleur dans mes poumons devint insoutenable, et ma vision se troubla.

Cela ne dura qu'une seconde, Loyse, je te le promets.

La douleur, fulgurante, mais vite évanouie, comme un étonnement.

Puis la chaleur, comme une caresse, comme une promesse.

La mort est finalement plus douce qu'on ne le croit, Loyse.

*

Il faisait si bon, à l'ombre du marronnier émeraude. Tu étais dans mes bras, Loyse, et les insectes nous berçaient de

leurs stridulations. Quand je regardais ton visage, je me sentais si comblé par la vie, si chanceux, que je me disais que ce bonheur prendrait forcément fin un jour. Tu m'avais donné quatre enfants, quatre beaux enfants. J'étais sûr qu'ils deviendraient tous de formidables adultes.

En attendant, tu étais là, dans mes bras. Aussi belle qu'aux premiers jours de notre rencontre. Encore plus forte, encore plus téméraire. Toujours aussi désirable. Je plantai mille baisers dans ton cou, inspirant avec délice ton odeur si familière.

— Jean ! m'admonestas-tu en riant. Ce n'est pas raisonnable de rester ici comme des adolescents. Les enfants doivent nous attendre.

— Encore quelques minutes, te suppliai-je en faisant la moue.

Tu passas les bras autour de mon cou, tandis qu'un sourire lumineux s'épanouissait sur tes lèvres.

— Encore quelques minutes, concédas-tu.

*

Lorsque j'ouvris les yeux, ma première pensée fut pour le soleil. Ses rayons étaient si chauds, si agréables. Ma seconde pensée fut que j'avais dû arriver au paradis. Pourtant, le paysage ressemblait étrangement à la vision qui s'était imposée à moi au milieu des eaux noires. À ces combes arides, tristement monotones. Était-ce une nouvelle moquerie de la part de Dieu ? Avait-on déjà vu paradis plus décevant ? Mais était-on censé souffrir, au paradis ? Pourquoi mes poumons étaient-ils toujours si douloureux ? Était-ce donc l'enfer ? Avait-on déjà vu enfer plus mesuré ? Où étaient donc les feux de la damnation éternelle ?

Pour la première fois, je compris que mon corps était adossé à un arbre. Et en me retournant, j'eus le souffle coupé par l'émerveillement. Cet arbre était immense, démesuré. Ses feuilles l'apparentaient à un marronnier, mais je n'en avais jamais vu d'aussi colossal. C'est alors que je remarquai un détail curieux. Au creux de l'écorce était enchâssée une pierre précieuse d'un vert

incroyablement profond. Le tronc avait-il grandi autour de la pierre, ou quelqu'un avait-il cruellement creusé l'écorce pour y loger l'émeraude ?

*

— Tu sais Loyse, j'ai réfléchi, annonçai-je soudainement en interrompant à mon tour notre étreinte.

Devant ton silence attentif, plein de confiance, je repris la parole.

— Ce nouveau monde... Je ne saurais pas l'expliquer, mais c'est quasiment une certitude : nous sommes les seuls hommes à avoir foulé ces terres. Ce monde est une page blanche, où nous pouvons tout recommencer à zéro. Où nous pouvons construire une société plus juste. Où les préjugés et les persécutions n'auront pas leur place. Je ressens le besoin de le nommer, ce monde, pour le rendre réel. Pour m'assurer que tout ce que nous vivons depuis des mois n'est pas un rêve.

— Et comment l'appelleras-tu ?

— Héliosis. Parce que lorsque je suis arrivé pour la première fois, ma première pensée a été pour le soleil. Il m'a réchauffé, il m'a accueilli. Comme la promesse que nous serions heureux.

— C'est joli, Héliosis.

— Mais ce n'est pas tout, Loyse. J'aimerais laisser Jean Dour derrière moi, le laisser en France, dans cette ère d'ignorance et d'intolérance. Tu sais, Claude apprend doucement à parler, un peu après sa sœur. La dernière fois, quand on lui a demandé qui était son père, elle a répondu « Jundur ». J'ai d'abord trouvé ça adorable, qu'elle n'arrive pas à prononcer correctement mon nom. Et puis j'ai réfléchi. Jundur, cela ressemble un peu à qui j'étais, tout en me permettant de devenir plus. Qu'en penses-tu ?

— J'en pense que si ce nom te plaît, et qu'il vient en plus de notre fille, alors il est parfait.

Je te pris dans mes bras avec bonheur, Loyse. C'était décidé, je m'appellerai Jundur.

Je tiens d'abord à remercier l'équipe de *L'Indé Panda* pour tout le travail accompli, c'est pour moi un grand honneur de figurer dans ce numéro 8 ! Et merci à vous, chers lecteurs, d'avoir lu ma nouvelle, j'espère qu'elle vous aura plu. En répondant à cet appel à textes, je souhaitais proposer une nouvelle qui puisse être abordée de deux façons : soit en introduction à l'univers de mon roman, soit en approfondissement pour ceux qui l'ont lu. En effet, les événements de « La mort est finalement plus douce qu'on ne le croit » se déroulent plus de quatre cents ans avant l'intrigue de la tétralogie *Les larmes de Jundur*. Dans le premier tome, *Voyageuse*, nous suivons les aventures de Lyvia, jeune lycéenne qui s'apprête à marcher sans le savoir dans les pas de Jean Dour. La nouvelle comme le roman appartiennent à mon genre de prédilection, la littérature fantastique. J'y explore des thèmes qui me sont chers : la nature, la quête d'identité, l'amour et la magie...

Je vous propose de découvrir sans plus attendre la quatrième de couverture :

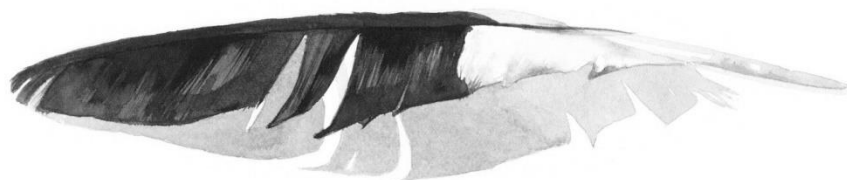
Qui était son père ? Pourquoi sa mère refuse-t-elle de parler de lui ? Obsédée par ces questions, Lyvia ne se sent pas à sa place au lycée, parmi les jeunes de son âge. Le jour où sa mère se résout finalement à lui dévoiler un infime morceau de son identité, c'est un torrent d'événements qui entraîne Lyvia dans un monde, un conflit et un destin qu'elle n'aurait jamais soupçonnés. Sur les terres d'Héliosis frappées par une mystérieuse Noirceur, des compagnons comme le jeune soldat Evan ou Kalaan le Voyageur lui font prendre conscience de sa place et du rôle qu'elle pourrait jouer... Mais comment distinguer les alliés des ennemis, quand elle peine à reconnaître sa propre mère ? Prise au piège dans les sombres marécages du lac Katel, Lyvia comprendra que le premier ennemi à affronter, c'est elle-même.

Le premier tome des *Larmes de Jundur* est disponible sur Amazon aux formats broché et numérique : <https://www.amazon.fr/dp/B07GD7XTME>. La sortie du second volume est prévue pour l'été 2019.

Si vous souhaitez suivre mon actualité ou me contacter, je vous donne rendez-vous sur ma page Facebook <http://facebook.com/LesLarmesDeJundur> et mon site <http://leslarmesdejundur.com> !



Noémie DELPRA



À nos collaborateurs

Toute l'équipe de l'Indé Panda tient à remercier chaleureusement nos deux collaborateurs sur ce numéro. C'est pourquoi nous leur laissons à eux aussi un petit espace de parole.

La parole à... Sandra Vuissoz



Bonjour à tous !

C'est moi qui ai eu la chance de travailler dans l'ombre pour corriger les nouvelles de ce magnifique septième numéro.

J'en profite pour vous dire que si vous cherchez une correctrice, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : sandra.vuissoz@hotmail.com

La parole à... Maëlle D



Bonjour à tous !

Maëlle, 30 ans – autrice et aussi illustratrice (parce que qui n'aime pas tout faire, hein ?)

J'ai commencé ma carrière dans le jeu vidéo, pour lequel je faisais du *character design* (vous savez, dessiner les héros badass en armure, armes aux poings et écume aux lèvres) (sauf que je bossais principalement sur des jeux de couture pour les enfants de 8 ans, alors y'avait peu de tétons et surtout des fleurs et des paillettes).

Bref – j'ai bifurqué ensuite dans le marketing, dans lequel j'occupe depuis maintenant 10 ans. Mais j'aime toujours autant le dessin, et m'y suis remise très sérieusement en parallèle de la sortie de mon premier livre DUEL pour lequel j'ai bien évidemment signé la couverture.

Depuis, je prends des commandes d'illustrations pour des couvertures d'auteurs indépendant et compte ouvrir mes services aux maisons d'édition dans l'année. Je me forme aussi à la manipulation photographique pour élargir ma palette de compétences.

Vous pouvez me suivre sur les réseaux sociaux :

Facebook : <https://www.facebook.com/MaëlleAuteure/>

Twitter : <https://twitter.com/MaëlleDauteure>

Site web : www.maelled.com/

Et si vous avez un projet de livre pour lequel vous recherchez une illustratrice : n'hésitez pas à me contacter !

Merci à tous d'avoir lu ce recueil.

Si vous souhaitez suivre l'actualité de L'Indé Panda, n'hésitez pas à vous abonner au fil d'actualité sur facebook ou twitter.

Le neuvième numéro du magazine paraîtra début octobre : tenez-vous prêts !

D'ici là, si vous voulez nous soutenir, commentez, parlez de cette initiative autour de vous, et partagez allègrement : pour une fois, c'est gratuit, et personne ne vous en voudra de faire tourner les fichiers.

Enfin, si vous êtes auteur indépendant, et que vous souhaitez rejoindre l'aventure, envoyez-nous un texte, de 500 à 6 000 mots aux dates définies lors de nos appels à texte.

Le comité de lecture de L'Indé Panda

Vous avez aimé ce huitième numéro et vous souhaitez nous suivre ? C'est par ici :

Twitter : <https://twitter.com/LIndePanda>

Facebook : <https://www.facebook.com/LIndePanda>

Booklaunch : <http://booklaunch.io/indepanda/presentation>

Blog : <https://lindepanda.wordpress.com>

N'hésitez pas à partager, à commenter, faites du bruit autour de ce beau projet, nous vous remercions d'avance.

Vous êtes auteur indépendant, lors des appels à textes dont les dates sont communiquées via les réseaux sociaux présentés ci-dessus, envoyez votre nouvelle à at.lindepanda@gmail.com.

Vous êtes journaliste ou blogueur et vous souhaitez parler de notre magazine, vous pouvez nous contacter à lindepandamag@gmail.com.

© L'Indé Panda, juin 2019
Logo L'Indé Panda par © Christian Bianchi
Couverture par © Maëlle D

Les auteurs conservent tous leurs droits et responsabilités sur leur texte, L'Indé Panda ne peut être considéré comme auteur ou responsable des textes présentés dans ce magazine hormis l'éditorial.

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com